
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01255511 6

ÉMILE HAUMANT

Chargé de Cours de Langue et Littérature Russes
à l'Université de Paris.

Ivan Tourguénief

La Vie et l'Œuvre

AVEC DEUX PHOTOGRAVURES HORS TEXTE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

Ivan Tourguénief

La Vie et l'Œuvre

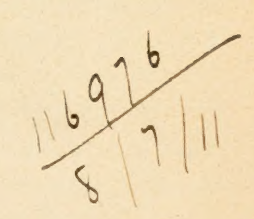
E HAUMANT
de Langue et Littérature Russes
Université de Paris.

Ivan Tourguénief

La Vie et l'Œuvre

AVEC DEUX PHOTOGRAVURES HORS TEXTE





Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1906

AVANT-PROPOS

« Tourguénief est le seul écrivain russe dont on puisse parler avec plaisir, en France, devant des lecteurs initiés », écrivait, il y a quelque vingt ans, M. de Vogüé ; à en juger par les publications qui se sont succédé depuis, ce plaisir n'est pas épuisé, ni l'intérêt du public. On peut encore parler de Tourguénief aux lecteurs français, d'autant plus que leur « initiation » a des lacunes.

Cette courte étude ne les comblera pas toutes. Nous n'avons ni tout discuté, ni tout analysé ; c'eût été impossible dans un livre d'étendue si restreinte Nous avons insisté sur les parties dont la crise actuelle ravive l'intérêt ; mais le portrait des générations russes ne nous a fait oublier ni le poète, ni l'homme. Nous avons tâché de retrouver, dans son œuvre, non seulement le vieillard illustre qui fut notre hôte, mais encore le cosmopolite errant à travers l'Europe, l'étudiant de Berlin, de Moscou, l'enfant du jardin de Spask.

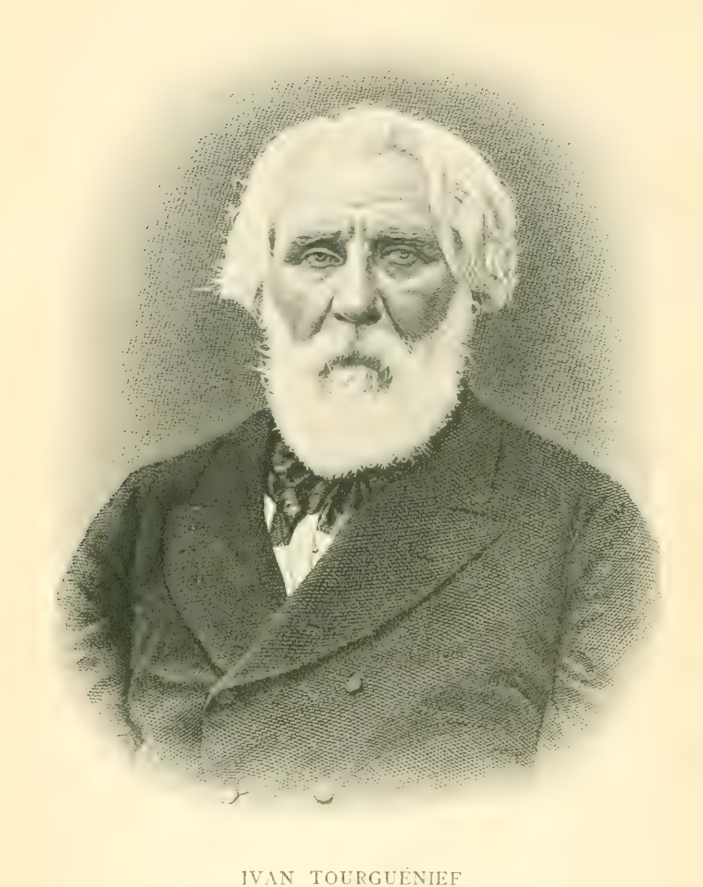
Nous ne nous flattons pas d'avoir été le chercheur heureux dont il prétendait redouter le flair[1] *: nous n'avons pas découvert, dans sa vie, l'origine de toutes ses pensées. « L'âme d'autrui, fait-il dire à un de ses personnages, c'est la forêt ténébreuse*[2]*. » La sienne serait plutôt la clairière embrumée des* Récits d'un chasseur[3]. *Y distinguer des couleurs et des formes, on le peut encore : les fixer dans un tableau exact est plus difficile.*

EMILE HAUMANT.

[1] Lettre à Annenkof.

[2] Rakitine, dans *Un mois au village.*

[3] *Iermolaï et la meunière.*



IVAN TOURGUÉNIEF

d'après un portrait publié en tête de l'édition des *Œuvres complètes*

[illegible]

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons utilisé dans ce volume :

1° L'édition des œuvres de Tourguénief, en dix volumes, publiée à Pétersbourg ;

2° Les œuvres publiées à part, poésies, mémoires sur divers sujets ;

3° Les traductions parues en France, dans des revues ou des journaux, notamment dans la *Revue des Deux Mondes ;* puis chez les éditeurs Hetzel, Dentu, Hachette, Flammarion ;

4° Les lettres de Tourguénief publiées par Stassioulévitch, à Pétersbourg, en 1884 ; et, à différentes époques, par Annenkof et d'autres amis de Tourguénief dans le *Messager d'Europe*, la *Revue russe* (*Rouskoié Obozriénié*), l'*Antiquité russe*, etc.

De même les lettres publiées hors de Russie, à Genève (lettres à Herzen), ou à Paris, notamment les lettres à Mme Viardot (*Revue hebdomadaire*, 1898-9, et *Revue Bleue*, 1906).

Enfin, un certain nombre de lettres inédites ;

5° Les souvenirs de ses contemporains, de Mme Jitova à Polonski, parus en volumes séparés, ou dans le *Messager d'Europe*, l'*Antiquité russe*, la *Pensée Russe*, le *Messager historique*, la *Niva*, etc. ; les documents français, parmi lesquels le *Journal des Goncourt*, la correspondance de Flaubert, les souvenirs de Maupassant, de Daudet, de Zola, nous ont été d'un grand secours.

6° Les études critiques des contemporains de Tourguénief, soit dans leur texte complet, quand nous avons pu le retrouver, soit dans les extraits réunis par Zélinski (*Recueil de matériaux...*) ; des ouvrages récents, soit sur Tourguénief lui-même, notamment celui d'Ivanof (*I. S. Tourguénief, la vie, la personnalité, l'œuvre*) ; soit sur son temps et la société de son temps.

Enfin des études françaises, et tout particulièrement celles de MM. Eug. M, de Vogüé, Bourget, Ernest Dupuy.

Nous avons donné, en bas des pages, assez d'indications pour qu'on puisse toujours retrouver les textes cités ou discutés. Il ne nous paraît pas utile de répéter ces indications dans une liste qui paraîtrait insuffisante aux Russes, démesurée aux Français. La littérature sur Tourguénief est telle, à l'heure qu'il est, que personne, même en Russie, ne peut l'avoir *vue* en entier. Des travaux sur lui nous sont restés inaccessibles, d'autres ont pu nous échapper.

IVAN TOURGUÉNIEF

LA VIE

I

LES ORIGINES. L'ÉDUCATION. LES PREMIÈRES INFLUENCES

Les aïeux, les hérédités possibles. Les parents : Varvara Loutovinova, son mariage avec Serge Tourguénief ; leur vie à Spask.

Les rapports du petit Ivan avec ses parents et ses précepteurs. Les années de Moscou ; les pensions, l'Université. Passage des Tourguénief à Pétersbourg ; leur nouveau milieu. Ivan reçu « candidat ».

L'influence, sur lui, de ses deux Universités ; celle de Spask, ses premières émotions poétiques. Son portrait en 1838.

L'enfance et l'éducation d'Ivan Serguéiévitch Tourguénief furent à très peu près celles de tous les Russes de sa classe et de son temps. Né à Orel, le 28 octobre 1818, de riches propriétaires de la région, il fut élevé avec son frère Nicolas, d'abord dans le domaine et sous la surveillance très distraite de ses parents, par des précepteurs étrangers. Puis, comme on destinait

Nicolas à l'état militaire, on conduisit Ivan à Moscou se préparer aux carrières civiles. Il entra à l'Université en 1833, à quinze ans : l'examen d'entrée n'était pas méchant. L'année d'après, son père étant mort, sa mère alla habiter Pétersbourg ; il changea donc d'Université. En 1838, il termina ses études avec le grade de *candidat,* c'est-à-dire, approximativement, de licencié. Il aurait pu entrer au service tout de suite, mais il était riche ; rien ne le pressait. Il partit donc pour l'étranger y faire, selon l'expression du XVIII[e] siècle, « un tour de cavalier ». Rentré deux ans plus tard, il n'avait plus qu'à mener l'existence du *tchinovnik* amateur, jusqu'au jour où, las de ne pas faire grand'chose dans les capitales, il demanderait sa retraite pour aller, en province, ne plus rien faire du tout.

Or, après un vague essai de fonctionnarisme, il devint, au grand émoi de sa mère, un écrivain, donc un déclassé. Il faut rechercher les influences qui, dans son éducation, et peut être aussi dans ses origines, ont pu préparer ce qu'on jugeait une déchéance.

Les Tourguénief étant nobles de vieille souche, il est facile de remonter dans leur généalogie. Elle est aussi déconcertante que celle de la plupart des représentants attitrés du génie russe. Kantémir, Khemnitzer, Fonvizine, Joukovski, Pouchkine, Lermontof, Tolstoï descendent d'ancêtres grecs, allemands, turcs, nègres, écossais, prussiens ; Karamzine, Derjavine, les Aksakof eux-mêmes, les prophètes du slavophilisme, ont du sang tatar dans les veines, et c'est aussi le cas des

Tourguénief. La tradition les fait venir d'un *mirza*, d'un chef tatar entré au service du Grand Prince de Moscou en 1425, et probablement en hiver : à en croire un autre demi-Tatar, Rostoptchine, quand un mirza se présentait au Kreml, il y recevait, en été, le titre de prince ; en hiver, une pelisse. Quoi qu'il en fût, les descendants de Tour-Khan, devenus les Tourguénief, jouèrent un rôle dans l'histoire des siècles suivants ; ils furent *voïévodes*, généraux, gouverneurs de provinces ; un d'eux fut décapité pendant le *temps des troubles*. Au XVIII[e] siècle, ils sont partagés en plusieurs branches pour la plupart fort pauvres ; le père de notre héros ne put laisser à ses fils, de son chef, qu'un pauvre village, Tourguenîévo, avec une centaine d'*âmes*.

En revanche, il leur légua mieux que le type tatar de ses ancêtres. « Nous autres, fera dire Tourguénief à un de ses personnages, nous naissons blonds de chevelure, clairs d'yeux et blancs de visage[1]. » Très grand, avec des yeux bleus, il ressemblait moins aux pirates de la steppe qu'à ceux des mers du Nord ; si bien qu'on a pu dire, pour expliquer son amitié avec Flaubert, qu'ils avaient même type et même origine ; Normands de France et Varègues de Russie, c'est tout un. L'idée serait séduisante, s'il n'y avait eu Tour-Khan, d'une part ; et de l'autre, l'aïeule « iroquoise ou natchez » de Flaubert[2].

Il est encore plus malaisé de déterminer les hérédi-

[1] *Le roi Lear de la steppe* (Hetzel, *Etranges histoires*, p. 38).

[2] *Lettres de Flaubert*, *passim*.

tés intellectuelles des Tourguénief. Ils ont été, pour la plupart, des soldats, et la chronique ne parle, ni de leur mentalité, ni de leur moralité; nous savons seulement que leur descendant ne les prisait pas toujours très haut. « Ce Tourguénief, constate-t-il à propos d'un sien cousin, était un porc et un voleur[1]. » Il y a eu pourtant, dans la génération qui l'a précédé, des hommes de valeur. A la fin du XVIIIe siècle, André Tourguénief a été l'initiateur à Moscou, d'un mouvement mystique et littéraire; ses frères plus jeunes, Alexandre et Nicolas, ont laissé, l'un une précieuse collection historique; l'autre, un ouvrage capital sur la Russie de Nicolas Ier [2]. Nous retrouverons dans Ivan la tendance au mysticisme de André, le goût pour l'observation historique d'Alexandre et de Nicolas. S'il est vrai que chacun de nous loge en lui des ascendants qui se manifestent par des pensées et des gestes qu'il croit siens, et qui leur appartiennent, Ivan, André, Nicolas, Alexandre tiennent, tous les quatre, du même ancêtre inconnu.

Il semble, par contre, qu'Ivan n'ait rien dû à ses ancêtres maternels, les Loutovinof. Ils n'étaient pas sans culture; il sera question, dans une nouvelle de leur arrière-petit-fils, de leur bibliothèque[3]; ils avaient servi, et l'un d'eux, tout en étant « un parfait imbécile », s'était élevé jusqu'au grade de sénateur[4]; mais, en

[1] Tourguénief à Herzen, janvier 1861. Lettres éditées par Dragomanof, à Genève (Elpidine).

[2] *La Russie et les Russes*, Paris, 1847.

[3] *Faust* (*Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1856).

[4] Conversation de Tourguénief avec Polonski, *Niva*, 1884.

général, ils avaient consacré le plus clair de leur activité, à s'agrandir aux dépens de leurs voisins du gouvernement d'Orel. C'est un Loutovinof qui, dans les *Récits d'un chasseur*, dépouille un paysan libre, puis le fait fouetter par son âme damnée, le Tatar Bahouche [1]. D'autres Loutovinof faisaient pis ; tel d'entre eux s'était signalé, avec l'aide de son valet de chambre français, Boursier, par des rapts compliqués d'inceste. D'ailleurs, dans la famille, les femmes valaient les hommes. C'est une Loutovinova, la vieille dame, qui, quelques instants avant d'expirer, tient à payer elle-même les prières du pope [2]; fermeté d'autant plus remarquable, à ce moment, que, peu auparavant, elle avait battu, blessé d'un coup de béquille, puis étouffé sous des coussins, pour ne plus l'entendre gémir, son petit Cosaque, son groom, Et que d'autres histoires ne contait-on pas sur les Loutovinof, à Spask, dans les veillées d'hiver, mais tout bas, pour ne pas les faire revenir de l'autre monde [3].

La légende a peut-être amplifié l'histoire : en tout cas, elle a eu son influence sur Ivan Serguéiévitch. Elle a bercé son enfance ; elle reviendra souvent dans ses tableaux de la Russie d'autrefois. Il a d'ailleurs connu par lui-même cette Russie d'épouvante, dans les années qu'il a passées sous la tyrannie de sa mère.

[1] *Récits d'un chasseur*, *La mort*, traduct. Delaveau (Paris, Dentu).

[2] *Id.*, p. 113.

[3] Souvenirs de Polonski, dans la *Niva* ; de Garchine, dans le *Messager historique*, novembre 1883 ; de Pitsch, dans *La critique étrangère et Tourguénief*, Pétersbourg, 1884, etc.

Varvara Pétrovna avait hérité de la dureté des Loutovinof, et les circonstances l'avaient encore aggravée en elle. Orpheline, elle avait grandi sous la tutelle d'un beau-père, au milieu de persécutions d'un caractère assez équivoque. Plus tard, réfugiée à Spask, chez un oncle vieux garçon, elle y était restée douze ans, malgré de fréquentes querelles : Spask valait bien un peu de patience. Un jour pourtant, après une scène plus violente que les autres, l'oncle chassa la nièce, mais il mourut quelques jours après, subitement, sans avoir refait son testament. Varvara Pétrovna devint donc propriétaire de domaines considérables et de cinq mille paysans. Aussitôt, malgré sa peau noire, sa taille disgracieuse et ses trente ans bien sonnés, les prétendants affluèrent. Elle jeta son dévolu sur un officier de cuirassiers, Serge Ivanovitch Tourguénief, qu'elle épousa en 1817, à Orel[1].

De six ans moins âgé qu'elle, il était grand, blond, avec des traits réguliers et fins, et des yeux bleus dans lesquels un biographe de son fils a voulu trouver le regard énigmatique de la *roussalka*, l'ondine slave[2]. Plus prudente, Varvara Pétrovna y aurait lu l'annonce de ses infortunes conjugales. « Le beau Serge » avait été beaucoup aimé avant son mariage ; il ne le fut pas moins après, et Varvara se trouva des rivales jusque parmi les serves de Spask. Il en résulta des scènes où le mari n'eut pas toujours le dernier mot, car la femme

[1] Souvenirs de sa fille adoptive, Mme Jitova, *Messager d'Europe*, 1884.

[2] Souvenirs de Polonski.

tenait les cordons de la bourse. Dans *Premier amour*, leur fils a dépeint ce ménage troublé, sa mère silencieuse et maussade, son père élégant, hautain, glacial[1].

Les enfants les aimaient pourtant, mais ne les entrevoyaient qu'au delà d'une imposante hiérarchie de *nianias*, de bonnes, de gouvernantes, de précepteurs. Quand Serge et Varvara daignaient descendre de leur olympe, c'était, trop souvent, pour présider à des exécutions. Le précepte « qui aime bien châtie bien » était en grand honneur dans la maison, et les espiègleries d'Ivan lui valurent moins de friandises que de punitions. Un jour, on le présenta au fabuliste Dmitrief : « Tes fables ne sont pas mal, lui déclara l'enfant, mais celles de Krylof valent mieux. » Il jugeait bien, et n'en fut pas moins fouetté. Une autre fois, il ne cacha pas à la vieille princesse Koutouzova qu'elle ressemblait à une guenon : on le fouetta de plus belle. Il l'était à tout propos et hors de propos. Un jour il fut accusé d'on ne sait quelle faute par un des parasites qui pullulaient chez ses parents. On l'interrogea : il ne comprit rien aux questions ; on le fouetta. On recommença le lendemain, le surlendemain. Désespéré, il suppliait son père de lui dire au moins ce dont il s'agissait. « Ah ! c'est joli ! mon petit, répondait Serge : ces vilenies-là ne sont pourtant pas de ton âge ! » Et on lui promit de le fouetter tous les jours, tant qu'il n'aurait pas avoué ! La nuit venue, quand il crut tout le monde endormi, il se glissa hors de sa chambre pour gagner

[1] *Premier amour*, traduct. Delines, Paris, Flammarion.

le jardin, et de là « se sauver jusqu'où ses yeux le conduiraient ». Mais il fut rattrapé par son précepteur, un brave homme, qui, sûr de son innocence, demanda et obtint sa grâce[1].

Dans la suite, quand Tourguénief se rappelait ses parents, c'était toujours leur sévérité qui lui revenait d'abord à la mémoire. « Il se voit encore, écrivent les Goncourt, à la suite de je ne sais quel petit méfait, sermonné, puis fouetté, puis privé de dîner ; il se voit se promenant dans le jardin et buvant, avec une espèce de plaisir amer, l'eau salée qui, de ses yeux, le long de ses joues, lui tombait dans les coins de la bouche[2]. »

Son frère Nicolas était encore plus mal traité, et plus encore les pupilles, les parasites, et surtout les domestiques, serfs pour la plupart. Si le maître ne se préoccupait guère d'eux, la maîtresse les tenait dans des « moufles de fer ». Elle était capricieuse, emportée, vindicative, à peu près inconsciente du mal qu'elle faisait. Autour d'elle, les châtiments pleuvaient : exils, déportations, travestissements humiliants, mariages forcés, brusques séparations des membres de la même famille, coups qui n'épargnaient même pas son homme à tout faire, Poliakof.

Ivan Tourguénief a pris plusieurs des épisodes des *Récits d'un chasseur* dans ses souvenirs de la maison maternelle, en particulier, l'histoire fameuse de *Mou-*

[1] *Antiquité russe*, 1883.

[2] *Journal des Goncourt*, V, 79.

mou[1]. Mais il lui dut, à cette maison, plus que des documents à mettre en œuvre ; son éducation aggrava sa nervosité, sa timidité, tout en lui inspirant la haine de l'injustice et de la violence. Opprimé lui-même, il compâtit de bonne heure à l'oppression d'autrui. S'il devint par la suite l'ennemi du servage, et l'apologiste, et le parfait modèle de la bonté *quand même*, il faut en faire honneur à sa nature, sans doute, à des influences littéraires ou philosophiques, mais aussi aux épreuves qui ont assombri son enfance.

Ses premiers maîtres furent, selon l'usage, des étrangers. On vit défiler à Spask des *Fraülein*, des *misses*, des *mammzell*, puis des précepteurs français ou allemands, qu'on changeait souvent, sans gagner au change. Tel maître allemand tirait les cheveux à ses deux élèves ; surpris par leur père, il fut jeté hors de la maison. Un autre se contentait de leur lire du Schiller, dont il arrosait chaque vers de larmes abondantes. On s'aperçut au bout de trois mois que cet homme sensible était un sellier en rupture de harnais. Quant aux Françaises ou aux Français, l'une fut renvoyée pour avoir avoué à un capitaine de dragons que Spask l'ennuyait à mourir ; un autre, parce qu'il passait ses journées sur son lit, à se plaindre du sort qui l'avait jeté en Russie « comme une bombe ». Tout ce que dut Tourguénief à ces maîtres éphémères, ce fut la connaissance de l'allemand, et surtout du français qu'il parla

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1856.

de bonne heure. D'ailleurs, chez lui, les domestiques étaient seuls à se servir du russe. Son père et sa mère ne lisaient que du français, ne s'accordaient ou ne se querellaient qu'en français ; quand Varvara Pétrovna faisait à Dieu la politesse d'une prière, c'était en français[1]. Il en fut du plus grand des prosateurs comme du plus grand des poètes russes : Pouchkine et Tourguénief ont eu, l'un et l'autre, deux langues maternelles, la leur et la nôtre.

L'instruction proprement dite du petit Ivan — celle des professeurs et non plus des précepteurs — commença quand ses parents le conduisirent à Moscou, dans la pension de l'Allemand Weydenhammer, d'où il passa bientôt à l'Institut Lazaref, un collège fondé pour des boursiers arméniens et qu'avaient envahi les Russes. Comme chez Weidenhammer, on s'y occupait surtout de langues vivantes, et surtout de français ; les sciences et le latin n'étaient enseignés, très vaguement, qu'aux futurs candidats à l'Université. Quant au russe, c'était beaucoup qu'on permît à un maître de lire à ses élèves le roman à la mode, *Georges Miloslavski*, de Zagoskine. Ce fut, pour Tourguénief, la révélation, d'ailleurs fantaisiste, de l'histoire de son pays ; que de fiers boïars et de tendres boïarines on trouvait dans ce *Georges Miloslavski !* « Je le savais par cœur... un jour, je tombai à poings fermés sur un élève qui interrompait la lecture[2] » . Zagoskine

[1] *Antiquité russe*, 1883, 1884. *Messager d'Europe*, 1883.

[2] A Serge Aksakof, *Messager d'Europe*.

devint son dieu, un dieu qu'il rencontra plus tard, à son amère déception. C'était un petit vieux à lunettes, qui posait pour l'Hercule et le Lovelace et qui, bien que patriote à tous crins, préférait au russe le français, qu'il écorchait sans pitié[1].

En 1832, Tourguénief quitta l'Institut Lazaref pour préparer à domicile l'examen d'entrée à l'Université. Il eut de nouveaux maîtres, Doubenski, avec lequel il lut les écrivains du début du siècle, Karamzine et Batiouchkof; puis l'étudiant Kliouchnikof, grand fervent de la philosophie allemande et poète ultra-nébuleux. Du reste, à l'en croire, il n'ouvrait pas volontiers ses livres; il avait quinze ans, et ce n'est pas du rudiment qu'il rêvait. Mais l'Université de Moscou était vraiment une *alma mater;* malgré les sévérités nouvelles que venait de prescrire un ministre tâtillon, le comte Ouvarof, Tourguénief fut reçu, dans la Faculté d'Histoire et de Philologie, troisième de la promotion, grâce surtout à sa connaissance de l'allemand[2].

En ce temps, l'Université de Moscou était encore, en dépit des réformes d'Ouvarof, telle à peu près que Herzen l'avait connue dans « les années vingt ». Les professeurs s'y partageaient toujours en deux camps, celui des Allemands, reconnaissables à leurs décorations qu'ils ne quittaient jamais, et à leurs gros cigares; celui des Russes, pour la plupart fils de

[1] *Souvenirs littéraires*, t. X, *Œuvres complètes.*

[2] *Antiquité russe*, *Messager d'Europe*, articles cités. *Premier amour*, *passim.*

pope, dépenaillés, amateurs moins de cigares que d'eau-de-vie. Le professeur de mathématiques en était encore au cours de Francœur, et sans doute à la page qu'il n'aimait pas à dépasser, dit Herzen, par modération de caractère. On avait perdu Lovetski, le naturaliste qui savait prêter des paroles si attendrissantes à des moucherons emprisonnés dans une goutte de résine ; mais on possédait toujours Reuss, l'Allemand que, sur la réputation de son oncle, on avait fait venir de Göttingue pour enseigner la chimie ; il continuait à professer en français, faute de savoir le russe, et à prononcer *boisson* pour *poison*. Quant aux étudiants, ils travaillaient, à leurs heures, sur des manuels et des cahiers qu'ils apprenaient par cœur : c'était la méthode traditionnelle, et l'administration y tenait presque autant qu'à la régularité des cours, son grand souci. Un Recteur n'avait-il pas voulu, en 1827, obliger les professeurs, en cas d'absences, à se remplacer par ordre de nomination ! « On aurait pu voir ainsi le pope parler des accouchements ; et le gynécologue, de l'Immaculée Conception[1]. »

Pourtant il y avait des indices de réveil. Las d'emprunter à l'Allemagne ses fruits secs, le Ministère de l'Instruction publique s'était avisé d'envoyer à l'étranger, pour s'y former au professorat, les meilleurs élèves de ses universités. L'année où Tourguénief fut admis à celle de Moscou, Nadejdine y revint, de Berlin, pour enseigner l'esthétique. Ses leçons, dit un de ses

[1] Herzen. Mémoires (*Bouiloié i doumy*), traduits par Delaveau sous ce titre, *Le monde russe et la Révolution*, Paris, Dentu.

auditeurs, rappelaient le Collège de France — sans doute celui de Michelet — plutôt que « l'ennuyeuse et froide Sorbonne[1] ». Sans notes, les yeux mi-clos, il pouvait parler deux heures de suite, sans que l'auditoire l'interrompît autrement que par des applaudissements. Aux autres cours, on trépignait, on fumait, on lâchait des moineaux, on conspuait parfois le professeur aux cris de « *Pereat! Pereat!* »; à celui de Nadejdine, cette jeunesse turbulente, apaisée, s'abreuvait silencieusement de métaphysique allemande[2]. On n'y reconnaissait pas les étudiants qui avaient inspiré à Lermontof ses vers classiques. « Nous arrivons au cours... chahut! — Le professeur arrive, et s'incline à la ronde. — Il prend un livre et lit. Le chahut recommence. — Il sort! Chahut! Chahut! Chahut!... »

Ces tapageurs avaient pourtant leurs bons côtés. Si tel *mémoiriste*, Pirogof, par exemple, fait une peinture horrifiante de leur grossièreté, beaucoup d'autres, depuis Herzen jusqu'à Serge Aksakof, sont d'accord pour célébrer le souffle généreux qui passait par-dessus ces misères. Alors que la Russie officielle mesurait les hommes à leur argent ou à leur grade, l'opinion de l'Université, à Moscou, ne faisait pas de différence entre le pauvre diable qui, comme le futur critique Biélinski, manquait le cours, faute de culottes, et le futur propriétaire de milliers d'*âmes*, tel que Tourguénief. La noblesse d'origine n'y comptait pas plus que l'ar-

[1] Annenkof, *Messager d'Europe*, 1894.

[2] Mourzakiévitch, *Antiquité russe*, 1887. Annenkof, *passim*.

gent. « Aucun de nous, dit Herzen, n'aurait osé se vanter de ses os blancs. » On était libéral, voire révolutionnaire : Biélinski composait avec ses camarades un drame où les propriétaires de serfs étaient traités de tigres, de serpents, de crocodiles ! C'est dire qu'on était romantique aussi : ce même Biélinski éclatait en cris d'enthousiasme en lisant, dans le *Boris Godounof* de Pouchkine, la scène où le moine Grigori, pourchassé par les sbires de Boris, saute par la fenêtre. « Voilà la vie prise sur le fait ! rugissait-il ; vos perruques du XVIIIe siècle n'auraient jamais trouvé ça [1] ! »

Pourtant, un nouveau courant faisait concurrence à ce courant libéral. L'année où Tourguénief entra à l'Université, tout étudiant sérieux s'y croyait tenu d'*hégélianiser*. La moindre brochure philosophique arrivée d'Allemagne passait de main en main, jusqu'à dislocation complète. Des nuits entières, autour du samovar, on discutait sur l'objectivité subjective ou la subjectivité objective de Gœthe. Schiller, le dieu des « années vingt », était dédaigné maintenant ; son libéralisme à la façon du XVIIIe siècle, trop clair, ne pouvait être profond. Pour la même raison, on préférait Schubert à Mozart, et l'on méprisait en bloc les Français, leurs chansons, et même et surtout leurs révolutions. Les hégélianisants pensaient, en effet, que tout ce qui existe est rationnel ; qu'il faut donc respecter la réalité, c'est-à-dire être conservateur, et Biélinski lui-même l'a été, avec violence, mais pas longtemps.

[1] Pouipine, *Biographie de Biélinski*. Souvenirs de Pirogof, de Mourzakiévitch, de Herzen.

Tourguénief vécut peu dans ce milieu. En 1835, après la mort de son père et l'admission de son frère à l'École d'artillerie, toute la famille se transporta à Pétersbourg. Elle n'y retrouva pas les libres allures de Moscou. Tout y était discipliné, boulevards, rues tirées au cordeau, bâtisses réglementairement peintes en jaune ou en blanc, promeneurs de la Perspective Nevski, militaires en moustaches, civils en favoris. Deux ou trois fois par jour, l'empereur passait, chaque fois dans un uniforme nouveau ; moustaches et favoris faisaient demi-tour et saluaient. Une autre distraction de la Perspective était de voir le grand-duc Michel Pavlovitch pourchasser les officiers dont la tenue n'était pas rigoureusement d'ordonnance. Il en résultait des scènes tragi-comiques dont le Tout-Pétersbourg s'égayait, entre deux conversations sur le dernier bal de la Cour, ou les prochains débuts de Mme Allan.

A l'Université, le Recteur Dégourof, — un Français russifié, jadis, disait-on, secrétaire de Robespierre — rôdait dans les couloirs, à l'affût, comme un autre Michel Pavlovitch, des étudiants qui n'étaient pas boutonnés jusqu'aux oreilles[1]. Sans doute, à Moscou, on n'ignorait pas ces misères ; l'ex-étudiant Mourzakiévitch raconte y être monté au *karcer* pour un certain pantalon noisette ; mais, l'accès de zèle passé, on s'habillait comme on voulait ou comme on pouvait : à Pétersbourg, la vexation était continue. D'ailleurs les étudiants y étaient d'un autre monde qu'à Moscou.

[1] Souvenirs de Prjetslavski, *Antiquité russe*, 1874 ; de Mourzakievïtch, *id.*, 1887 ; de Kolmakof, *id.*, 1891.

Beaucoup venaient à l'Université en calèche, avec leurs précepteurs français, qui ronflaient pendant les cours ; d'autres, Allemands des Provinces Baltiques, raides et pédants, se groupaient en sociétés de diverses *couleurs*, et s'efforçaient de propager parmi les Russes le goût des duels à la rapière et des beuveries où l'on chantait le « *Gaudeamus igitur...* », suivant les rites et jusqu'à l'état prescrit par les lois du *Burschenschaft*.

Dans le corps enseignant, le philologue Greff passait pour un puits de science, parce qu'il professait en latin. Le philosophe Fischer, autre Allemand, démontrait que le droit naturel est le « fils chimérique » des égarements du XVIII[e] siècle. L'historien Gogol-Ianovski escamotait un cours sur deux ; les jours d'examen, il se cachait le visage dans une mentonnière pour ne pas interroger. Il finit par donner sa démission, et alors seulement les étudiants apprirent qu'il était le Gogol du *Révizor*. On commençait, d'ailleurs, à voir des *Docent* fraîchement émoulus de Berlin, mais l'administration se méfiait d'eux ; l'un d'eux, Porochine, avait osé faire son cours en col rabattu et cravate La Vallière [1].

Tourguénief aimait à raconter plus tard qu'il n'avait rien fait à l'Université de Pétersbourg ; qu'il y était revenu après le succès des *Récits d'un chasseur*, et que le portier Savélitch — une célébrité — l'avait accueilli par ce compliment : « On dit que vous faites des livres, monsieur Tourguénief ; ça m'étonne ! » Toujours est-il

[1] *Mémoires* de Panaief, *passim ;* de Kolmakof, d'un anonyme, *Antiquité russe*, 1891, 1881. — *Granovski et sa correspondance*, t. I, etc.

qu'il passa ses examens sans autre accroc que celui-ci. Le professeur Choulguine l'interrogeait sur les épreuves judiciaires au Moyen Age ; Tourguénief les énuméra et finit en mentionnant l'épreuve par la queue de veau. Surpris, Choulguine demanda quelques détails, et Tourguénief explique qu'en certains cas on prenait un veau, on lui graissait la queue, on la faisait empoigner par l'inculpé : si elle ne lui glissait pas de la main, au premier coup de bâton appliqué sur la bête, il était innocent ! Choulguine réclama des références : imperturbable, Tourguénief en donna. Choulguine serra les lèvres et se rabattit sur une question de chronologie, et cette fois l'ingénieux candidat resta coi[1]. Si l'anecdote est vraie, elle prouve que, de bonne heure, Tourguénief fut le mystificateur dont nous entendrons si souvent parler.

En somme, de ses deux Universités, c'est la première qui lui a laissé le plus d'impressions. Ce n'est pas qu'il y ait eu le temps, ni peut-être même le désir, de ratiociner sur Hegel, mais il y a vécu des heures d'enthousiasme qu'il a décrites dans *Roudine*.

« Représentez-vous cinq ou six gamins autour d'une chandelle fumeuse, buvant du thé exécrable, et mangeant des gâteaux vieux comme Hérode. Si vous aviez vu nos visages, entendu nos discours ! Nos yeux étincelaient, nos joues brûlaient, notre cœur battait ; nous parlions de Dieu, de la vérité, de l'avenir de l'humanité, de la poésie... De temps en temps nous disions des niaiseries, mais qu'importe ! »

[1] Kolmakof, *Antiquité russe*, 1891.

Toutes les fois que, par la suite, il voudra peindre un idéaliste, ce sera sous les traits d'un Moscovite. C'en est un que Passynkof, l'adolescent qui se nourrit de Schiller ; qui, devenu homme, se sacrifie toujours pour autrui et meurt en remerciant la Providence. C'en est un encore que le pauvre étudiant Sorokooumof qui, moribond, se ranime pour parler de l'Université, de Hegel, de ses derniers commentateurs : « Oh ! j'y suis, je comprends, murmure-t-il en branlant la tête. Ah ! les grandes, les belles idées [1] ! »

L'influence de Pétersbourg sur Tourguénief a été plutôt littéraire. Si gourmée qu'elle fût, la capitale officielle était pourtant, plus que Moscou, le centre des lettres russes. Le public y était moins enthousiaste, mais plus nombreux, plus cultivé. C'est à Pétersbourg qu'on écrivait, qu'on jouait les œuvres nouvelles, qu'on rencontrait leurs auteurs ; Pouchkine, sur la Perspective Nevski, avec la redingote légendaire à laquelle il manquait toujours un bouton dans le dos ; Gogol, se faufilant vers l'Université, le long des murs ; le fabuliste Krylof, toujours sur le chemin du Club anglais ; Joukovski, le père du romantisme russe, en équipage de la Cour, car il était précepteur du Tsarévitch [2] ! Tourguénief les a tous, sinon connus, du moins coudoyés. Il a dîné avec Krylof, et l'a vu manger avec majesté un cochon de lait au raifort ; il a entendu Gogol à l'Uni-

[1] *Jacques Passynkof*. *Œuvres complètes*, t. II. — *Récits d'un chasseur*, trad. Delaveau, p. 104 et suiv.

[2] Kolmakof, *Antiquité russe* ; Annenkof, *La jeunesse de Tourguénief*, *Messager d'Europe*, 1894.

versité, et porté à Joukovski, non sans battement de cœur, un coussin brodé des propres mains de Varvara Pétrovna. Pendant toute une soirée, chez son professeur Pletnief, il a pu dévorer des yeux le maître qu'il imitait dans des vers timides, Pouchkine lui-même [1] !

En somme, c'est à Pétersbourg qu'il a eu ses premières velléités littéraires, mais sa vocation poétique datait de plus loin. Pour en trouver les premières manifestations, il faut remonter au delà de ses années d'étudiant, et même d'écolier.

Nous avons déjà dit que la plus grande partie de ses années d'enfance s'était passée à Spask, un gros bourg du gouvernement d'Orel, à quelque deux cents verstes au sud de Moscou. Ce pays d'Orel est riche, mais peu pittoresque. Tourguénief en a souvent décrit, dans les *Récits d'un chasseur,* les plaines légèrement vallonnées, les forêts, ou plutôt les bois, les villages sales, avec leurs *izbas* moussues, leurs clôtures défoncées ; puis, au bout de l'unique rue, le ravin transformé tant bien que mal en étang, la digue, et la maison seigneuriale encadrée dans la verdure [2].

Celle de Spask avait été élevée par un Loutovinof du commencement du siècle. Elle était fort grande ; le corps principal du logis comprenait plus de quarante chambres, ainsi qu'une grande salle entourée de tribunes ; elle était flanquée d'ailes, l'une pour les serves employées à tisser et à broder le linge de la maison,

[1] *Souvenirs littéraires*, t. X, des *Œuvres complètes.*

[2] *Le Bois et la steppe*, *Malinova*, *La prairie*, etc.

l'autre pour des musiciens, serfs aussi. Puis, tout autour, s'espaçaient des dépendances variées, logis d'intendant, de laquais, bains, serre, orangerie. La plus grande partie de ces splendeurs disparut dans un incendie, en 1840, alors que Tourguénief était en Allemagne. Il n'en subsista que l'aile des tisseuses, qui devint maison seigneuriale, et où s'entassèrent — sous les portraits de famille dont il mettra les originaux en scène — les divans poudreux, les bibliothèques, les paravents épinglés de vieilles gravures, les épinettes criardes, etc., qui auront aussi leur place dans son œuvre [1].

La maison était entourée d'un jardin, presque un parc. C'était d'abord, devant le perron, une longue pelouse, avec des bouquets de sapins et de pommiers, où ses parents, dans leurs grands jours, donnaient des représentations théâtrales — en français, bien entendu. Déjà vieux, Tourguénief revoyait, en fermant les yeux, les arbres illuminés, les ballons multicolores, la scène sur la pelouse, les gradins où tonnait l'orchestre serf. Mais c'était là la partie banale du jardin. Plus loin, on trouvait une longue allée de tilleuls où nichaient des pinsons, des fauvettes, des rossignols, dont le chant se mêlait à celui des cailles dans les blés voisins ; puis, au bout de l'allée, après deux grands pins, d'épais massifs de noisetiers, de mélèzes, de bouleaux et même de chênes [2]. A travers l'herbe fine que piquaient, çà et là, les

[1] *Trois portraits*, *Faust*, *Récits d'un chasseur*, *passim*. Souvenirs de Polonski, de Garchine. etc.

[2] Lettres, *passim*. *Pounine et Babourine* (traduct. dans *Reliques*

têtes roses ou brunes des champignons et les fleurs jaunes de la chicorée sauvage, une sente descendait vers l'étang, ornement indispensable et vivier de tout manoir. Celui des Tourguénief était presque un lac ; alimenté par de nombreuses sources, il était profond, froid, et, malgré le peu de soin qu'en prenaient les maîtres, toujours propre. Sur la rive, les saules trempaient leurs rameaux dans ses eaux tranquilles : au large, le vent les faisait courir en vagues entre lesquelles on apercevait parfois, dans un rayon de soleil, les têtes dorées des carassins et des salvelines qui le peuplaient, du moins quand Tourguénief était enfant ; car, plus tard, nous l'entendrons se plaindre de leur disparition.

De bonne heure, il fut familier avec tous les coins de cette forêt en miniature. Il s'y sauvait pour manger la pomme dérobée dans le verger[1], écouter, et, si possible, attraper les oiseaux, pour lesquels il avait une passion singulière. Des serviteurs, parmi lesquels le Pounine qu'il a dépeint, lui construisaient des pièges, apportaient de la glu, amenaient constamment de nouveaux pensionnaires dans une grande volière qui tenait la moitié d'une chambre. Mais des oiseaux captifs, c'est moins amusant que des oiseaux libres ! L'enfant écouta ses pourvoyeurs, les suivit, devint

vivantes, Paris, Hetzel). — *Ivan Serguéiévitch Tourguéneff à Spasskoïé* par J. Mourier, Saint-Pétersbourg, 1899, en français, avec plusieurs vues de Spask.

[1] *Journal d'un homme de trop*. (*Revue des Deux Mondes*, décembre 1861).

chasseur, et, peu à peu, s'éprit de la forêt et de sa poésie mystérieuse.

Elle le mena à une autre poésie, celle que composent les hommes. Ce Pounine, qui savait si bien piper les geais, se trouva être un lettré, grand admirateur de la poésie russe du XVIII[e] siècle. Il sut éveiller la curiosité de l'enfant, puis lui faire partager ses enthousiasmes. Dès que se relâchait la surveillance de la gouvernante, M[lle] Friquet, le jeune maître courait rejoindre le serf au fond du jardin. Là, quand ils étaient sûrs d'avoir dépisté les gêneurs, lentement, mystérieusement, Pounine ouvrait un gros livre.

« Avec quel frisson d'impatience muette je regardais ses yeux, sa figure, ses lèvres dont allaient couler des vers harmonieux. Les voici enfin ; tout s'abîme autour de nous, ou, pour mieux dire, tout s'éloigne, s'enveloppe de brouillard, en nous laissant seulement l'impression d'une ombre amicale et protectrice. Ces arbres, ces feuilles vertes, ces herbes nous cachent au reste du monde ; nul ne sait où nous sommes, ce que nous faisons ; et cependant, nous nous pénétrons, nous nous enivrons de poésie ; en nous s'accomplit une œuvre sainte, grande et mystérieuse [1]. »

Le poète favori de Pounine, c'était Khéraskof, auteur, vers 1760, d'une *Rossiade* médiocrement imitée de la médiocre *Henriade*. Mais qu'importait à l'auditeur que Khéraskof fût démodé ! il écoutait les aventures de ses paladins, de ses sorciers, et surtout celles d'une certaine géante, généreuse autant que brave, comme il

[1] *Pounine et Babourine.*

aurait écouté les *Mille et une nuits*. Et puis, Pounine lisait si bien! Il lisait comme lisent les enfants, comme les vers sont faits pour être lus, en scandant, en rythmant, en battant la mesure. Comment, à l'écouter, ne pas oublier le monde et Mlle Friquet?

Plus tard, à Moscou, des camarades lui révélèrent les vers de Pouchkine qui étaient encore, pour la jeunesse, le fruit défendu. Les héroïnes qu'il y rencontra le troublèrent autrement et plus que la géante de Khéraskof, car il avait déjà quinze ans. « La sève bouillonnait en moi; j'attendais je ne sais quoi, je m'attristais, je pleurais même; mon imagination vagabondait, voltigeait sans cesse autour des mêmes images, comme, à l'aube, les martinets autour d'un clocher[1]. » Dans *Roudine*, il nous a conté ses rendez-vous de ce temps-là. « Savez-vous avec qui?... C'était avec un jeune tilleul, tout au fond de notre jardin. J'embrassais sa tige élégante et fine; il me semblait que j'étreignais toute la nature; mon cœur se dilatait, fondait, comme si effectivement toute la nature passait en moi. » Il rêva bientôt d'autres étreintes, sur lesquelles il nous a moins renseignés. Qu'y a-t-il de réel dans la rivalité qui, à Moscou, l'aurait mis aux prises avec son père[2]? dans les aventures qui, à Spask, animaient ses vacances? Ce n'était plus Pounine qu'il allait attendre au jardin.

« Dans la haie une porte vient de s'ouvrir; on dirait qu'elle cède à la pression d'une main indécise. Je suis là,

[1] *Premier amour.*
[2] *Id.*

dans l'attente, je regarde la porte, le sable fin sur l'allée ratissée : tout ce que je vois me semble nouveau, extraordinaire ; tout est enveloppé d'un mystère doux et tendre — et je crois de nouveau entendre un bruit de pas pressés, et je reste immobile, et je me sens léger comme un oiseau qui vient de replier ses ailes, prêt à s'envoler de nouveau[1]. »

Ce que cachait ce mystère, d'autres récits le font entrevoir. Dans une nouvelle écrite en 1850[2], le héros parle d'une femme de chambre de sa mère, qu'il appelle Claudie — peut-être à cause de la *Claudie* de George Sand, qu'on jouait juste à ce moment : il l'a rencontrée dans un carré de framboisiers, où, tout de suite, malgré son nez camard, elle a éveillé en lui une telle passion qu'il perd, en sa présence, la parole et la respiration. C'était peut-être cette Claudie, la serve qui, par un jour de chaleur orageuse, vint à lui, et l'empoigna par les cheveux, lui, le maître, en lui disant « Viens ! » Quarante ans plus tard, il se rappelait encore, avec émotion, « ce doux empoignement » de ses cheveux[3].

Des aventures de ce genre sont prosaïques : il y retrouvait pourtant, dans l'attente de l'inconnu, un peu de ce frémissement de poésie qu'il avait éprouvé, jadis, pendant les lectures de Pounine, ou lors de ses visites nocturnes au jeune tilleul. Plus tard, nous le verrons démontrer que le meilleur de l'amour est immatériel ;

[1] *Assez*, traduct. Delines, pp. 183, 184. — Polonski, *Souvenirs*.

[2] *Journal d'un homme de trop*.

[3] *Journal des Goncourt*, VI, 10.

qu'il y a, dans les yeux de la première femme aimée, une lueur qui efface toutes les réalités [1]. Alors qu'importe si ces yeux ont été ceux d'une Claudie ?

En définitive, il est, en 1838, un grand garçon, haut sur jambes, qu'on prendrait de loin pour un homme, et qui, pourtant, malgré sa taille, son titre de candidat, et même Claudie, n'est guère que l'enfant dont il fera le portrait dans les *Eaux printanières*. Comme lui, Sanine est de haute taille, avec des yeux clairs, des traits agréables et aussi « cet air ingénûment joyeux, confiant, un peu niais au premier abord, auquel on reconnaissait les enfants des nobles de la steppe nés et engraissés en pleine nature... une démarche un peu hésitante, un sourire d'enfant dès qu'on le regardait... enfin bonne humeur, santé, mollesse, et encore mollesse, c'était Sanine tout entier [2]. »

Il manque pourtant une ombre au tableau ; sous cette mollesse et cette bonne humeur germent déjà des sentiments qui ne corrigeront pas la première, mais compromettront de bonne heure la seconde. La nature n'enseigne pas l'optimisme. « C'est ici, dans ce jardin, écrit-il de Spask, en 1868, que j'ai été témoin, tout enfant, de la lutte d'une couleuvre et d'un crapaud qui m'a fait, pour la première fois, douter de la bonne Providence [3]. »

[1] *Journal des Goncourt*, V, 326-329.

[2] Trad. française, p. 45 et suiv., Paris, Hetzel.

[3] 14-26 juin 1868.

II

LES ANNÉES DE VOYAGE ET LES DÉBUTS LITTÉRAIRES (1839-1850)

Le premier séjour en Allemagne. Berlin : l'Université, les étudiants russes ; Bakounine, Stankiévitch, leur influence sur Tourguénief. Son voyage sur les bords du Rhin, en Suisse, en Italie (1839-1841).

Le retour en Russie : Tourguénief aspirant professeur, puis fonctionnaire à Pétersbourg. Ses premières œuvres. Ses relations avec Biélinski (1842-1846).

Pauline Garcia-Viardot : les sentiments qu'elle inspire à Tourguénief. Comment il la suit à l'étranger. Ses premières impressions de France (1847-1850).

Son caractère en 1850 : son *hamlétisme*.

En mai 1838, Tourguénief partit de Pétersbourg pour continuer ses études à l'étranger. Plus tard, les ultra-patriotes lui ont amèrement reproché ce départ ; et, comme il n'était jamais bien sûr d'avoir eu raison, il s'est donné beaucoup de mal pour se justifier ou s'excuser. A en croire ses *Souvenirs littéraires*, il n'a quitté la Russie que pour demander aux Occidentaux, comme jadis les Slaves aux Varègues, le moyen de régénérer son pays ; pour forger, en pleine civilisation, des armes contre l'ennemi dont il avait juré la ruine, le servage.

Ce « serment d'Annibal » est bien sonore, et nous l'entendons mal sur les lèvres du Sanine de tout à l'heure. Tourguénief a lui-même, en d'autres temps, attribué son voyage au désir de voir « des hommes et des choses, des hommes surtout ». Cette assertion ne détruit pas l'autre ; voir les hommes et les choses d'Occident, c'était s'armer pour la lutte contre les réalités russes. Le tort des *Souvenirs littéraires*, c'est de supposer conscient, au départ, ce qui n'a pu l'être qu'au retour, ou plus tard.

Son pèlerinage commença par l'Allemagne et Berlin, dont l'Université était à peu près la seule, hors de Russie, que leur gouvernement permît aux Russes. L'Empereur Nicolas, en effet, l'imaginait inoffensive ; exercice à la prussienne, philosophie à la prussienne, l'un le rassurait sur l'autre. Ses sujets, de leur côté, voyaient dans Berlin la ville sainte de l'hégélianisme, la source de tout progrès possible, même en Russie. Dans quels sentiments ils s'y rendaient, nous le voyons par les adieux des étudiants Neviérof et Granovski. Neviérof va s'embarquer, à Kronstadt ; sur le quai, son ami l'adjure, au nom de la patrie et de l'humanité, de travailler toujours, de vénérer ses maîtres allemands, de se préparer à l'activité libre et généreuse d'un citoyen, d'un philosophe ; puis ils s'embrassent et se quittent, baignés de larmes [1].

Tourguénief, lui, ne fut reconduit que par sa mère

[1] Souvenirs de Neviérof, *Antiquité russe*, 1880.

et son *diadia* — c'est-à-dire, ici, un mentor doublé d'un valet de chambre. Ce diadia était un serf de Spask, Porphyre Koudriachof, qui ressemblait à son maître, en plus grand et plus gros, et que les médisants prétendaient bâtard du feu Serge Tourguénief. Quoi qu'il en fût, Varvara Petrovna semble l'avoir choisi parce qu'elle le supposait capable d'apprendre à Berlin assez de médecine pour Spask. Apparemment, cet « assez » était peu de chose, car Porphyre l'acquit tout en passant le plus clair de son temps à manger, dormir, jouer de la guitare. Quant à ses lettres incendiaires à diverses Berlinoises, ce sera son maître qui les rédigera[1].

Après cet heureux choix, tous préparatifs terminés et toutes recommandations faites, Varvara Pétrovna fit célébrer un service religieux, à l'intention de son fils, conduisit les deux voyageurs jusque sur le pont du *Nicolas Ier*, en partance pour Lubeck, et revint chez elle malade d'émotion, au grand effroi de la valetaille. Cependant son fils arpentait le pont et lorgnait les passagères ; il y en avait de fort jolies qui s'en allaient, elles aussi, faire leur tour d'Europe, avec enfants, nourrices, mari, chevaux, serfs, etc. La traversée alla bien jusqu'au tragique intermède décrit dans la nouvelle « *Le feu en mer* ». Un soir, notre étudiant jouait aux cartes, malgré ses promesses à sa mère, quand on cria « au feu ! » Le *Nicolas Ier* était en flammes. D'après certains récits, Tourguénief se serait alors précipité

[1] *Antiquité russe*, 1883-1885. — *Première collection des lettres de Tourguénief*, pp. 21, 190, etc. Pétersbourg, 1884.

sur le pont, en bousculant femmes et enfants et en criant, de cette voix aiguë surprenante dans un si grand corps : « Sauvez-moi ! Je suis le fils unique d'une riche veuve. Dix mille roubles à qui me sauvera[1] ! » Il semble bien, d'après son propre aveu, qu'il ait perdu la tête un moment : on le lui reprochera toute sa vie.

Il se remit de son émotion à Lubeck, et encore mieux à Berlin, qui lui parut un Eden. Ce n'était pourtant encore qu'une *Rezidenzstadt* comme les autres ; mais on y respirait librement, ou à peu près ; on s'y sentait vivre de la vie européenne quand, dans la *Konditorei* à la mode, chez Stehely, sous les Tilleuls, on obtenait, à son tour, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Nous savons que Tourguénief y fréquentait assidûment, avec son ami Bakounine et le *diadia*, et même que leur entrée y soulevait un murmure flatteur, car, à eux trois, ils avaient dix-huit pieds. Nous savons aussi qu'il allait au théâtre, pour Schiller et Gœthe, et aussi pour les auteurs plus modestes qui montraient sur la scène un inspecteur de police jeté dans la Sprée et en ressortant les poches pleines de poissons. Le public, l'orchestre, la jeune première, tout le monde pleurait de joie. On était loin alors du théâtre de Sudermann[2] !

Après le Berlin du théâtre et des cafés, il y avait celui des familles. On y faisait bonne figure aux

[1] *Le feu en mer, Œuvres dernières*, Hetzel.

[2] Annenkof, *Esquisses et souvenirs*, t. III. Du même, *La jeunesse de Tourguénief*. Voir les articles de Rodenbach, dans la *Deutsche Rundschau*, sur le Berlin de ce temps, et Geiger, *Geschichte der geistigen Lebens des preussischen Hauptstadt*, Berlin, 1895.

Russes, sauf à s'exclamer dans leur dos « *Ach! diese Varvaren!* » Comment, d'ailleurs, ne pas s'exclamer, quand Granovski conte à un cercle de Berlinoises, qu'en Russie, hors Pétersbourg, les dames ne sont vêtues que de la peau des bêtes qu'elles ont tuées à la chasse! Si Tourguénief faisait mieux apprécier son pays, nous n'en savons rien; nous en sommes réduits, pour sa vie de Berlin, aux rares souvenirs épars dans ses œuvres, à ceux, par exemple, du Hamlet de Tchigrof qui, en deux ans, n'a connu à Berlin qu'un professeur et ses deux filles, Minchen et Linchen, rousses toutes deux, mais fort distinguées, surtout Minchen, qui réussissait admirablement le café au lait. Le futur Hamlet se promena avec elle, au clair de lune, et crut s'apercevoir, un jour, à de certaines crampes d'estomac, qu'il allait tomber amoureux. De frayeur il s'enfuit jusqu'en Italie[1].

C'est là la fin d'un roman du *diadia* qui avait filé le parfait amour avec une Berlinoise, et, le moment venu de s'exécuter devant les autels, préféra retourner à Spask, l'état de serf de Varvara Petrovna étant apparemment moins dur que de justes noces en Allemagne. Quant à Tourguénief lui-même, on voudrait, pour l'honneur de Berlin, lui trouver quelque amour pareil à celui de Gœthe, étudiant à Strasbourg, pour Frédérique Brion. Mais dans les documents de ce temps il n'est question que d'une couturière, et si l'histoire en est

[1] *Granovski et sa correspondance*. Moscou, 1897. *Récits d'un chasseur*, trad. Delaveau, p. 389.

vraie, elle est sans intérêt. Le fait est qu'il n'a pas rencontré d'âme-sœur à Berlin.

Quant à l'Université, il y reçut le meilleur accueil, comme d'ailleurs tous les Russes : « Les professeurs d'ici comptent que notre gouvernement les décorera », écrit Granovski. Leur aménité pouvait pourtant s'expliquer plus charitablement que par le désir du Saint-Stanislas de troisième classe. Il leur était difficile de ne pas être émus en voyant accourir vers eux, du bout de l'horizon, ces nouveaux Anacharsis. Francœur pleurait de joie, raconte Herzen, en apprenant qu'à Moscou il était un grand mathématicien; de même, les Otto, les Rosenkranz, les Vadke, professeurs « ordinaires » ou « extraordinaires », s'emplissaient d'un légitime orgueil à la pensée qu'ils avaient conquis la Russie. Seul, le philosophe Werder échappait à ces bouffées de vanité, mais il était un Allemand comme on n'en faisait déjà plus. Du haut de son rêve hégélien, il voyait dans l'univers un théâtre où la Providence s'ingéniait à lui ménager d'agréables surprises. L'intelligence de ses élèves russes en était une : sans doute un heureux caprice de la nature les avait dotés de têtes allemandes !

D'ailleurs Pétersbourgeois et Moscovites profitaient peu de leurs dons et des leçons des professeurs berlinois; ils avaient été trop mal dégrossis, en Russie, par leurs premiers maîtres. « Que pouvait bien nous enseigner Fischer ? demande Granovski à un ancien condisciple. A l'en croire, c'était de la philosophie ! » Nos Russes devaient commencer par réapprendre l'*abc;* au

sortir d'un cours de Ranke ou de Werder, Tourguénief se remettait aux conjugaisons grecques et latines. A côté de lui, Granovski, plus avancé, prétendait pousser de front Hegel, les langues slaves, les littératures européennes, et le Phénicien Sanchoniathon. Presque toujours, après quelques mois d'efforts incohérents, dictionnaires et cahiers cédaient la place, sur la table de travail, à Gœthe et à Schiller.

C'est par ce dernier surtout que la culture allemande agissait sur les Russes. A Moscou même, ils s'étaient déjà familiarisés avec lui, et ses aspirations libérales les y avaient intéressés plus, même à leur insu, que les catégories de Hegel. A Berlin, ils le retrouvaient, non seulement au théâtre, où leurs cris d'enthousiasme, devant *Karl Moor* ou *Posa*, épouvantaient les placides Berlinois, mais encore à l'Université où il n'était pas de bon cours sans vers de lui[1]. Au sortir du théâtre ou de l'Université, ils le mêlaient à toute leur vie ; on connaît l'aventure de Serge Aksakof avec la bouquetière à laquelle il offrit, après des semaines de soupirs, l'édition complète des œuvres du maître. Tourguénief a partagé cette *schilleromanie*, mais de bonne heure, ses préférences glissèrent vers Gœthe ; il lut si souvent *Faust* qu'à la fin il en savait par cœur la première partie. Longtemps après, il se rappelait avec émotion telle *Gretchen* de 1840, et surprenait ses amis parisiens en leur traduisant, de mémoire, de longs passages de son poète favori[2].

[1] Annenkof, *Esquisses et souvenirs*, T. III.

[2] Souvenirs de Maupassant, de Daudet, etc.

L'autre influence qu'il a subie en ce temps, ç'a été celle de camarades russes plus âgés, Granovski, Neviérof, Stankiévitch, Bakounine. Il était leur cadet, par l'humeur encore plus que par l'âge ; il lui arrivait de faire des châteaux de cartes, avec son diadia, et de chasser le rat, toujours avec le diadia, mais renforcé d'un basset. Ses graves condisciples ne jouaient plus, eux, qu'avec de grands problèmes. Peu à peu, pourtant, on se lia. On se rencontra d'abord chez Mme Frolof, une compatriote qui dormait le jour pour discuter la nuit ; puis, à jours fixes, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et souvent chez Tourguénief que Varvara Pétrovna approvisionnait d'un thé incomparable. Et près de la théière incessamment remplie et vidée, au milieu de monceaux de tabac épars sur les meubles « comme des meules de fourrage », la soirée passait ainsi qu'à Moscou, à parler de Hegel, mais avec de fréquentes échappées dans la politique universelle et les incidents de la vie berlinoise [1].

Celui de ses camarades que Tourguénief écouta le plus volontiers, au début, ce fut ce Michel Bakounine qui devint plus tard l'apôtre de l'anarchie. En ce temps, il n'était encore que hégélien, mais il l'était à outrance ; en vertu du principe que « tout ce qui est réel est rationnel », il prêchait la soumission passive aux pouvoirs établis, condamnait la Révolution, et bataillait contre ses amis pour expulser Schiller de leur bibliothèque. D'office, il s'institua directeur de la conscience

[1] Souvenirs du baron N. F., *Antiquité russe*, 1884. — Annenkof, *passim*.

de Tourguénief, censura ses idées, veilla sur ses mœurs, prétendit le former au stoïcisme. C'est peut-être Tourguénief, ce disciple qui venait, la nuit, tout en larmes, confesser au maître son peu de vocation pour la douleur. Quoi qu'il en fût, la brouille survint ; et si, par la suite, il aida son ex-directeur de son argent, il le ménagea peu dans ses œuvres. Il y a beaucoup de Bakounine dans *Roudine*, le rhéteur aux paroles enflammées, mais au cœur sec ; les doigts malpropres qui, dans le *Hamlet de Tchigrof*, s'arrogent le droit de fouiller un cœur qui n'en peut mais, sont ceux de Bakounine[1].

Il fut plus lent à se lier avec Stankiévitch, dont il ne devint l'intime qu'au cours d'un voyage fait avec lui en Italie, et leur amitié dura peu, car Stankiévitch mourut bientôt après. Mais son souvenir resta — nous le retrouvons dans plusieurs nouvelles, à demi dessiné, avec une sorte de piété tendre[2] — et aussi son influence. Neviérof raconte qu'après une nuit chez les Frolof, nos étudiants étaient revenus ensemble, à l'aube, en parlant de l'affranchissement des serfs qui aurait lieu quelque jour, mais les trouverait incapables de bien user de leur liberté. « Il faut les instruire, disait Stankiévitch, les tirer de leur nuit. Jurons tous, mes amis, d'y consacrer nos forces ! » Le serment ainsi prêté fut tenu. Stankiévitch, mort trop tôt, légua du moins sa fortune aux écoles de son district ; Neviérof et Gra-

[1] *Récits d'un chasseur*, trad. Delaveau, p. 386.

[2] Par exemple, dans *Abandonnée*, (trad. chez Hetzel). L'étudiant poète qui n'est pas nommé est Stankiévitch.

novski devinrent professeurs; Tourguénief essaya de l'être, et nous le verrons souvent s'occuper, et d'écoles, et d'étudiants.

En somme, en Allemagne, il a trouvé des professeurs plus savants, des amis plus mûrs, une vie plus humaine et plus douce. Gœthe et Heine y ont achevé son éducation poétique. Finalement, il s'y est initié à une nature nouvelle. En 1840, en effet, il visita les bords du Rhin, puis la Suisse et l'Italie. Nous sommes peu renseignés sur ces pérégrinations; tel contemporain nous dit qu'en Suisse, on ne put hisser Koudriachof, trop gros, jusqu'au sommet des montagnes; tel autre qu'à Rome, au sortir des galeries du Vatican, Tourguénief était résolu à se faire peintre. Il a conté lui-même qu'il s'était peu intéressé aux cimes, aux cascades, aux beautés classiques. « Je n'aimais pas que la nature s'imposât à moi[1]. » Dans ses récits, il oubliera les Alpes, mais évoquera souvent la Forêt-Noire, le Taunus ou l'Eifel, le parfum des résines sous les pins, le ruisseau où l'on voit des truites bigarrées glisser sur le fond de sable fin, les cigognes dans les prés; puis, au détour de la vallée, le Rhin, la petite ville qui s'y mire avec ses tours en ruines, ses tilleuls séculaires, les jolies blondes qui saluent l'étranger d'un aimable « *Guten Abend* »; les causeries près d'un flacon de vin du Rhin, qu'un soudain rayon de lune fait briller d'un éclat mystérieux[2]. Il s'arrête rarement dans les

[1] *Assia*, (trad. dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er octobre sous ce titre, *Anouchka*, 1858).

[2] *Ibid.*

grandes villes, et jamais là où s'amasse la foule. Il ne décrit guère, à Francfort, que la chambre où de larges roses épanouies piquaient l'obscurité de points lumineux, et le jardin où il a vu Gemma courber sa taille souple sur les cerises qu'elle avait à trier [1]. Qu'y a-t-il de vécu dans ces tableaux, nous n'en saurons jamais rien. Les souvenirs que Gœthe a réunis dans *Wahrheit und Dichtung*, Tourguénief les a si bien éparpillés dans son œuvre, que, pour les trier, il faudrait, même à une Gemma, la baguette d'une fée.

Quand il rentra à Moscou, en 1841, on y trouva que l'Occident l'avait enlaidi ; en souvenir de ses maîtres berlinois, Sanine portait maintenant des lunettes et mettait dans ses phrases des mots longs d'une aune. Herzen le trouva poseur ; Biélinski plus indulgent, le compara au Lenski, chanté par Pouchkine, qui avait rapporté d'Allemagne « avec des idées enflammées et bizarres, une âme purement göttingienne ». Entre les deux personnages qui s'offraient alors à l'imitation du Russe, « le frivole Français ou le fidèle Allemand », il semblait, et pour toujours, avoir choisi le second [2].

Pour commencer, il rêvait de commenter Hegel à la jeunesse. Il sollicita donc de l'Université l'autorisation de passer devant elle l'examen de *maguistr*, de maître en philosophie, qui lui aurait ouvert la carrière universitaire [3]. Or, il y avait eu jadis, à Moscou, un professeur

[1] *Eaux printanières.*

[2] Annenkof, *Esquisses et souvenirs.*

[3] *Id. Ibid.*, III.

de philosophie, Davydof, et même il y était encore ; mais, dès 1826, pour une leçon sur l'essence de l'être, on l'avait déporté, d'abord en mathématiques, puis en littérature. La chaire de philosophie dormait ; allait-on la réveiller pour ce hanneton germano-russe ? Le Recteur consulta le Sénat de l'Université, qui consulta le Curateur, qui envoya le dossier au Ministre, qui le retourna au Recteur[1]. Cependant le candidat, dont la vocation n'était peut-être pas bien profonde, était déjà parti pour Pétersbourg. Nous l'y retrouvons, en 1843, au Ministère de l'Intérieur, où il lit, dans la paix des bureaux, non plus Hegel, mais George Sand. Entre temps, il écrit des vers, des comédies, se lie avec de jeunes écrivains destinés à devenir illustres, Nekrassof, Dostoievski. « Je viens de voir le poète Tourguénief, écrit celui-ci[2]. Il est génial, aristocrate, beau garçon, riche, intelligent. Je ne sais ce que la nature a pu lui refuser. »

Ce n'était pas le don des épigrammes, en tout cas ; Dostoievski en sut bientôt quelque chose, et d'autres encore. Aussi l'opinion de ses nouveaux confrères ne fut-elle pas toujours favorable à Tourguénief : on lui reconnaissait de l'esprit, — trop d'esprit ! — de la lecture, la connaissance de l'Europe, mais on lui reprochait, comme Herzen, de s'en faire accroire et de poser. A la vérité, ce n'était plus de la même façon. Mme Panaiéva le dépeint, à la musique, à Pavlovsk, dominant la foule, un carreau dans l'œil, un rictus méprisant sur les

[1] *Antiquité russe*, 1880, 1883.

[2] A son frère, 17 novembre 1845.

lèvres[1]. On peut alléguer, pour sa défense, qu'il ricanait pour faire tenir son carreau ; que les géants ne peuvent pas ne pas regarder leurs contemporains de haut en bas ; que la figure immobile et rogue des *lions* de 1840, leurs bâillements affectés, leurs boutades hargneuses, qu'il a raillées plus tard, n'ont jamais pu s'accorder avec son caractère. Pourtant, ses amis ne se trompaient pas tout à fait. « J'étais en ce temps-là, fera-t-il dire à Lejnief, dans *Roudine*, un garçon passablement futile et vaniteux ; j'aimais à produire de l'effet. »

Son principal défaut semble avoir été son goût pour les gasconnades. Voyait-il un accident de voiture, il racontait, le lendemain, qu'il avait arrêté des chevaux emportés, sauvé une femme éperdue. Chaque incident lui était matière à d'ingénieuses compositions qu'il animait, selon le procédé classique, en disant : « J'étais là, telle chose m'advint. » Il aimait surtout à conter ses bonnes fortunes — et, certes, il n'était pas le seul — mais, par malheur, il les contait si bien qu'on croyait, avec lui, que c'était arrivé, et c'était vexant. On l'interrompait donc, on le grondait : « Quand cesserez-vous de faire le Khlestiakof? » criait Biélinski. En réalité, il y avait peu de ressemblance entre la vantardise intéressée du héros de Gogol et les exercices littéraires de Tourguénief, si désagréables qu'ils fussent pour ses amis.

[1] *Mémoires* de Mme Panaiéva. — Annenkof, *Messager d'Europe*, 1884.

[2] Dans *André Kolossof*. « A un certain âge, être naturel, n'est-ce pas extraordinaire? » — De même, dans le *Voyage en Poliésié* : « Ma jeunesse trouble, étrange, présomptueuse... »

Un soir, sur le Nevski, il leur conte sa chasse de la journée, dénombre ses victimes, lièvres, faisans, coqs de bruyère, et finalement invite ses auditeurs à venir, le lendemain, les manger avec lui. Mais quand ils se sont hissés à son quatrième étage, ils y trouvent visage de bois, et redescendent fort mécontents de cette première édition des *Récits d'un chasseur*. Une autre fois, il vante sa maison de campagne, son cuisinier français : « Venez dîner dimanche ; vous verrez quel artiste j'ai déniché. » Biélinski, méfiant, n'accepte qu'après avoir inscrit lui-même la date sur le carnet de Tourguénief. Au jour marqué, les invités arrivent à la fameuse villa ; c'est une masure, et le maître n'y est pas. Les voisins s'agitent et le découvrent enfin chez le pope, ou, plus exactement, chez la popesse. Il accourt ; on improvise, sans cuisinier français, un dîner qu'on mange gaiement, bien que mauvais. « C'est vrai, confesse l'amphytrion, mais revenez dimanche prochain ; vous verrez !... »

Ces étourderies laissent l'impression qu'il se mystifiait lui-même à peu près autant que les autres. Il se croyait riche puisqu'il devait l'être ; il était bavard, un peu vaniteux, assez prodigue et d'ailleurs désireux d'obliger ; il jouait donc au Mécène avec ses amis littéraires, pauvres diables pour la plupart. Le moment venu de s'exécuter, il se rappelait trop tard, et peut-être sans assez de contrition, que sa bourse était toujours chez Varvara Pétrovna.

Or, il était à peu près brouillé avec elle. Elle l'aimait

[1] *Mémoires* de Mme Panaiéva. — Annenkof, *Messager d'Europe*, 1884.

pourtant; elle le préférait à son frère Nicolas; à lui seul elle permettait d'intercéder en faveur des serfs punis; quand il revenait à Spask, pour les vacances, elle devenait plus douce pour tout le monde. Mais, pour sa récompense, elle entendait qu'il fît un beau mariage d'abord, une belle carrière ensuite. Or, il n'était disposé ni à l'une ni à l'autre. « Me marier! s'écriait-il, on verrait plutôt l'église de Spask danser le *trépak* sur ses deux croix! » Quant aux *tchines*, il leur préférait les lettres. Varvara Petrovna jugeait, elle, qu'un homme bien né n'écrit pas, surtout en russe; c'était déjà beaucoup que d'en lire. Elle aurait pourtant passé sur la prose et les vers de son fils — après tout, ceux de Pouchkine l'avaient fait nommer gentilhomme de la chambre! — s'il était resté au service; mais il démissionna, dès 1845, avec le grade très mince d'*Assesseur de Collège*; et dès lors, suivant son humeur, Varvara Pétrovna lui rogna les vivres, ou les lui coupa tout à fait[1].

Il a mis en scène cette période de sa vie dans une petite comédie « *Sans le sou* », qui pourrait aussi s'appeler « *La matinée d'un prodigue* ». Le jeune Iazykof, venu à Pétersbourg pour entrer au service, y reste à ne rien faire, malgré les lettres de sa mère et les conseils de son vieux serf Antip. Il n'a plus d'argent, plus de bois, plus de sucre pour son thé; à grand'peine Antip en obtient de l'épicier, à crédit, trois morceaux poudreux. Quand Iazykof va s'asseoir enfin devant son

[1] Souvenirs de Mme Jitova.

samovar, un bottier allemand se présente, sa facture à la main ; puis, encore avec une facture, un tapissier russe ; puis un Français, auquel notre étourdi a commandé son portrait ; puis un marchand de chiens qu'il a convoqué avec sa marchandise ; puis un cocher, auquel il redoit vingt-cinq kopeks ; puis une fillette, avec le compte de la blanchisseuse ; puis un créancier de trois cents roubles, qui tape sur les meubles. Iazykof parlemente avec les uns, se sauve devant les autres, et cependant son thé refroidit. Décidément ce n'est plus tenable : il faut en finir ! Iazykof essaye d'emprunter cent roubles à un vieil ami de sa famille : le vieil ami lui envoie de bons conseils. Alors Antip prend la parole : pourquoi ne pas retourner au village ? Le jeune maître y sera reçu comme l'enfant prodigue, il mangera, boira, chassera tant qu'il voudra. Iazykof se laisse ébranler : déjà, pour cette vie nouvelle, il va se commander un costume de chasse et rappeler le marchand de chiens, quand arrive un voisin de province, un homme de la steppe, bourré de roubles, qui compte sur Iazykof pour l'initier à la grande vie de la capitale. Adieu, chiens, chasse et festins du village ! Adieu, le rêve du vieil Antip ! Iazykof ne partira, s'il part, qu'après complet dégonflement du *stepniak.*

L'autobiographie est plus gaie ici que partout ailleurs dans l'œuvre de Tourguénief. Que lui importait, en effet, de conjuguer ce verbe : « avoir des dettes », qui, selon Fonvizine, n'a pas de passé en russe ? Il avait la jeunesse, l'espoir de la gloire, la certitude de la fortune, et, en attendant, des amis et des amies. Sur ce der-

nier article, pourtant, le doute est permis. Il semble qu'avec les femmes du monde, les seules qui l'inspirassent, affirmait-il à Mme Panaiéva, il n'ait jamais été qu'un Don Juan timide, trop enclin à croire, avec Chamfort, qu'en amour il n'y a que des commencements. Était-il plus audacieux avec d'autres? Dans un poème de 1843, *Paracha*, il fait allusion à des fleurs des champs, fraîches et parfumées, mais trop tôt flétries. « J'en ai cueilli deux ou trois » écrit-il négligemment. C'en était une, sans doute, que la meunière dont il racontera à ses commensaux du restaurant Magny le rêve d'avoir du savon et les mains propres, pour se les faire baiser par son amant, comme les dames de la ville. En tout cas, on ne lui connaît, en ce temps que la rencontre avec la personne dont il eut une fille.

En somme, le meilleur de sa vie est déjà dans son activité littéraire. De 1842 à 1847, il publie des articles de critique, des poèmes, des nouvelles; même ses heures de loisir sont des heures de travail. Quand il lit et relit George Sand; quand il chasse, des semaines entières, dans les bois du gouvernement d'Orel, il prépare les récits qui fonderont sa gloire; quand il discute avec ses amis, avec Biélinski surtout, il complète et mûrit les idées qui animeront toute son œuvre.

Ses relations avec le critique dont le « cynisme » effrayait les beaux esprits de Pétersbourg, commencèrent en 1843. Biélinski avait loué des vers de Tourguénief; celui-ci, non sans hésitation, lui porta ses remerciements. Il trouva, dans un appartement misé-

rable, mais propre, un homme encore jeune, miné par la phtisie, nerveux, timide et gauche, tant qu'il n'était pas question, ou de philosophie — il était, lui aussi, passé par Moscou — ou de littérature. Il s'y intéressait surtout pour l'aide qu'elle pouvait fournir au progrès, c'est à dire à l'européanisation de la Russie ; il était un Occidental convaincu, sans d'ailleurs bien connaître ni les mœurs, ni les langues, ni les œuvres de l'Occident. Tourguénief, lui, pouvait en parler avec une érudition qui n'excluait pas « ces mots, pénétrants comme la hache dans le sapin, qui sont aussi nécessaires à l'esprit du Russe que la *vodka* à sa langue[1]. » Leurs conversations recommencèrent donc souvent ; à Pétersbourg, en hiver ; en été, dans la forêt de pins où les médecins envoyaient Biélinski se reposer. Ils y discutèrent, à perte de voix, sur l'Occident, la Russie, l'âme russe qu'ils admiraient, ses défauts qu'ils déploraient, non sans y démêler des indices d'une haute vocation ; après quoi ils passaient à des sujets qu'ils épuisaient encore moins. « Eh quoi, criait Biélinski, après six heures de discussion, nous ne savons pas encore si Dieu existe, et vous voulez dîner[2] ! »

Ces conversations ont complété l'œuvre de celles de Stankiévitch. On peut dire que l'éducation russe de Tourguénief est achevée au moment où, en 1847, il part, à la suite de Mme Viardot, pour un nouveau pèlerinage en Europe.

[1] Gogol, *Ames mortes*, trad. franç., II, 127. — *Id.* 184.

[2] Tourguénief, *Souvenirs littéraires.*

En 1843, la sœur de la Malibran, Pauline Garcia, était venue, pour la première fois, chanter à Pétersbourg. Dès ce temps, Tourguénief l'avait connue. « Nous sommes déjà des amis de trois ans[1] », écrit-il en 1846. A cette date, il est un de ses adorateurs attitrés. On conte à Pétersbourg qu'elle a, dans sa loge, une peau d'ours, avec des ongles d'or; quatre amis s'asseyent sur ses quatre pattes, et chacun d'eux, à chaque entr'acte, est tenu de conter une histoire; Tourguénief est, dit-on, la patte nº 3[2]. Patte ou non, il parle de Pauline Garcia à tout venant, même à Varvara Pétrovna qui, inquiète, va entendre « cette maudite Bohémienne[3] »; même à Biélinski, auquel il décrit ses transports le jour où elle lui a passé sur le front son mouchoir parfumé. Il insiste tant que Biélinski se fâche et lui reproche de tomber dans le sadisme[4].

Tout cela ne renseigne guère sur les relations du poète et de la diva. On peut alléguer, si l'on veut, le mot de Bachaumont. « La Clairon a toujours quelque Russe *pot-au-feu* qui se contente de lui baiser la main[5]. » Mais Tourguénief n'eût été qu'un maigre *pot-au-feu*; en 1847, la mère et la tante Garcia s'usaient les yeux à raccommoder ses chemises. En somme, on l'accueille parce qu'il plaît, sans doute pour sa taille avantageuse et ses moustaches blondes, mais aussi et surtout pour

[1] Lettre de Mme Viardot du 8/20 novembre 1846.

[2] Souvenirs de Berg, *Messager historique*.

[3] Souvenirs de Mme Jitova.

[4] *Mémoires* de Mme Panaiéva.

[5] *Mémoires*, 16 septembre 1764.

son esprit qu'elle comprend, dit-il, « bien mieux que je ne le comprends moi-même[1] ». De son côté il a, pour cette intelligence de femme qui comprend si bien, une sorte de respect étonné, et pour le talent — il dit le génie[2] — de la cantatrice, une admiration sans bornes. Il aime aussi la femme, sans doute, et les mots passionnés ne manquent pas dans ses lettres, mais presque toujours en formule finale, ce qui diminue peut-être leur portée. Même en ce temps, il est pour elle, avant tout, l'admirateur et l'ami.

On a supposé que pour elle seule il partit de Russie en 1847. En tout cas, à peine à Berlin, il la quitta pour aller attendre à Stettin Biélinski, et le conduire aux eaux de Salzbrünn en Silésie. Là, pendant quelques semaines, ils discutèrent comme à Pétersbourg ; puis, un beau matin, Tourguénief disparut, oubliant ses malles. « Le diable seul sait où il est passé[3] », écrit Biélinski. A Pétersbourg, on affirme que les Viardot — car Pauline Garcia est maintenant Mme Viardot — l'ont chambré dans un château du pays basque, où, de sa fenêtre, il cause avec les loups[4]. En réalité, tantôt avec ses amis, tantôt seul, il est à Paris, ou à Bruxelles, ou à Toulon, ou quelque part dans l'intervalle, selon les déplacements de la diva, et aussi selon l'état de sa

[1] Lettre d'avril 1848.

[2] C'est aussi le mot de George Sand « Pauline Garcia-Viardot, ...le plus beau génie de femme de notre époque... » *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 458.

[3] Annenkof, *Messager d'Europe*, 1884.

[4] Souvenirs de Berg.

bourse, que les éditeurs sont seuls à remplir, et rarement de louis d'or.

Pour la France, qu'il voit pour la première fois, il n'éprouve aucun enthousiasme. « Elle n'est décidément pas belle », écrit-il, en arrivant à Lyon, en 1848 [1]. Il fait pourtant une exception pour le Bourbonnais, et il en fera bientôt une autre pour la Provence. Dans une lettre de Toulon, il raconte sa première excursion en Méditerranée, sur un bateau de pêcheur, et sous des ondées, suivies d'éclaircies, qui font passer la mer de l'encre de Chine au blanc laiteux, puis au gris noir rangé d'écume, puis au bleu, sombre ou clair, avec de petites paillettes d'or. La description est jolie, moins pourtant que ses tableaux de forêts.

En somme, Paris est la France pour lui, comme pour les autres Russes, mais il diffère d'eux par son dédain des plaisirs parisiens. En l'absence des Viardot, il passe presque tout son temps au travail, à apprendre l'espagnol d'abord : il l'a commencé pour les vieilles Garcia, et le continue pour Calderon. « Son théâtre est simple et sain : le *graillon* littéraire ne s'y fait pas sentir... Je suis tout *encalderonisé* », écrit-il en décembre 1847. Puis il se met à nos classiques, à Corneille, à Saint-Simon, qu'il va lire à Versailles, à Pascal, dont les *Provinciales* le transportent : « Bon sens, éloquence, verve ironique, tout y est! « En revenant à notre époque, il rencontre le *Voyage autour de ma chambre* et le maltraite. « Les admirateurs de

[1] Lettre inédite.

Sterne me sont en horreur... Ils se mijotent, se pourlèchent, tout en se donnant des airs de simplicité, de bonhomie. » Puis Mme Roland l'intéresse, mais moins que les contemporains, Michelet, George Sand surtout. « Elle a le don de rendre les impressions les plus subtiles et les plus fugitives, d'une manière claire, ferme et compréhensible ; elle sait dessiner jusqu'aux parfums, jusqu'aux moindres bruits... Je m'exprime mal, mais vous me comprenez[1]. »

Il va quelquefois aux Tuileries avec un livre, mais oublie souvent de l'y ouvrir : « J'y regarde jouer une foule d'enfants, tous charmants comme des amours, et si coquettement habillés... Leurs caresses gravement enfantines, leurs petites joues roses mordillées par le premier froid de l'hiver, l'air placide et bon des bonnes, le beau soleil rouge à travers les grands marronniers, ces statues, ces eaux dormantes, la majestueuse couleur gris cendre des Tuileries, tout cela me plaît infiniment, me repose et me rafraîchit... j'y rêve à ce que j'ai fait, à ce que je vais faire[2]. » Et les résultats de ces rêveries, ce sont des comédies, le *Parasite*, le *Vieux garçon* ; des nouvelles, le *Journal d'un homme de trop*, *Trois rencontres ;* plusieurs des *Récits d'un chasseur*. « Il ne s'est pas encore passé de semaine que je n'aie envoyé un manuscrit à mes éditeurs... Je tourne à l'ours ; je travaille avec une ardeur infatigable. »

[1] A Mme Viardot, 17/5 janvier 1848.

[2] *Id.*, 14 décembre 1847.

Il annonce, du reste, qu'il va bientôt se secouer, courir Paris, c'est-à-dire d'abord les théâtres, au double titre de correspondant théâtral de Mme Viardot, qui est à Londres, et d'auteur dramatique. Mais nos œuvres l'inspirent peu ; elles sentent la convention, le métier, le *graillon* littéraire « comme l'opéra dont Gluck disait qu'il puait la musique ». Il trouve aussi que nous comprenons mal les étrangers, même Verdi, qui, tout inférieur qu'il soit à Gluck, est encore trop haut pour nous. « En fait de musique, on n'aime ici que les chevaux et les mollets des danseuses. » Pourtant il applaudit *La Dame Blanche*. « Quelle jolie musique, galante et chevaleresque ! C'est moins brillant, mais peut-être *plus français* encore qu'Auber. Boieldieu est pâle quelquefois, mais jamais vulgaire[1]. »

Quant aux monuments et aux rues, il les visite avec les compatriotes qui viennent lui demander de les piloter, avec l'ami pas fort en français auquel il apprend à répondre qu'il a cent vingt-sept ans ; avec Biélinski toujours plus malade, qui s'intéresse surtout à la place de la Concorde, parce qu'elle a été celle de la Révolution ; avec Herzen enfin que Nicolas Ier vient de laisser sortir de Russie, en 1847, sur la réflexion que l'Europe est calme et sans doute pour longtemps[2].

Là-dessus survint la Révolution de Février : beaucoup de Russes retournèrent en Russie, par peur de « sentir

[1] A Mme Viardot, 8 décembre 1847.

[2] *Souvenirs littéraires*. — Mémoires de Mme Ogareva-Toutchkova, *Antiquité russe*, 1889 ; de Herzen. — Annenkof, *Souvenirs et esquisses*.

la barricade » ; Tourguénief, qui était à Bruxelles, se hâta de revenir à Paris. Il a conté les péripéties de son voyage, les trains arrêtés, la rencontre d'un personnage empanaché, qui était, assurait le chef de gare, un commissaire de la République ; puis, à Paris, les rues dépavées, la gaieté de la foule, les taches de sang dans les coins [1]. Il se logea rue de la Paix, près du boulevard, et là, de plus ou moins haut, selon l'état de sa bourse, il assista aux bagarres de mai, puis aux journées de juin, pendant lequelles il fut, assure-t-il, arrêté par des gardes nationaux qui le soupçonnaient d'être « un agent des rois, venu pour fomenter nos troubles ». Nous pouvons, nous, le soupçonner de charger ses récits à nos dépens. En tout cas, la lutte finie, il jugea prudent de voyager un peu, et c'est alors qu'il partit pour Toulon.

Ç'a été sa faiblesse, en tout temps, de se croire en péril pour ses opinions. Or, en 1848, il était un démocrate à tous crins, bien que sans illusions. « Dans le parti rouge, auquel j'ai l'honneur d'appartenir, on est bavard, paresseux, et propre à rien. » Cela ne l'empêche pas d'admirer Robespierre, d'excuser un peu Marat, de flétrir prêtres, bourgeois et soldats. « Quelle ignoble institution que l'armée, écrit-il de Toulon, après une conversation avec un vieil officier de chasseurs d'Afrique : ces gens-là, d'après la parole de leur

[1] Dans les deux nouvelles, *L'homme aux lunettes fumées*, et *Nos gens m'ont envoyé*, il a utilisé tous ses souvenirs de 1848. La première a été traduite dans *Œuvres dernières*, (Hetzel), sous ce titre, *Monsieur François* : la seconde, dans *Reliques vivantes*, aussi chez Hetzel.

propre capitaine, tuent les gens désarmés, violent et pillent, et cependant ce sont d'excellents soldats, qui aiment l'ordre. Que la foudre les écrase[1] ! » Quand il apprend la victoire de Paskiévitch sur Georgey, il est navré. « Pauvres Hongrois !... Il n'y a qu'une patrie pour un homme de cœur, la démocratie : au diable la nationalité ! »

Au diable aussi, sans doute, Hegel et le principe que tout est rationnel qui est réel ! Les opinions des Viardot ont singulièrement déteint sur le germanomane et le francophobe d'autrefois ; mais, à vrai dire, son évolution avait commencé, à Pétersbourg même, dans ses conversations avec Biélinski qui attendait de la France révolutionnaire la rénovation du monde : 1848 n'a fait qu'en marquer l'achèvement.

Du séjour de Tourguénief à Paris date un autre changement, peut-être plus important, dans son humeur ou dans sa santé. A Pétersbourg, on lui reprochait ses étourderies ; à Paris, elles deviennent des excentricités inquiétantes. Mme Ogareva nous l'y montre, perché sur l'appui d'une fenêtre, pâle, ébouriffé, chantant « kokoriko », se penchant sur la rue avec des regards de fou. Lui-même il a raconté, plus tard, qu'en ce temps il était souvent pris d'affreux accès de *spleen;* qu'une fois, à Paris, pendant une crise, il s'était fait faire, avec un store arraché d'une fenêtre, un haut bonnet pointu ; qu'affublé de ce bonnet, il s'était mis dans un coin, le nez au mur, jusqu'à complet apaise-

[1] Toulon, 20 octobre 1848.

ment, et que, souvent, par la suite, il avait eu recours au même traitement[1].

Folie ou mystification ? Une lettre de 1849 nous édifiera peut-être. Il est alors à Courtavenel, une maison de Mme Viardot, en Brie, et y passe le temps à travailler, à causer avec les voisins, le jardinier, la cuisinière Véronique et les chiens du logis, Diane et Sultan. « J'ai beaucoup de temps ici, et j'en profite pour faire des choses parfaitement ineptes. De temps en temps, cela m'est nécessaire. Sans cette soupape de sûreté, je risquerais un jour de devenir très bête, pour de bon. »

C'est donc par hygiène intellectuelle qu'il cède à ces poussées d'extravagance, mais d'où lui viennent-elles ? Neurasthénie, diront les médecins. Soit ! Mais il faut noter que sa santé générale est excellente, qu'il ne se plaint jamais de fatigue, bien qu'en ce temps il écrive des comédies, des nouvelles, et la plupart des *Récits d'un chasseur;* il ne souffre, d'autre part, ni d'amour contrarié, ni de déception littéraire, ni de nostalgie. En l'absence des Viardot, il est souvent seul, mais l'isolement lui pèse peu : il travaille et il aime la campagne, même celle de France ; seulement, il ne l'aime plus tout à fait de la façon d'autrefois.

A Ville-d'Avray, en 1848, comme jadis à Spask ou dans la Forêt-Noire, il ne peut « voir sans émotion une branche couverte de feuilles se dessiner nettement sur le ciel bleu », mais jadis il jouissait de son émotion sans la discuter. « Sanine vivait comme une plante, et

[1] Souvenirs de Polonski.

n'imaginait pas qu'on pût vivre autrement. » Maintenant il insiste, dans ses lettres, sur le « contraste de ce bois frêle, mais vivant, avec l'immensité vide du ciel, ... l'*amertume fraîche*, la *mélancolie sereine,* qui se trouvent toujours au fond des impressions de la nature sur l'homme ». Plus il va, moins cette mélancolie lui paraît sereine, plus cette amertume rancit, plus il s'interroge sur « cette chose indifférente, impérieuse, vorace, égoïste » qu'est la vie. A la vérité, derrière elle, il soupçonne d'autres forces, plus secrètes, mais hostiles ou bienfaisantes, qui le sait ? Un soir, il entend deux soupirs mystérieux. « Si quelqu'un, à ce moment, m'avait posé la main sur l'épaule, je vous avoue que j'aurais poussé un cri d'aigle[1]. »

Terreurs mystiques, obsessions douloureuses, fantaisies incohérentes, nous trouvons en lui à peu près tous les traits d'un personnage qui justement en ce temps apparaît dans son œuvre. Il se joue à lui-même des variations sur Hamlet.

[1] Courtavenel, 28 juillet 1849, dix heures et demie du soir.

III

LES ANNÉES DE MATURITÉ (1850-1870)

Son retour en Russie. La mort de Varvara Pétrovna : Tourguénief propriétaire d'*âmes*. Son exil à Spask, ses distractions et ses travaux. Sa rentrée à Pétersbourg et sa grâce complète (1855).

Ses voyages à l'étranger ; leurs causes, sa santé. Ses opinions sur Paris, l'Italie, l'Allemagne. Son installation à Bade, sa vie avec les Viardot.

Ses retours en Russie, avant et après l'abolition du servage. Son opinion sur la réforme ; ses soucis ; sa générosité envers ses paysans, les accusations portées contre lui.

Son pessimisme.

Une fois, à Courtavenel, Tourguénief avait rencontré dans les champs un corbeau gris, un compatriote peut-être ! A cette pensée, sa muse s'était émue :

« Corbeau ! Corbeau !
Tu n'es pas beau,
Mais tu nous viens de mon pays.
Eh bien ! retournes-y [1] ! »

Il n'éprouvait, pour son compte, aucun désir de l'y suivre. Qu'y chercher ? Sa mère ? Elle semblait avoir oublié son existence. Ses amis ? Les plus chers étaient

[1] Courtavenel, juillet 1848.

en France. La vie russe? Dostoievski venait d'être envoyé en Sibérie, et Biélinski, de mourir, juste à temps pour ne pas l'y suivre. Restait la nature, les plaines et les forêts qu'il avait si souvent battues le fusil à la main, et certes il ne les oubliait pas. Dans une nouvelle écrite à Courtavenel, en 1850, il fait exprimer à son héros le désir de respirer l'âpre parfum des champs de sarrasin et de lin, d'entendre encore une fois la cloche du village natal[1]... Mais il parle, dans des lettres du même temps, des « plaines bien-aimées de la Brie », de Courtavenel, l'endroit qu'il aime le plus au monde.

Ce n'est donc pas le mal du pays qui l'a décidé à repartir. Il a expliqué plus tard qu'il n'avait pas voulu, par une prolongation d'absence, tourner à l'émigré politique, rôle encore moins fait pour lui que le métier de professeur auquel il avait songé jadis. Il semble pourtant que l'aggravation de la maladie de Varvara Pétrovna ait été la vraie cause de son départ. Il hésita quelque temps à la pensée des ennuis qui l'attendaient en Russie, se demanda si la patrie n'était pas « là où le cœur et l'esprit se sentent le plus à l'aise[2] »; puis, brusquement, il se décida : « Le vin est tiré; il faut le boire[3]. »

Nous le retrouvons, en août, à Tourguéniévo, le petit village qui lui vient de son père. Il y passe le temps à chasser ou à flâner. « Je n'ai pas grand'chose

[1] *Journal d'un homme de trop.*

[2] A Louis Viardot, 24 juin 1850.

[3] A Herzen, juin 1850.

à faire ici... mais une fois à Pétersbourg, casé dans une petite chambre pour tout l'hiver, j'abattrai de la besogne ! » En attendant, il suit de l'œil les oiseaux que fait fuir l'approche du froid.

« Nous voyons tous les jours des bandes de grues qui s'en vont de leur vol lent et régulier vers le midi. Je ne connais rien de plus solennel que leur cri qui semble vous tomber des nuages sur la tête et vous dire : « Adieu, « pauvres petits roquets d'hommes qui ne pouvez chan- « ger de place. Nous allons au Midi ; vous restez dans la « neige et la misère ! » Mais patience[1] ! »

Cependant, l'hydropisie de Varvara Pétrovna allait de mal en pis, et son humeur aussi. Tous les efforts de ses fils pour la revoir avaient échoué : elle se révoltait à l'idée d'une réconciliation qui eût été, lui semblait-il, l'aveu de ses torts. Fléchit-elle au dernier moment, certains témoins l'affirment. En tout cas, prévenu trop tard, Ivan n'arriva qu'après la fin de sa mère, et le récit qu'on lui en fit ne dut pas aviver ses regrets. « Elle ne pensait qu'à s'étourdir. La veille de sa mort, tandis que le râle de l'agonie commençait déjà, un orchestre jouait des polkas dans la chambre voisine, par son ordre... Elle ne pensait dans ses derniers moments, j'ai honte de le dire, qu'à nous ruiner, mon frère et moi. La dernière lettre qu'elle ait écrite à son intendant contenait un ordre précis et formel de tout vendre à vil prix, de mettre le feu partout, s'il le fallait, pour que rien ne... Enfin, il faut oublier[2]. »

[1] A Mme Viardot, août, septembre 1850.

[2] Moscou, 24 novembre/6 décembre 1850.

Les premières semaines se passèrent en règlements de comptes auxquels il ne prêta pas grande attention; que lui importait que sa belle-sœur prît l'argenterie et les bijoux?. « Je n'aurai jamais moins de 25 000 livres de rente, et avec cela on est riche. » Il faisait déjà des projets de retour en France, et les annonçait à la camarade qu'il avait amenée de Courtavenel. « Diane est avec moi, je viens de lui demander si elle se souvient encore de Sultan. Elle a dressé un peu les oreilles, et cligné de l'œil d'une façon significative. » Sans doute, il serait reparti tout de suite, sans des circonstances que l'on connaît mal, affaires d'intérêt, peut-être affaires de cœur.

C'est vers ce temps, en effet, que l'on place l'épisode de Féoktista, la femme de chambre serve qu'il aurait rencontrée chez sa cousine Élisabeth Tourguéniéva. Pas jolie, mais gracieuse, elle lui plut tant qu'il l'acheta, en étouffant sous les roubles l'indignation de sa cousine. Emmenée tout en larmes, Féoktista fut bien traitée à Spask; son maître lui apprit aussi à lire. L'idylle dura six mois, après lesquels Féoktista sortit de la vie de son maître, on ne sait comment. L'anecdote fait un piquant contraste avec la réputation dont Tourguénief commençait à jouir, d'un irréconciliable ennemi du servage — et c'est même pour cela qu'il ne faut l'accepter que sous bénéfice d'inventaire[1].

Sans doute le gouvernement, plus que Féoktista, le retint en Russie. En 1852, les *Récits d'un chasseur*

[1] Souvenirs de Berg.

parurent en volume; Tourguénief devint populaire, et par suite, suspect. Quelques mois plus tard, lors de la mort de Gogol, il s'avisa, dans une lettre destinée à la publicité, de l'appeler « grand homme ». Le censeur de Pétersbourg biffa ces mots, comme il avait biffé, peu auparavant, dans un livre d'histoire naturelle, « la majesté de la nature », ce titre n'appartenant qu'aux têtes couronnées[1]. Sans s'attarder en protestations, Tourguénief courut porter sa lettre à Moscou, où les censeurs la laissèrent passer tout entière. Quand elle revint à Pétersbourg, ce fut une tempête, et la police se rappela, fort à propos, que cet écrivain trop malin avait déjà donné, dans ses *Récits d'un chasseur*, des preuves de mauvais esprit. On l'enferma donc, pour commencer, dans un commissariat de quartier — traitement inusité qui fit beaucoup jaser; — puis, réflexion faite, on l'envoya à Spask.

C'est l'aventure de Lermontof envoyé en exil pour des vers sur la mort de Pouchkine, mais en beaucoup moins tragique. D'abord, dans sa prison, la bienveillance du grand-duc héritier, ou peut-être celle des filles du commissaire, lui assura tout de suite un lit meilleur que la paille humide[2]; le commissaire lui-même, brave homme qui ne savait pas bouder devant une coupe de champagne, en accepta tant de son prisonnier qu'il finit, un jour, par trinquer avec lui « à Robes-

[1] Skabitchevski, *Histoire de la censure russe*.

[2] Souvenirs du prince Obolenski, *Antiquité russe*, 1873. — *Id.*, 1890, Souvenirs de Nikitenko. — Tourguénief à Mme Viardot : « on me traite fort humainement ».

pierre »[1] ! Entre temps, le prisonnier s'initiait aux « passages à tabac » pratiqués dans sa patrie ; il se loua, par la suite, de ses observations en ce temps-là[2]. Enfin, quand on le fit sortir du commissariat, après un mois de détention, ce fut pour l'envoyer chez lui, à la campagne.

Il a conté, dans *Faust*, les impressions de ses retours à Spask, les vieux serviteurs plus cassés, la vieille maison plus renfrognée, le jardin plus touffu. Cette fois, le gouvernement avait l'attention de l'y renvoyer juste pour le printemps. « Mon jardin est splendide, écrit-il à ses amis de France... C'est une jeunesse, une fraîcheur, une vigueur dont on ne saurait se faire une idée. J'ai une allée de grands bouleaux devant mes fenêtres ; leurs feuilles sont encore légèrement plissées, elles gardent l'empreinte de l'étui, du bourgeon qui les renfermait, il y a quelques jours : cela leur donne l'air de fête d'une robe toute neuve, où les plis de l'étoffe se voient... Tous les arbres sont pleins de rossignols, de coucous, de loriots, de grives ; c'est une bénédiction[3]. » Son Gogol à la main et Diane sur les talons, il refit connaissance avec tous les coins et recoins de ce royaume des oiseaux. Puis il chassa ; ses lettres aux Aksakof énumèrent orgueilleusement 334 victimes

[1] *Journal des Goncourt*, t. V, p. 24.

[2] « Je suis heureux d'être resté un mois en prison... Cela m'a fait voir le caractère russe d'un côté que je ne connaissais pas. » A Serge Aksakof, juin 1852.

[3] A Mme Viardot, 12/24 mai 1853.

tombées sous ses balles[1]. Mais, avec septembre, arrivèrent la pluie et le vent. « On dirait que le magicien Hiver, comme l'appelle Pouchkine, a déchaîné sur nous son méchant dogue. Il s'arrête devant chaque maison, et hurle pour annoncer l'approche de son maître. » Ce maître arriva bientôt, avec son cortège ordinaire. « Je vous ai déjà dit, écrit Tourguénief à ses amis de France, ce que c'est qu'une *métielle* russe... Aujourd'hui, c'est tellement affreux que c'est beau. La maison tremble et craque. Et puis, ces *ténèbres blanches* qui tourbillonnent devant les fenêtres[2] !... »

Que faire dans ces ténèbres ? Tourguénief joua force partie d'échecs avec l'oncle peu fortuné dont il avait fait son régisseur, avec des voisins, et quelquefois tout seul, à l'aide des journaux spéciaux. « Ma vocation, disait-il parfois, en quittant l'échiquier, ce n'est pas la littérature, mais la stratégie. » Tout de même, sa meilleure distraction, c'était encore la musique ; il l'aimait, et pour elle, et en souvenir des absents. « Mes favoris sont Beethoven, Mozart, Mendelssohn et Weber[3]. » Un jour, un nouveau venu menaça de supplanter ce quatuor. « Tout ce qui n'est pas Gounod me laisse indifférent », annonça-t-il à ses amis. Mais bientôt Mozart reprit le pas même sur Gounod. Ces variations n'étaient pas des caprices ; Tourguénief entendait être méthodique et réfléchi en musique aussi

[1] *Messager d'Europe*, 1894.

[2] Lettre à Mme Viardot, 28 octobre 1858.

[3] *Première collection des lettres*, p. 19. — Lettres aux Aksakof. *Messager d'Europe*, 1894.

bien qu'aux échecs. Il jugeait de haut, à propos de son voisin, le poète Tioutchef, les impressions des profanes. « La plupart des littérateurs aiment la musique, mais pas pour elle... ils n'y recherchent que des impressions littéraires, ce qui ébranle vaguement, en eux, certaines impressions, certaines idées[1]... »

Tout cela ne remplit que ses soirées ; dans la journée, il feuillette des livres de notre XVIIIe siècle, legs des vieux Loutovinof[2], et des livres russes de toute époque. « Je suis plongé dans les chroniques », écrit-il aux Aksakof[3]. Il exagère, tout au moins, car il ne s'est jamais intéressé à la Russie des chroniques, et, d'autre part, le plus clair de son temps se passe à écrire. Dans le réduit, où la Muse lui sourit plus facilement qu'ailleurs[4], il compose de nouveaux *Récits d'un chasseur;* des nouvelles, *Deux amis*, *Les eaux dormantes ;* des articles de critique ; il commence *Roudine*. C'est l'époque la plus féconde de sa vie, et l'on devrait presque regretter les démarches des admirateurs, amis, arrière-petits-cousins, qui lui valurent, en novembre 1853, l'autorisation de revenir dans les capitales[5].

En 1854, à demi gracié, il est installé à Pétersbourg, au milieu de ses amis des années quarante et des débutants, qui le regardent avec les yeux qu'il avait jadis

[1] A Mme Viardot, 12/24 mai 1853. — *Id.* 28 octobre, 19 novembre 1852.

[2] *Faust.*

[3] *Messager d'Europe*, 1894.

[4] *Journal des Goncourt.*

[5] Annenkof, *La jeunesse deTourguénief.*

devant Pouchkine ; il est, en effet, depuis les *Récits d'un chasseur* et la mort de Gogol, le premier écrivain de la Russie. Il va peu dans le monde, si ce n'est chez sa cousine, Olga Alexandrovna Tourguéniéva. Déjà ses amis parlent de leur prochain mariage[1] ; mais, en réalité, il ne désirait d'elle que l'agrément d'une conversation féminine intelligente. Il n'aimait guère les propos des hommes qui le faisaient penser, disait-il, au grincement de roues mal graissées, grincement d'autant plus dur, en 1854, que la Russie étant en guerre, la parole n'y appartenait plus qu'aux stratégistes en chambre[2].

Tourguénief ne semble pas s'être ému beaucoup de cette guerre. Sans doute il ne se croyait plus obligé de souhaiter, par libéralisme, la défaite des armées russes, mais il prenait facilement son parti d'échecs qui pouvaient tourner au profit du peuple. La chute de Sévastopol l'affligea, mais il s'en consola avec les récits que la lutte venait d'inspirer à un certain comte Tolstoï. « Avez-vous lu son *Sévastopol ?* Moi, je l'ai lu, j'ai crié « hourrah ! » et j'ai bu à la santé de l'auteur[3]. »

Quelques mois plus tard, cet auteur lui fut présenté. Ils trouvèrent réciproquement qu'ils posaient ; il sembla à Tolstoï que Tourguénief avait *les cuisses d'un phraseur;* à Tourguénief que Tolstoï tirait trop vanité de son titre de comte. Lequel avait raison, c'est difficile

[1] Ivan Aksakof, t. III. *Lettres*, 21 août 1854.
[2] Annenkof, *Messager d'Europe*, 1894.
[3] A Serge Aksakof, 3 août 1855.

à savoir. Sur une photographie de ce temps, ils figurent tous deux, au milieu d'un groupe de confrères. Tourguénief est assis, les mains sur les genoux, penché en avant, le regard vague et triste : Tolstoï, debout, a les bras croisés, la bouche amère, l'œil méprisant[1]. C'est lui, en tout cas, qui pose de la façon la plus choquante, sans doute parce qu'il est le plus jeune[2].

Tourguénief n'avait encore que trente-six ans, mais il entrait déjà dans la crise qu'il décrit, en ce temps, à propos d'un de ses héros, « cette crise sans laquelle on ne reste pas honnête homme jusqu'au bout[3] ». Il faut, en effet, pour le rester, renoncer de bonne heure à tous les rêves, à tous les désirs. « Résignation, ferme résignation, voilà le sens de la loi vitale, voilà le mot de l'énigme[4]. » A vrai dire, s'il désirait moins, il regrettait beaucoup, il s'effrayait de la fuite du temps. « Je ne suis pas triste, j'ai du travail devant moi... Et pourtant je sens ma vie qui s'épuise, goutte à goutte, comme l'eau d'un robinet à demi fermé[5] ».

Quelques mois plus tard, après la paix de Paris, une ère nouvelle commença pour la Russie. On respira ; on renoua les liens avec l'Occident ; le flot des voyageurs recommença à couler vers Paris. Tandis qu'en province

[1] Photographie de mars 1856, publiée par l'*Antiquité russe*, 1880 (supplément, t. XXVII).

[2] *André Kolossof*.

[3] *Nichée de gentilshommes*..

[4] Conclusion de *Faust*.

[5] A Mme Viardot, Spask, 13/25 octobre 1852.



Cte LÉON TOLSTOI. — GRIGOROVITCH

GONTCHAROF. — TOURGUÉNIEF. — DROUJININE. — OSTROVSKI

d'après une photographie prise en mars 1856

et publiée dans le Supplément de l'*Antiquité Russe* 1880, t. XXVII

on racontait qu'il allait être nommé censeur[1], Tourguénief sollicita et obtint un passeport ; en juillet 1856, il passa la frontière, sans regrets. Il avait beaucoup à faire en Occident ; se soigner — les Russes de ce temps ne croyaient qu'aux médecins étrangers ; — revoir sa fille qui, depuis 1850, était en France, confiée aux soins de Mme Viardot ; enfin, retrouver ses amis. « Ce sera un jour heureux pour moi, leur avait-il écrit en 1850, que celui où je vous reverrai ; il me dédommagera des tristesses qui m'attendent en Russie[2]. » On peut penser enfin qu'il avait besoin de l'Occident lui-même, de la liberté et de la civilisation dont il avait été sevré six ans.

Nous le verrons bientôt revenir en Russie, mais jamais pour un long séjour. En ce temps, il ne se fixe nulle part. En 1856, il va d'abord à Courtavenel, puis à Paris, d'où il part, en mars 1857, avec Tolstoï, pour Dijon, et bientôt après, pour Genève. En septembre, il est à Courtavenel ; en décembre, à Rome. De 1858 à 1864, on le voit, à peu près chaque année, à Paris, Spask, Pétersbourg, Courtavenel, Soden, Vienne, Rome, dans l'île de Wight, etc. Il mène, suivant sa propre expression, « une vraie vie de Tzigane[3] ».

En fait, ses déplacements ont des motifs plus précis que « la nature errante de l'homme russe ». S'il voyage, c'est d'abord pour consulter les célébrités médicales ; à Vienne, Sigmund ; à Paris, Roger ; à Karlsruhe, à

[1] Ivan Aksakof, *Lettres*, 18 janvier 1856.

[2] Lettre inédite.

[3] A Droujinine, 5 décembre 1856.

Dresde, d'autres docteurs fameux ; c'est ensuite pour exécuter leurs ordonnances. L'un l'envoie à Rome, pour l'air du Midi ; l'autre, à Wight, pour celui de la mer ; un troisième à Soden, pour telle eau ; un quatrième à Bade, pour les sapins. C'est aussi sur l'avis d'un médecin qu'il est allé à Dijon, on se demande pour laquelle de ses maladies[1].

Il en avait tout un lot ; d'abord, « la goutte, triste récompense de ma sobriété ! » écrit-il ; puis des ennuis du côté des reins. Il était sujet aux grippes et aux bronchites. Il avait enfin, au moins en imagination, toutes les maladies qu'il plaisait de diagnostiquer à ses médecins de tout pays ; le plus raisonnable était encore le Français qui, le jugeant perdu sans recours, refusait de le soigner. Nous savons enfin que, depuis longtemps, il souffrait de « phobies » étranges. En 1848, à Paris, il avait cru sentir l'odeur du choléra, « un mélange de renfermé, de champignon... » Depuis, il la retrouvait partout, jusqu'au fond des campagnes russes. Allait-il à Spask, le fantôme s'y dressait aussitôt devant lui. « Le choléra, mes pigeons, le choléra fait rage autour de nous... Adieu les coqs de bruyère ; me voilà seul chez moi, à me faire de la bile, en écoutant les borborygmes de mon estomac... Je ne prends plus que des bouillons et parfois un petit morceau de veau. » Ses lettres ne sont qu'un gémissement[2] ; il est une loque,

[1] Annenkof, *Messager d'Europe*, 1885. — *Première collection des lettres, passim.*

[2] *Lettres, passim.* Il faudrait les citer toutes. Souvenirs de Mme Toutchkova-Ogareva, de Polonski, etc.

une ruine ; s'il lit, c'est le *Dictionnaire de Médecine*. Ses amis le croient perdu, à telles enseignes qu'Annenkof part pour lui dire un éternel adieu. Il le rejoint à Dresde, et le trouve tout guilleret. « Mon mal, explique-t-il, joue avec ses victimes et leur laisse des répits trompeurs[1]. » Annenkof se croit mystifié, mais Tourguénief est sincère ; il n'a jamais trompé autrui qu'en se trompant lui-même.

Il est sincère aussi quand il se plaint de la France. S'il y reste, affirme-t-il, c'est pour sa fille, pour les Viardot ; il languit après Spask ; dans les plaines de Brie, jadis ses « bien-aimées », il y a plus d'imbéciles que de perdrix[2]. Un voisin de table, à Vichy, lui soutient que des moujiks vendent leurs filles pour le harem du Khan des Tatars, et Tourguénief s'indigne de la stupidité de ce voisin, mais à tort ; le fait a été presque vrai[3]. Puis il s'en prend au « répugnant » Paris[4]. En 1848, il l'aimait ;

[1] *Messager d'Europe*, 1884. — On peut se convaincre que Tourguénief, si malade qu'il crût être, n'était pas un compagnon mélancolique, par une lettre de Nicolas Tolstoï (le frère aîné de Léon) qui, lui-même très malade, vient de passer quelques semaines avec lui à Soden. « Mon appétit s'en est allé depuis que je n'ai plus près de moi sa grosse et forte personne ; et qu'il n'exige pas, tantôt des carottes pour sa viande, tantôt de la viande pour ses carottes. » *Vie et œuvre de Léon Tolstoï*, Biroukof, Paris, 1906.

[2] Lettre à Tolstoï, novembre 1856 ; à Serge Aksakof, novembre 1855 ; à Herzen, septembre 1859 ; à Annenkof, même année.

[3] Voir *La Russie au XVIIIe siècle*, E. Haumant, p. 173. En réalité, c'étaient, non les moujiks, mais des seigneurs, qui vendaient des filles pour l'exportation.

[4] « Je déteste ce qui est français, surtout ce qui est parisien ». Conversation avec Fet. *Mémoires* de Fet.

mais comment aimer le Paris d'un Empire que Tourguénief juge en vaincu — non de Crimée, *nitchevo !* — mais du coup d'État ? Il relit Tacite, évoque, à l'intention de Napoléon III, Héliogabale et Caracalla ; s'échauffe pour Garibaldi, « le héros des temps modernes » ; raille le voltairien Thiers, le protestant Guizot, le lamartinien Lamartine, qui ont blâmé la guerre d'Italie[1], et refuse néanmoins d'assister au retour des troupes libératrices.

« Il y aura des baïonnettes, des uniformes, des cris, « des policiers insolents, des aides de camp pommadés... il fera chaud et ça sentira fort ! Il vaut mieux « rester à Courtavenel, regarder dans le jardin paisible, en mêlant lentement les images que forme ma « fantaisie avec les souvenirs de la patrie et des amis « lointains... Dans le corridor on entend les voix des « enfants ; d'en haut descend une mélodie de Gluck. « Que me faut-il de plus[2] ? »

Ses propos politiques ne sont guère que ceux des Viardot. Il est plus personnel, mais pas plus bienveillant quand il parle de nos écrivains. Il en a rencontré chez Mme d'Ary (?) puis au dîner Magny ; aucun ne lui a plu. Il se plaint, comme jadis, de leur *graillon ;* ils n'ont ni fraîcheur, ni poésie. « J'aime encore mieux leurs épiciers ! » s'écrie-t-il[3]. Dans ses lettres à Serge

[1] A Herzen, 9 mars 1861, lettres publiées par Dragomanof.

[2] A Annenkof, 1er août 1859.

[3] A Herzen, janvier 1857. V. *Journal des Goncourt*, II, 95. sur la première venue de Tourguénief au dîner Magny, et Flaubert *Lettres à George Sand* 1867 : « On a tenu au dernier Magny de telles conversations de portier que je me suis juré de n'y pas remettre les pieds. »

Aksakof, il se moque de la lyre grinçante d'Hugo, des gloussements de Lamartine, du faux réalisme de Balzac, et même des « radotages » de George Sand[1]. A Ivan Aksakof il conte qu'Alexandre Dumas lui a prédit la disparition prochaine de la langue russe ; tous les Russes auront appris le français pour savourer *Les trois Mousquetaires* dans l'original[2]. Tout compte fait, ses jugements font regretter Tolstoï qui, en ce temps, nous accorde du moins un grand écrivain, « le Dickens français », Paul de Kock[3].

Quant aux Français qui ne sont ni épiciers, ni gens de lettres, ils ont parfois de la politesse et de l'esprit, mais cet esprit est vulgaire et bas. « Avec eux, écrit-il dans *Fumée*, quelque effort qu'ils fassent sur eux-mêmes, il vous faudra entendre discuter sur le beau sexe. » C'est l'atténuation d'un de ses propos de chasse au peintre strasbourgeois Schutzenberger : « Leurs conversations finissent toujours par des... polissonneries » ; il employait un autre mot. Et sa conclusion était qu'en France, il n'y a pas de mœurs, ou qu'elles s'en vont[4].

Les gallophobes les plus déterminés n'ont jamais été plus amers. Le slavophile Ivan Aksakof nous a traités avec plus d'équité que son ami « l'occidental », à tel point qu'on se demande si le culte du passé ne laisse pas l'esprit plus ouvert que celui de l'avenir. En fait,

[1] A Herzen, à Serge Aksakof, *passim*.

[2] Ivan Aksakof, *Œuvres*, t. II, p. 325.

[3] Conversation avec Skyler, *Antiquité russe*, 1890.

[4] A Serge Aksakof, Paris, janvier 1857.

les sévérités de Tourguénief tiennent à des causes très compliquées. D'abord, il rend Paris responsable de plusieurs de ses maladies. Ensuite ses relations avec une famille plus cosmopolite que française ne lui ont pas fait connaître la vraie France ; puisque notre vie, pour lui, se réduit à celle du boulevard, avec ses relents d'absinthe et de poudre de riz, ce n'est pas surprenant qu'il l'ait « dans le nez[1] ». D'autre part, il pense, en nous maltraitant — surtout dans ses lettres à des slavophiles — se faire pardonner son départ de Russie ; nous sommes les victimes propitiatoires qu'il immole à la jalousie nationale. « Moi, gallomane ! vous allez voir. » Mais tout cela dit, il reste des raisons sérieuses, et à sa gallophobie, et à ses préférences pour l'Allemagne et l'Italie.

Il est allé souvent à Rome. « Nulle part on ne saurait flâner avec autant de charme, mais, dans cette flânerie, la pensée est toujours en travail... on ne sent pas la fatigue et les remords qui accompagnent le désœuvrement vulgaire et stérile. » Il lit Mommsen, les historiens latins, et conclut de ses lectures que « l'indifférence russe pour les anciens est une véritable barbarie ». Puis il visite les environs ; les restes des villas de l'Empire ou de la Renaissance le charment par la grâce de leurs lignes vues ou devinées, leur harmonie avec le ciel et les nobles horizons de la campagne romaine. « J'ai compris ici, pour la première fois, le mot du poète, « ma tristesse sereine »... On y travaille avec plus de

[1] « *Voniaiet* » A Annenkof, 10/22 juin 1859.

plaisir; la solitude n'y est jamais ennuyeuse ; l'air est merveilleux ; chaque jour est une fête de lumière[1]. » Il repart pourtant pour Paris ; car, explique Annenkof, il a besoin des échos et des discussions d'un grand centre européen, et la Rome papale n'en est pas un.

Cependant, il allait tous les ans en Allemagne, et n'y recherchait ni les discussions, ni les grands centres, mais seulement les vallées qu'il avait parcourues jadis, encore étudiant, et les petites villes où il pouvait se croire au temps de Hegel, de Gœthe et de Schiller. Il ne voyait pas la jeune Allemagne, ne prévoyait pas la *Germania* casquée et cuirassée. Il a connu, vers 1862, un des initiateurs des temps nouveaux, le socialiste Lassalle; mais son œuvre ne nous montre, en fait d'Allemands, que d'innocents mélomanes, apaisants comme les effluves de leurs forêts. Près de ces forêts, Tourguénief se portait mieux et travaillait plus; pourtant il ne s'y attardait pas plus qu'à Rome. Il reprenait le train de Paris, quitte à s'y redire les vers de Heine :

O Deutschland, meine ferne Liebe,
Gedenk'ich Deiner, wein'ich fast;
Das muntre Frankreich scheint mir trübe,
Das leichte Volk wird mir zur Last !

En somme, ce qu'il détestait à Paris, c'était l'accumulation d'odeurs humaines, le matérialisme des bourgeois de Balzac, le manque d'espace et de poésie. Il lui fallait, après chaque séjour dans cet air étouffant,

[1] Lettres à Annenkof, *Messager d'Europe*, 1885, 1893.

une cure de poésie de l'autre côté des Alpes ou du Rhin. Mais bientôt il y était las, en Italie, de l'obsession du passé ; en Allemagne, des puérilités du goût allemand[1] : « ce scélérat de Paris, je l'aime pourtant ! » s'écriait-il alors. La résidence idéale eût été pour lui celle qui combinerait la nature allemande avec le goût français. Il la trouva en 1864.

En 1864, en effet, Mme Viardot renonça au théâtre, et se fixa à Bade, avec sa famille. Tourguénief l'y suivit et s'installa d'abord dans une petite maison, aujourd'hui disparue, de la *Schillerstrasse*, avec un seul étage, et un jardin « de curé » ou « de Marguerite ». Mais en même temps, il se fit construire, dans le voisinage des Viardot, une maison, presque un petit hôtel, en style Louis XIII, avec un toit aigu, de hautes cheminées, de belles pièces largement éclairées[2]. Devant ses fenêtres, du côté opposé à la rue, s'étendait un jardin, pas très grand, mais avec une source et de beaux arbres ; au delà, l'horizon s'ouvrait sur des pâturages qui montaient, entre des barrières de bois, jusqu'à la forêt. En 1868, Tourguénief s'installa dans sa nouvelle demeure : à défaut de Spask délaissé, il avait enfin un nid en Europe.

D'ailleurs, sa « vie de Tzigane » continua, avec cette différence qu'au retour, maintenant, il retrouvait son chez soi, en même temps que celui des Viardot. Plus

[1] *Journal des Goncourt*, V, 97.

[2] *Fremersbergstrasse*. Elle est actuellement à vendre (septembre 1906), et rien n'est plus triste que son jardin abandonné.

que jamais, sa vie s'associe à la leur, à la grande joie des mauvaises langues. Badois de fondation ou de passage glosent ferme sur la dépendance dans laquelle il est ou paraît tombé. Les Viardot ont fait de lui leur factotum, assure-t-on ; à la chasse, avec Monsieur, il porte le carnier ; à la ville, avec Madame, il porte les cahiers de musique ; s'il en oublie un, il est grondé et renvoyé le chercher[1] ; Monsieur passe sur lui les mauvaises humeurs que lui donne Madame[2]. Et de Bade, où elle est née, la légende de son « asservissement » gagne la Russie où elle achèvera de cristalliser.

Faut-il dire qu'elle ne correspond guère à la réalité ? Il est certain que Tourguénief n'était pas de ces vieux amis qui, avec le temps, tournent en tyrans ; que son attachement enthousiaste à Mme Viardot et aussi sa « nature moutonnière » le prédisposaient à la patience, et qu'il en avait beaucoup ; mais rien ne prouve qu'elle ait jamais été mise à de vraies épreuves. Il se peut que Mme Viardot ne le traite pas toujours en illustration européenne ; qu'elle voie encore un peu, en lui, le jeune homme « mauvais rimeur et bon tireur[3] » qu'on lui avait présenté en 1843, mais en quoi sa dignité en est-elle atteinte ? Et s'il sacrifie un peu de son indépendance, cette perte n'a-t-elle pas ses compensations ?

Il aimait la solitude ; mais, prolongée, elle l'attristait. Il lui fallait le voisinage d'amis, la conversation des

[1] Souvenirs d'une ancienne élève de Mme Viardot.

[2] Souvenirs, non écrits, d'un vieil habitant de Bade.

[3] Souvenirs de Berg. Voir plus loin, p. 84.

femmes, de celle surtout qui, depuis si longtemps, était sa confidente et son oracle; enfin, il aimait les enfants. A beaucoup d'égards, il était né pour la vie de famille. Jeune, il l'avait redoutée ; nous avons vu avec quelle indignation tragi-comique, il repoussait, à Spask, l'idée d'aliéner son indépendance. Plus tard, il changea d'avis. « Mariez-vous, écrit-il en 1858 à son ami Kolbassine. C'est le conseil d'un vieux célibataire qui sait combien le célibat est amer[1] », mais se croit aussi trop abîmé pour en sortir. « Olga est venue me voir avec les enfants, écrit-il à Herzen, en 1861 ; j'ai fait l'ours et marché à quatre pattes. Cela, c'est dans mes moyens ; mais me marier, ô cruelle ironie[2] ! »

Bade et les Viardot lui donnaient ce qui était dans ses moyens. Après une journée passée dans les bois, peu lui importait d'être, au retour, plus chargé de gibier que Louis Viardot. Dans Bade même, il voyait défiler devant lui toute une société cosmopolite, Russes plus ou moins névropathes, Allemands gourmés et pataudς, Parisiens sautillants; ils lui apportaient, les uns et les autres, les rumeurs de l'Europe et la matière d'abondantes caricatures. Las de leur oisiveté, il rentrait, soit chez lui, soit chez les Viardot. L'active Mme Viardot lui faisait écrire des opérettes dont elle composait la musique ; on les jouait ensuite, presque toujours chez lui, où il y avait plus de place. « Voilà que ma maison est envahie d'élèves de Mme Viardot qui chantent,

[1] *Première collection des lettres*, p. 85.

[2] Lettres éditées par Dragomanof.

dansent, s'habillent... Aujourd'hui, première représentation en costumes. Je ferai le rôle de l'Ogre, tout en rouge, avec une énorme perruque rousse ». Dans une autre lettre, il raconte que le roi et la reine de Prusse, le grand-duc et la grande-duchesse de Bade et d'autres Altesses ont assisté à la représentation de *Krakamiche, le dernier des sorciers* ; qu'il a joué Krakamiche, pas si mal qu'on aurait pu s'y attendre ; que le *speech*, dans lequel il a légèrement parodié un discours de Napoléon III, a fait sourire les augustes hôtes ; que la musique a été ravissante, et Mme Viardot satisfaite[1].

Il est probable tout de même qu'à ces jours bruyants il préférait, et les jours de chasse, et ceux de travail, et les soirées en famille, chez les Viardot. Les enfants jouaient ; quand ils avaient disparu, la maîtresse de la maison chantait, presque toujours du Gluck ou du Mozart — Wagner n'était pas en honneur chez elle, — parfois des romances russes dont elle avait arrangé la musique, et Tourguénief les paroles. Très tard, on se séparait et Tourguénief regagnait sa maison. Son traducteur et ami, le Silésien Pitsch qui, chaque automne, passait quelques jours chez lui, nous a laissé la description de ces retours nocturnes, par les chaudes nuits d'août ou de septembre. L'oreille encore pleine des mélodies qu'ils venaient d'entendre, les deux amis remontaient en causant, la *Thiergartenstrasse*[2]. « Comme

[1] A Annenkof, lettres de 1868, *passim*.

[2] Elle n'est devenue que plus tard la *Fremersbergstrasse*.

il savait bien dire ce qu'il avait senti et pensé ! Au loin, dans la forêt, le cri de la chouette nous saluait, et, dans le jardin, le murmure familier de la source ; les feuilles des noyers frémissaient doucement dans le silence de la nuit ; de temps en temps, des fruits mûrs se détachaient des poiriers, et tombaient avec leurs rameaux trop lourds. Pégase flairait une trace quelconque, et grondait. Sur les prés s'étendait un brouillard blanchâtre... Souvent l'aurore nous trouvait debout sur le perron ; lui, causant toujours sans se lasser, et moi tout oreilles [1]. »

Malheureusement, cet Ekkermann d'un autre Gœthe ne nous a pas transmis ces longues conversations. Elles roulaient, sans doute, parfois sur la santé de Tourguénief, — on venait de lui découvrir une nouvelle maladie [2] — le plus souvent, sur ses travaux, la lointaine Russie, et cette autre face de son existence dont il n'aimait pas, en général, à parler avec des Occidentaux.

Nous savons déjà que chaque année il retournait en Russie toucher ses revenus, recevoir les doléances de ses paysans, et surveiller vaguement son oncle-régisseur ; enfin revoir son pays et ses amis. Le romancier Grigorovitch nous a laissé le récit d'une de leurs visites à Spask. Alléchés par la description du château, du parc,

[1] Pitsch, souvenirs parus dans la *Schlesische Zeitung* et traduits en russe dans *La critique étrangère et Tourguénief.*

[2] *Eine Verdichtung der rechten Herzklappe*, en allemand dans le texte russe d'une lettre à Herzen, octobre 1869.

et surtout d'une voisine devant laquelle ils se prosterneront, a dit Tourguénief, comme les épis devant la faux, ils partent de Moscou en *tarantass,* à trois, le critique Droujinine, le *bonmottist* Botkine et Grigorovitch lui-même. Arrivés moulus, ils trouvent que parc et château sont très quelconques, et la voisine un laideron ; mais après un plongeon dans l'étang, suivi d'un plat de champignons à la crème, leurs fronts se rassérènent ; on bavarde, on chasse, on imagine enfin de composer, à quatre, et de jouer une comédie, *L'École de l'hospitalité,* dont les héros seront Tourguénief lui-même, et les victimes qu'il a prises au piège de ses descriptions. A ce premier numéro, Tourguénief en ajoute un second, une parodie de l'*Antigone* d'Ozérof. Pendant huit jours, on plante des clous, on tend des étoffes, on arrange des costumes ; les voisins, en masse, réclament des invitations qu'on ne leur refuse pas. Le grand jour arrive enfin ; les deux pièces sont jouées devant une salle comble, mais avec un simple succès d'estime. Ce qui plaît le plus aux spectateurs, assure Grigorovitch, c'est la perruque de Tourguénief en Œdipe, et aussi, dans *L'Ecole de l'hospitalité*, au moment où le feu éclate chez lui, son cri en quelque sorte historique. « Sauvez-moi ! Je suis le fils unique d'une riche veuve [1] ! »

Les années suivantes, les retours de Tourguénief furent moins gais. Le temps n'était plus aux comédies, mais aux réformes. L'émancipation des serfs se prépa-

[1] Grigorovitch, *Souvenirs littéraires*, t. XII des *Œuvres complètes*.

rait. Tourguénief était à Rome quand il apprit les projets du gouvernement. Avec les autres Russes qui s'y trouvaient en ce temps, Rostoftzof, Tcherkasski, etc., il discuta fièvreusement les solutions possibles du grand problème, se préoccupa de la fondation d'un journal destiné à soutenir ou à pousser les gouvernants : puis d'une réorganisation de l'enseignement public, corollaire indispensable de la réforme. Il songea même à l'envoi d'une adresse à l'empereur, pour lui faire savoir quelle constitution la Russie attendait de lui, et cette idée ne fut pas sans lui causer, par la suite, des ennuis avec la police. L'adresse n'avait d'ailleurs pas été envoyée, pas plus que le journal n'avait été fondé[1].

L'activité de Tourguénief dans ses propres domaines fut plus efficace. Depuis longtemps, dès 1850, il avait affranchi ses *dvorovyé*, ses domestiques, en les dotant de maisons et de terres ; aux autres serfs, ceux de la glèbe, il avait donné le choix entre la *barchtchina*, la corvée, et la redevance en argent, l'*abrok*. Puis il avait fondé un hôpital sous la direction, d'ailleurs négligente, de son ex-diadia, Koudriachof. Lorsqu'arriva l'abolition du servage et la liquidation des comptes entre seigneurs et paysans, il dota de terres, gratuitement, ses *dvorovyé*, et remit aux moujiks le cinquième de l'indemnité qu'ils lui devaient pour les terres arables. A ces concessions, ou plutôt à ces dons, il en joignit

[1] *Antiquité russe*, 1883. Annenkof, *Messager d'Europe*, 1885. Dragomanof, *Lettres de Kavéline et de Tourguénief à Herzen*, p. 124, etc.

d'autres, dons de bois, par exemple, qui se renouvelèrent à chacun de ses séjours à Spask [1].

En somme, il avait été, au temps du servage, le maître qu'on ne redoute guère ; on racontait qu'une fois, allant en visite, avec *sa* voiture, *ses* chevaux, *son* cocher, *ses* laquais, il avait vu le tout s'arrêter, parce que, sur le siège, le laquais et le cocher jouaient aux cartes ; sans protester, il avait attendu la fin de leur partie [2]. Plus tard, il s'était montré beaucoup plus généreux que la plupart des propriétaires. N'empêche qu'il fut accusé d'avoir odieusement menti à ses principes libéraux. On lui reprocha de n'avoir pas, à la mort de sa mère, affranchi tout de suite tous ses serfs ; on s'empara de la légende de Féoktista pour le charger de méfaits dignes des vieux Loutovinof. Il a lui-même enchâssé dans *Fumée* un de ces racontars des années soixante. Mme Soukhantchikova apprend à l'honnête Bambaief que l'écrivain Tentéléief a voulu, à Paris, se faire présenter à Mme Beecher Stowe. « Comment ? lui a dit l'Américaine ; vous, Tentéléief, vous osez paraître devant moi ! » et vlan ! de la main qui avait écrit la *Case de l'Oncle Tom*, elle lui donna un soufflet [3] ! — « Quoi ? s'écrie Bambaief, ahuri ; un soufflet ! Je croyais qu'elle l'avait simplement mis à la porte ! »

D'ailleurs Tourguénief n'a pas été sans avoir des

[1] *Première collection des lettres*. Souvenirs de E. Garchine, *Messager historique*, 1883. Article de Goutiar dans le *Messager d'Europe*, *Tourguénief et ses paysans*.

[2] *Messager russe*, 1890, VII, 16.

[3] *Fumée*, trad. franç., p. 29.

ennuis avec ses paysans. Méfiants en Russie comme ailleurs, ils regimbaient contre sa générosité, s'obstinaient à préférer la corvée à la redevance. Puis, en vertu du principe que « la propriété du seigneur, c'est le vol ! », ils lâchaient leurs vaches dans ses prés, coupaient du bois dans sa forêt et jusque dans son jardin ; chaque hiver, on lui sciait son banc favori, en face de l'étang. Ils étaient d'ailleurs les meilleurs fils du monde et disposés à reconnaître à leur façon les bontés de leur *aveugle*, comme ils l'appelaient à cause de son lorgnon. « Un jour, disait-il à son ami Polonski, nous serons assis derrière la maison, à boire le thé ! Voilà que, par le jardin, arrivera une foule de paysans. Ils ôteront leurs chapeaux, s'inclineront profondément. « Eh bien, frères, demanderai-je, que vous faut-il ? — Excuse-nous, maître, répondront-ils ; ne te fâche pas. Tu es un bon maître et nous t'aimons bien... mais voilà qu'il faut te pendre, et celui-là aussi (en te montrant, toi, Polonski). — Comment ? nous pendre ? — Eh oui ! c'est un oukaze qui le dit... Nous avons apporté une corde. Fais ta prière... nous attendrons bien un peu[1] ! »

Chaque année, il revenait en Russie avec un peu plus d'appréhensions. A Pétersbourg, au sortir du train, les gens de police lui demandaient compte de ses fréquentations à l'étranger ; en ville, il lui fallait s'expliquer avec Gontcharof, qui se prétendait plagié par lui, avec Nekrassof, qui lui en voulait pour des raisons

[1] Souvenirs de Polonski.

d'éditeur; l'accueil des salons, plus ou moins chaud selon la vogue de son dernier roman, n'était pas une compensation à ces ennuis. Sur la route de Spask, c'était le tableau de la misère russe. « Il me semble que je n'ai jamais vu les habitations aussi misérables, les visages aussi hâves, et tant de cabarets. » A Spask même, il est content de voir qu'au moins les toits de chaume ne sont pas béants[1], mais quelle tristesse, quel silence chez lui ! « Tous ces nombreux *dvorovye* ont disparu, un seul domestique me suffit maintenant[2]. » Puis ce sont les démêlés avec l'intendant, les paysans, les visiteurs. Un jour, il raconte à Tolstoï le plan d'éducation qu'il a adopté pour sa fille. « Ah oui ! interrompt l'autre ; vous faites sur elle des expériences *in anima vili !* » Si doux qu'il fût, Tourguénief se fâcha, fut violent, et peu s'en fallut que l'incident ne se terminât par un duel[3].

Il oubliait, ou tâchait d'oublier tout cela en travaillant, en écoutant les oiseaux de l'allée des tilleuls, en contemplant l'étang ; que d'aventures, que d'émotions, lui rappelaient, à chaque pas, tous les coins du jardin et du petit bois ! « Je me suis revu tout petit garçon, courant dans les allées, me couchant contre les plates-bandes pour y cueillir des fraises : voici l'arbre où j'ai tué mon premier corbeau ; la place où j'ai trouvé un énorme champignon ; ici j'ai été témoin de la lutte d'une

[1] A Mme Viardot, 13-25 juin 1868.

[2] *Id.*, 14/26 juin 1868.

[3] Voir Biroukof, *Vie et œuvre de Tolstoï*, Paris, 1906, t. II, p. 180 et suiv.

couleuvre et d'un crapaud[1]. » Ces promenades et ces rêveries lui étaient particulièrement douces dans les derniers jours de l'automne ; il aimait, comme les avait aimés Pouchkine, « ces jours où il n'y a pas de vent du tout, où le sol est élastique... où l'air a comme un goût vineux... où la terre est couverte de gousses qui crépitent quand on marche dessus[2]... » Mais bientôt les pluies arrivaient, et avec elles, le désir de revenir à Bade, dont la pensée ne le quittait jamais ; dans une lettre de 1867, adressée aux « amis lointains », il y a encore un myosotis cueilli à Spask. Il commençait ses préparatifs de départ, et aussitôt le bruit s'en répandait dans le pays. « Je m'en aperçois au flot des pétitionnaires. C'est une vraie Cour des Miracles. D'où sortent tous ces boiteux, ces manchots, ces êtres décrépits et que la faim rend tout hérissés ? Pauvres gens ! quelle profonde misère partout[3] ! »

Ces images de Russie le suivaient à Bade, avec les souvenirs des innombrables querelles où il avait été mêlé, malgré lui, et l'impression de plus en plus cuisante de ses échecs littéraires, qui se multiplient maintenant. Sa popularité a disparu depuis *Pères et Enfants ;* il est devenu, dit-il, « la vieille bête qui ne comprend ni son temps, ni ses besoins » et qu'il est de *bon ton*, dans la presse, de bafouer à tout propos ou sans propos. Puis ses vieux amis disparaissent ; Herzen

[1] Lettre inédite, 14/26 juin 1868.

[2] *Journal des Goncourt*, V, 275.

[3] Lettre inédite, 23 juin/5 juillet 1868.

meurt en 1870. Lui-même, il se sent vieillir : ses maladies lui laissent un peu plus de répit, c'est vrai, mais il se rappelle des dates, et en conclut que la mort est proche. Ses œuvres se font plus amères et le décor poétique et brillant de ses années de Bade recouvre un pessimisme de plus en plus sombre. « Il y a un proverbe qui dit : « Vieux serviteur, vieux chien ! à la porte ou sous le banc !... Je m'en vais sous le banc [1]. »

[1] A Annenkof, octobre 1870, *Revue russe*, 1894.

IV

LA VIEILLESSE (1870-1883)

La guerre franco-allemande. Les sentiments de Tourguénief. Pourquoi il s'établit à Paris.

Sa vie française. Sa popularité parisienne, le cas qu'il en fait. Ses relations littéraires, Flaubert. Les dîners chez Magny. Les Goncourt et Daudet.

L'autre face de sa vie. Sa clientèle russe de Paris. Ses voyages à Spask, ses paysans, ses visiteurs. Vicissitudes de sa popularité.

La vie intime. Jours de résignation, de tristesse. L'idée de la mort. Apparition d'un nouveau mal. Souffrances, travaux et paroles des derniers jours. La mort et les obsèques.

Avant même d'être installé dans sa villa, Tourguénief avait pu prévoir qu'il n'y coulerait pas beaucoup de jours tranquilles ; depuis 1866, personne ne doutait que la guerre n'éclatât bientôt sur le Rhin. Tourguénief s'en préoccupait comme tout le monde, et d'avance, il prenait parti. « Les Prussiens représenteront la civilisation, l'avenir, et les Français — les fils des Français de 1830 — la routine et le passé [1]. » Opinion qui n'était d'ailleurs que celle de son journal, le *Siècle*.

[1] A Mme Viardot, Moscou, 28 mars/9 novembre 1867.

Quand la crise arriva enfin, Tourguénief, persuadé que Napoléon III avait dressé un guet-apens à Bismarck, crut d'abord à la victoire des Français, à leur prochaine apparition dans Bade. « Tout le monde s'en va ; moi, je reste. Que peuvent-ils me faire [1] ? » Évidemment il imaginait, comme Edmond About, la vallée du Rhin mise à feu et à sac par « les zouaves à figure bestiale » [2], et ces chasseurs d'Afrique « qui volent, violent, tuent les gens désarmés » [3].

Les Français furent battus et Napoléon se fit prendre à Sedan. Tourguénief en fut fort déconcerté. « Je ne dirai pas, écrivit-il pourtant, que je n'avais pas un peu prévu les événements. » D'ailleurs, ils ne l'émurent pas outre mesure ; il plaisante, dans ses lettres, sur les illusions des Français, la chute de Metz, « notre glorieux Bazaine », et « l'incivilité des Allemands, qui ont osé couvrir de honte le peuple invincible [4] ». Dostoievski croit que la défaite le régénérera ; Tourguénief n'y compte pas. « Avec leur vanité, leur horreur de la vérité, je doute qu'ils se relèvent jamais [5]. »

Il n'est pourtant déjà plus du parti des Allemands ; à la lueur des flammes de Strasbourg, il s'est aperçu que ses « champions de la civilisation » sont des conquérants pires que d'autres. Après avoir applaudi, avec

[1] A son frère, 27 juillet 1870.

[2] *Fantômes.*

[3] Voir plus haut, p. 50.

[4] *Revue russe*, 1894. Lettres à Annenkof, *passim.*

[5] Lettre de Dostoievski, *Antiquité russe*, 1885 ; de Tourguénief, *id.*, 1883.

le *Siècle*, à leurs précédentes annexions, il blâme celle de l'Alsace. « La race n'a rien à voir ici, les Alsaciens sont Français de cœur et d'âme [1]. »

Il serait resté pourtant dans cette Allemagne conquérante, quitte à y limiter son horizon aux montagnes de Bade, si les Viardot avaient consenti à y rester aussi. Mais, la paix faite, ils s'installèrent à Paris. Tourguénief vendit donc sa villa, et partit les rejoindre. « S'ils allaient en Australie, dit-il à un ami, je les y suivrais [2]. »

En octobre 1871, ils sont tous au n° 50 de la rue de Douai ; les Viardot, aux étages inférieurs ; Tourguénief au troisième, qui est petit, et qu'il rapetisse encore en l'encombrant de tableaux, de divans, de draperies [3]. Ce ne sera là, d'ailleurs, que son appartement d'hiver ; dès 1872, il achète, avec les Viardot, la *Villa des Frênes*, à Bougival. Puis la vie reprend comme jadis, à cela près que la Seine a remplacé sous ses yeux la Forêt-Noire, et qu'il sort de moins en moins. Plus il vieillit, plus il tient à la vie de famille, à sa régularité. « Je suis rentré dans mon ornière, écrit-il en 1875, après un voyage en Russie... O la douceur des jours qui se ressemblent [4] ! » Ornière pour ornière, la sienne avait ses charmes. « Dans cette famille, on ne voit pas en en moi l'écrivain, mais l'homme... J'y vis tranquille et

[1] A. Annenkof, *Revue russe*.

[2] Souvenirs de Berg.

[3] Souvenirs de Daudet, de Maupassant, etc.

[4] Lettre à Mme Milioutina, *Antiquité russe*, 1884.

au chaud[1]. » Le matin, levé de bonne heure, il travaille ; l'après-midi, il va au Salon, à l'Hôtel des Ventes, où il achète des tableaux. « On m'y appelle le grand *gogo* russe[2]. » Le soir, il conduit parfois « ces dames » au théâtre, voire aux Folies-Bergère ; mais la plupart du temps, « après le dîner en famille, nous faisons cercle autour du feu ; je m'y assoupis jusqu'au moment où je suis réveillé par les sons d'une musique ravissante[3] ». Ravissante, c'est aussi l'avis de Flaubert. « Hier soir, Mme Viardot nous a chanté de l'*Alceste*... De pareilles émotions consolent de l'existence[4] ».

En consolent-elles aussi Tourguénief ? Non, répondent ses biographes russes. Il a beau protester de son contentement, de son admiration passionnée pour Mme Viardot, de son affection quasi-paternelle pour ses enfants, on affirme, en Russie, que, s'il parle ainsi, c'est par peur de sa « gouvernante ». Mais qu'il gémisse, à la bonne heure ! il devient alors le vieux lion désespéré, bafoué par les animaux immondes. Que d'épithètes désobligeantes nous a values, et à lui aussi, son séjour parmi nous !

Il ne semble pourtant pas que Paris l'ait jamais maltraité. Dès 1854, ses *Récits d'un chasseur* étaient traduits, loués par nos journaux[5]. Les années suivantes,

[1] *Antiquité russe*, 1883, t. XL.

[2] A Polonski, octobre 1873.

[3] Dragomanof. *Lettres à Herzen*... (*Appendice*). Souvenirs de Berg.

[4] Flaubert à George Sand. *Correspondance*, IV, 187.

[5] Traductions de Charrière, puis de Delaveau. Article d'H. Rigault dans le *Journal des Débats* du 17 juin 1854 ; de Mérimée, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1854.

Hetzel ou Hachette publièrent ses grands romans, et l'un d'eux, *Fumée*, avec une préface de Mérimée. La *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats*, lui demandaient ses nouvelles, à sa vive satisfaction[1]. Les autres journaux s'occupaient de lui, l'appelaient quelquefois « le célèbre Musset russe », ou « le géant des steppes finnoises »[2]; mais si l'expression était grotesque, l'intention, du moins, était aimable. Après son installation à Paris, sa haute taille, ses longs cheveux blancs, sa large barbe blanche y devinrent vite populaires. « Cela m'ennuie, disait-il ; je tourne au vieillard pittoresque[3]. » Il intéressait les badauds par son extérieur et son origine ; les lettrés, par son œuvre, et aussi — faiblesse française — par sa science de notre langue. Tous les patriotes enfin — et qui ne l'était pas? — lui savaient gré d'être venu parmi nous, à ce moment. Nous aimions en lui, encore plus que l'écrivain illustre, l'ami des mauvais jours.

Comment ne pas croire à son amitié? Il exprimait à Daudet, à About ses regrets de n'être pas mieux connu d'un peuple qu'il aimait tant. En 1878, prié de présider une séance du Congrès littéraire international, il y parlait, « de la façon la plus aimable », de l'influence littéraire des Français sur les Russes. « Mais on sait, ajoute le journal, que les Russes, quand ils ont de l'esprit, sont des charmeurs, et c'est pour eux qu'a été

[1] A Droujinine, 1856 : « On me connaît ici », etc.

[2] *Antiquité russe*, t. LVI, 1885, p. 147. — *Figaro*, septembre 1883.

[3] *Figaro*, article de Zola, 5 novembre 1893.

inventé le mot *enguirlander* [1] ». Réserve modeste et surtout prudente, car Tourguénief a tressé aux Anglais, avec le même succès, la même guirlande [2]. En réalité, il ne se privait pas, « entre Russes », de dauber sur nous. A défaut du troisième Empire, il plaisantait sur « l'ordre moral ». Nos écrivains l'amusaient toujours ; il contait volontiers comment Victor Hugo attribuait *Wallenstein* à Gœthe [3]. Il disait ne pas croire à nos sympathies pour les Russes : « En Europe, tout le monde nous déteste [4] » ; ni à notre admiration pour lui : « Les Français ne perçoivent rien de ce qu'il y a d'original dans les autres peuples. Le génie de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie est pour eux lettre morte, ou à peu près ; quant au nôtre, n'en parlons pas !... En dehors de leurs affaires, ils ne s'intéressent à rien, ne savent rien [5]. »

Il n'admettait même pas qu'il pût, à Paris, jouer le rôle d'un médiateur. « Me voyez-vous disant aux Français, comme un mendiant : « Il y a ceci de bon chez nous, puis cela. » Quand on lui parlait du succès de ses traductions françaises, il haussait les épaules.

[1] *Revue politique et littéraire*, 22 juin 1878.

[2] Ralston, Souvenirs sur Tourguénief, traduits à Pétersbourg, dans *La critique étrangère et Tourguénief*, 1884. Comparer, dans le *Journal des Goncourt*, le jugement porté par Tourguénief sur l'influence française en Russie, morte, dit-il, depuis 1830, (III, 1er mars 1863).

[3] *Antiquité russe*, 1883. *Messager historique*, souvenirs de Garchine.

[4] A Polonski, Bougival, octobre 1876.

[5] Souvenirs de Berg. Lettre à Polonski, décembre 1875. On retrouve exactement les mêmes jugements dans la correspondance de Flaubert, et les mêmes anecdotes.

prétendait que Hetzel l'avait édité par grâce [1]. « Qu'importent aux Français nos rêveries et nos héros détraqués !... Mes amoureux ne sont ni gais ni voluptueux !... Le moindre roman d'Octave Feuillet leur donne plus de plaisir que tous les miens pris ensemble. » D'ailleurs, il ne s'en indignait pas, car d'autres, beaucoup plus grands que lui, disait-il, étaient encore moins compris. Un Français « très distingué » lui avait bien dit d'une des plus belles poésies de Pouchkine : « C'est plat, mon cher ! »

Il y a pourtant des jours où il déclare qu'on l'apprécie plus en France [2] qu'en Allemagne, et peut-être même qu'en Russie ; où il oppose au dédain de ses compatriotes l'admiration de George Sand, de Taine, de Mérimée, de Guizot [3], la sympathie du grand public qui, après s'être épris des œuvres « quasi-russes » de Mme Henri Gréville et de M. de Corvin Nevski, saura comprendre, un jour, les œuvres vraiment russes. « Quand nous aurons des chefs-d'œuvre, ils s'imposeront [4] ». Il se donne beaucoup de mal pour faire connaître l'œuvre de Tolstoï à ses amis français qui commencent tous par reculer devant le poids de *Guerre et Paix*, mais sans décourager Tourguénief. « Je compte, à défaut d'une victoire éclatante, sur une conquête lente et durable [5]. » C'est donc que les Français ne

[1] *Antiquité russe*, 1883.

[2] A Annenkof, 1868, (*Revue russe*, 1894).

[3] *Id*, 1er mars 1868.

[4] A Herzen, 12 décembre 1867. *Antiquité russe*, 1883.

[5] *Antiquité russe*, 1883.

sont pas aussi indécrottables qu'il l'avait dit précédemment [1].

Puis, il a beau « blaguer » Victor Hugo, il connaît nos écrivains et les apprécie maintenant plus que par le passé. Dans la vieille génération, il vénère toujours « Sainte George Sand [2] » ; dans la nouvelle, il admire Zola « le premier prosaïste de France, malgré son ignorance prodigieuse et son *dada* de naturalisme » [3], mais il admire encore plus Guy de Maupassant, dont *La maison Tellier*, quelques jours avant sa mort, lui fait oublier un instant ses souffrances. Dans la génération intermédiaire, Flaubert est son homme ; dès 1864, il appelle *Madame Bovary* notre seul bon roman [4] ; et si, plus tard, il apprécie peu *Salammbo*, du moins traduit-il en russe — honneur qu'il n'a fait à aucune autre œuvre — *Hérodiade* et la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier*.

Cette sympathie, qui ne sépare pas l'homme de l'écrivain, déconcerte d'abord. Ils ne paraissent avoir les mêmes goûts, ni en littérature, ni ailleurs. Tourguénief trouve creuses des phrases de Chateaubriand qui ravissent Flaubert, et reste impassible devant des expressions de Mérimée, « il prit les armes » ou « elle

[1] Il est intéressant de comparer les impressions de Tourguénief à celles de Heine. (V. Legras, *Henri Heine poète*). V. aussi sa lettre à Saltykof-Chtchédrine, 14 février 1876 : « Je compte plus sur la France que sur la Russie. » De même, *Souvenirs d'un slavophile*, Louis Leger, Paris, 1905, p. 134.

[2] Lettre à Souvorine, 9 juin 1876.

[3] *Antiquité russe*, 1883.

[4] Lettre à Pitsch.

fondit en pleurs », qui révoltent son ami[1]. Puis, autant il est fin, délicat, presque efféminé, autant Flaubert est grossier, du moins en paroles. Les Goncourt et Daudet se demandent, avec un étonnement un peu scandalisé, la cause de cette étrange intimité « entre la blanche hermine et le goret fangeux »[2].

Nous avons dit que, de bonne heure, Tourguénief a admiré Flaubert. Celui-ci ignorait son admirateur quand, à un dîner, en 1866, il fut placé à côté de lui, et tout de suite conquis. « Cet homme-là a une si belle puissance d'images, même dans la conversation, qu'il m'a *montré* George Sand, accoudée sur un balcon, dans le château de Mme Viardot, à Rosay. »[3] Quatre ans plus tard, il en sont à l'intimité. « A part vous et Tourguénief, écrit Flaubert à George Sand, je ne connais pas un mortel avec qui causer des choses qui me tiennent le plus à cœur. »[4] Après 1870, Tourguénief est un fidèle des Dimanches de Flaubert. Guy de Maupassant nous l'y montre arrivé de bonne heure, enfoncé dans un fauteuil, parlant d'une voix douce, un peu faible, tandis que Flaubert l'écoute avec religion, fixe sur lui son large œil bleu aux paupières mouvantes, et lui répond enfin de sa voix sonore « qui sort comme un chant de clairon, sous sa moustache de vieux guerrier

[1] Flaubert, *Correspondance*, IV, 228. *Lettres à George Sand*, p. 283.

[2] *Figaro*, 5 novembre 1893.

[3] Flaubert à George Sand, 1866, p. 21.

[4] *Id.*, 2 juillet 1870, 6 septembre 1871, etc.

gaulois[1] ». Quand ils sont seuls, ils parlent de leurs œuvres ; Flaubert consulte Tourguénief. « Je lui ai lu hier cent quinze pages de *Saint Antoine* : quel auditeur et quel critique!... Il m'a donné deux ou trois conseils de détail exquis[2]. » Quand Zola, Daudet, Goncourt sont là, la conversation tombe sur les absents, les étrangers, et Tourguénief, oublieux de ses serments, se fait médiateur, traduit du Gœthe, du Swinburne, du Pouchkine avec une ampleur et une hardiesse, qui d'ailleurs lui font défaut quand, cédant aux instances de ses amis, il s'attaque à un fragment de ses propres œuvres[3].

Quelquefois il va voir Flaubert à Croisset, puis il l'accompagne à Nohant, mais jamais, en bon Russe, il n'est prêt à la date qu'il a choisie lui-même. Par compensation, quand une fois on l'a mis en branle, il est un délicieux compagnon. « Le grand *Moscove*, écrit George Sand, est venu chez nous!... Quel aimable et digne homme ! Et quel talent modeste! On l'adore ici et je donne l'exemple. » Le retour, par contre, est mélancolique. « Heureusement, écrit Flaubert, ce bon *Moscove* avait une gourde pleine d'excellente eau-de-vie[4]. »

En somme, que le Slave ait enguirlandé le Gaulois, ce n'est pas étonnant ; mais comment le Gaulois a-t-il *fixé* le Slave fugace ? Plus clairvoyant que les Goncourt,

[1] Maupassant, préface à la *Correspondance de Flaubert avec George Sand*.

[2] Flaubert à George Sand, 1872.

[3] *Figaro* du 5 novembre 1893, article de Daudet.

[4] Lettre de 1873.

Maupassant a bien démêlé « les similitudes de vie, de rêves, d'idéalisme exalté qui faisaient qu'en se revoyant ils éprouvaient une joie du cœur plus encore que de l'intelligence ». Nés, l'un en 1818, l'autre en 1821, ils étaient d'une génération qui, pour se proclamer réaliste, n'en n'avait pas moins été façonnée par le romantisme. « Nous étions des romantiques rouges, a écrit Flaubert, et le peu que j'ai de bon me vient de là »[1]. Tourguénief aurait signé cette phrase, sauf à en diluer un peu le rouge. Ils avaient, l'un avec des formes plus douces, l'autre à grand fracas de « Tonnerre de Dieu! », le même culte de la poésie, la même horreur du Philistin, le même dégoût du mercantilisme des jeunes. Tous deux ils avaient vécu « au jour le jour, sans projets d'avenir, poursuivant un seul but, la littérature, pour aboutir enfin au désert, à la goutte, aux douleurs, à l'invincible mélancolie, au sentiment de l'inutilité universelle[2] ». La communauté de destin et de sentiments les aurait rapprochés, même si Tourguénief n'avait pas été un charmeur, même si l'exubérance de Flaubert n'avait pas eu, pour sa mollesse, un singulier attrait.

On sait que Flaubert, en 1874, organisa ou réorganisa, à l'intention de Tourguénief, les fameux dîners littéraires du restaurant Magny. Le *Journal des Goncourt* nous renseigne minutieusement sur ces dîners, leurs conversations, et la place qu'y tenait Tourguénief. « Le doux géant, l'aimable barbare nous charme, dès le souper, par ce mélange de naïveté et de finesse,

[1] *Id.*, 15 mars, 3 octobre 1873.

[2] Flaubert à George Sand, mars 1874.

la séduction de la race slave relevée, chez lui, par l'originalité d'un esprit personnel, et par un savoir immense et cosmopolite[1]. » On avait, avec lui, la sensation qu'on dînait avec l'Europe : quand il écoutait, quel hommage ! parlait-il, que d'autorité, que de charme ! Contrairement à nos règles qui veulent qu'on aille droit au but, Tourguénief ne paraissait pas savoir où il allait. « Ses commencements étaient toujours embrumés... Ils donnaient l'impression que ce qu'il allait dire ne serait pas intéressant ; puis, tout d'un coup, tout cela se dégageait, s'éclairait ; c'était un charme [2] ! »

Quant à la matière elle-même de ces conversations, elle variait peu. Au potage, c'était la nouveauté littéraire ou politique ; Tourguénief parlait du prix de la feuille d'impression au *Messager d'Europe*, et « les dents de Zola en prenaient feu »[3] ; au rôti, arrivaient les souvenirs personnels ; au dessert, les femmes et l'amour. Les Goncourt et Daudet avaient pour spécialité la blague, l'anecdote salée, souvent cynique ; Zola, toujours en mal de naturalisme, démontrait que l'amour est l'amplification poétique d'un besoin très ordinaire ; Flaubert clamait que la femme est pour nous tous l'ogive de l'infini, citait ses souvenirs d'Orient, évoquait des négresses et des voluptés fantastiques. Tourguénief risquait parfois, lui aussi, l'anecdote scabreuse, mais en la subordonnant, soit à

[1] *Journal des Goncourt*, V, 24.

[2] *Figaro*, 5 novembre 1893, article de Zola.

[3] Tourguénief à Saltykof-Chtchédrine, 12 novembre 1875.

quelque mise en scène pittoresque, soit à une histoire passionnée[1] ; il n'aimait pas la polissonnerie toute nue. « Il nous écoute, écrivent les Goncourt, avec l'étonnement un peu *médusé* d'un barbare... » Maupassant, à son tour, s'étonne de cet étonnement, montre Tourguénief « frappé par des faits qui auraient semblé tout simples aux élèves des lycées de Paris[2] ». Ce qui l'étonne le plus, c'est le mépris des femmes qu'impliquent ces « gauloiseries ». « C'est curieux ! laisse-t-il échapper, écoutant avec des yeux effarés et presque inquiets ; c'est curieux ! moi je n'aborde la femme qu'avec un sentiment de respect, d'émotion, de surprise de mon bonheur[3]. » Puis, contre Zola, il défend le « surnaturalisme de l'amour », parle d'une pesanteur au cœur qui n'a rien d'humain, et des yeux de la première femme aimée comme d'une chose tout à fait immatérielle. « L'amour, dit-il encore, est la source de toute inspiration. Pour moi, je n'en ai jamais eu d'autre... Ma vie est saturée de féminité... l'amour seul produit un certain épanouissement de l'âme ! » Puis, comme la conversation ne plane jamais longtemps, il redescend à l'histoire de la meunière qui désirait tant du savon parfumé, pour pouvoir se faire baiser les mains par son amant, comme les dames de Pétersbourg[4].

Ici encore, les biographes russes de Tourguénief ont beau jeu pour nous accabler de leur mépris ; le contraste

[1] *Journal des Goncourt*, V, 31, 277, 314, etc.

[2] *Id.*, VI, 10. Maupassant, préface citée.

[3] *Id.*, V, 277.

[4] *Id.*, V, 329, 26.

de la corruption française et de la candeur slave leur a fourni matière à d'éloquentes invectives. Pourtant il ne faut pas oublier que, selon La Rochefoucauld, « la simplicité affectée est une imposture délicate ». Les commensaux de Tourguénief s'amusent de son effarement, et jouent à l'accroître ; lui, pourtant, il fait le Scythe égaré parmi les Latins de la décadence... Qui sait si la mystification n'est pas réciproque ? Ce n'est pas à dire, d'ailleurs, que les professions de foi de Tourguénief ne soient pas sincères. « Qu'y a-t-il de plus dégoûtant, écrivait-il dès 1847, qu'une brutalité qui n'est pas naïve[1] ? » Flaubert et Zola, l'un romantique et l'autre homme à *dadas*, ne le dégoûtent pas ; mais, au fond du cœur, il juge les Goncourt et Daudet comme une dévote les blasphémateurs de son Dieu.

Ils s'en aperçurent après sa mort. En 1883, un correspondant à Paris du *Nouveau Temps*, Isaac Pawlowski, publia des appréciations de Tourguénief sur les Goncourt et Daudet. Il y malmenait l'œuvre des uns « d'une façon assez bête », à leur avis[2], et le caractère de l'autre. « Daudet ! quel homme ! C'est un faux bon enfant, un Méridional très rusé !... Ses amis m'en ont conté de belles sur son compte[3]. » Du même coup, comme il avait toujours entretenu avec ce faux bon enfant les relations les plus cordiales, Tourguénief se décernait à lui-même un brevet de mauvaise

[1] Paris, 8 décembre 1847.

[2] *Figaro*, interview des Goncourt, 1893.

[3] Pawlowski, *Souvenirs sur Tourguéniéf*.

foi, et l'on conçoit sans peine les protestations qui s'élevèrent de tout côté.

Le fait est que, si Tourguénief était enclin à l'épigramme — « Ma langue est mon ennemie », pouvait-il dire avec le proverbe russe, — il était réservé dans ses appréciations, non sur tel ou tel travers, mais sur l'homme tout entier. « L'âme d'autrui, c'est la forêt profonde » disait-il volontiers. On le voit mal se départant de sa prudence pour déchirer un homme qu'il appelait son ami, et d'ailleurs sans rien préciser, à la façon des diffamateurs professionnels. Certains ont accusé Pawlowski d'avoir voulu, en s'abritant derrière un mort, punir Daudet de son antisémitisme [1]. Sa défense n'a pas été concluante, et ne pouvait l'être.

Il est certain, en tout cas, que Tourguénief n'aimait l'esprit ni de Daudet ni des Goncourt [2]. « C'est, disent-ils, qu'il ne comprenait pas notre ironie [3]... » Il la détestait, en effet ; quand elle s'attaquait à l'amour, elle était pour lui la forme la plus choquante de cet esprit parisien qu'il n'avait jamais aimé. Sa querelle avec ses commensaux de chez Magny, c'est sa vieille querelle avec la sécheresse, le scepticisme vulgaire et bas qui rétrécissent l'horizon de beaucoup de Français.

[1] *Incident Daudet-Tourguénieff, tous documents réunis, ou le juif Pawlowski exploitant un mort.* Paris, Grenelle, imprimerie Westermann.

[2] « Les Goncourt et Zola puent la littérature. Ce n'est pas, d'ailleurs, qu'ils n'aient du talent. » Lettre à Saltykof-Chtchédrine, novembre 1875. « Je ne partage pas la sévérité de Tourguénief à l'égard de *Jack*, etc.. » Lettre de Flaubert à George Sand, 1876.

[3] *Figaro*. Interview de Daudet, 5 novembre 1893.

Mais il ne faudrait pas en conclure, comme certains de ses biographes, qu'il souffrît vraiment de vivre parmi ces Français.

Il le disait pourtant quelquefois. S'il laissait croire, chez Magny, qu'il ne regrettait du passé que « les heures savoureuses de la jeunesse », il confessait à ses visiteurs russes son regret de la Russie, son désir d'y retourner; il répétait le mot de Lejnief, dans *Roudine* : « Malheur, deux fois malheur à qui croit pouvoir se passer de la patrie ! » et il était sincère, au moins quand il pensait à sa carrière d'écrivain.

Nous l'avons déjà entendu, à Bade, se plaindre d'avoir « perdu le diapason du public russe ». Paris ne le lui avait pas fait retrouver; pour les critiques, qui ne voulaient même plus « lui cracher dessus », et pour la masse des lecteurs, il était passé, comme Pouchkine, dans la catégorie des peintres de ruisselets et de pieds de femme, incapables de comprendre leur époque [1]. Encore Pouchkine avait-il vécu dans son pays (faute d'avoir pu en sortir) : Tourguénief vivait à Paris. De quel droit prétendait-il peindre des modèles auxquels il tournait le dos ?

Docile à l'opinion générale, il s'estimait un homme fini. « Diderot a dit qu'avant sa mort l'homme suit plusieurs fois son propre convoi : j'assiste à mon enterrement littéraire [2]. » Il admit aussi, sur la foi des journaux, que la cause de sa fin prématurée, c'était l'expatriation,

[1] Souvenirs de Polonski.
[2] A son frère, 7 mars 1877. *Antiquité russe*, 1885.

le manque de nourriture russe. « Je suis l'ours qui, en hiver, se suce la patte. » Il se compare ailleurs au poisson gelé qui, au printemps, se décompose dans l'air étranger, à l'oiseau, qui a encore de la voix, mais plus rien à chanter. « Il faut que je rentre en Russie ; j'y rentrerai [1] ». Mais cela dit, il reste. Est-ce seulement par faiblesse de caractère ? Il semble bien qu'au fond du cœur il doute de la nécessité du départ. Qui sait ? c'est peut-être la voix qui lui manque. Puis il se rappelle que ses œuvres réputées les plus russes, les *Récits d'un chasseur*, par exemple, ont été pour bonne part écrites en France : Gogol a donc raison, on ne voit jamais si bien la patrie que du dehors [2]. Dans le doute, il laisse sa vie s'arranger d'elle-même. L'hiver, il jouit de l'Occident : l'été, il reprend contact avec la Russie, à Spask, à Pétersbourg, à Moscou. Et si ses observations sont maigres, il en fera d'autres dans la troisième capitale russe, à Paris.

Dans cette capitale de la Russie du dehors, comme dans les deux autres, il y a plusieurs mondes. Tourguénief recherche peu celui des généraux civils ou militaires ; il y a des relations pourtant, et même on l'y invite à dîner : il raconte à Zola, pour lui enseigner la modestie, qu'à l'ambassade on l'a placé quarante-septième à table, car il n'est toujours qu'*assesseur de collège*, comme à sa sortie de l'Université [3]. En revanche, il est l'incarnation de la patrie, à Paris, pour les

[1] E. Dupuy, *Les grands écrivains russes*, p. 130 et suivantes.

[2] Gogol, *Confession d'un auteur*.

[3] *Journal des Goncourt*, V, 175.

Russes qui ne fréquentent point rue de Grenelle. Proscrits imaginaires ou réels, ils affluent chez lui pour causer politique, littérature, et, souvent, demander une aide qui n'est jamais refusée. « En ce temps-là, chercher du travail, c'était aller chez Tourguénief. » Il serait trop long d'énumérer, et ses sacrifices d'argent, et ses démarches, et les rebuffades qu'elles lui valaient, et les sottises de ses protégés, de celui, par exemple, qui, recevant par erreur une lettre écrite pour Maxime Ducamp, s'imagine que c'est là un sobriquet injurieux qu'on lui donne [1]. Qui comptera les abus de confiance dont il fut la victime résignée ? Il affirme à ses amis qu'il se défend parfois, mais tous sont convaincus qu'il se vante [2].

L'été venu, pour changer de Cour des Miracles, il s'en va à Spask. Il y retrouve, chaque fois, sa vieille maison un peu plus délabrée, si bien qu'il faut, en 1880, procéder à sa réfection générale. On nous la dépeint, l'année d'après, vaste et confortable, avec treize chambres d'amis, des meubles antiques, l'énorme divan qu'on a baptisé le *somnifère*, la bibliothèque, garnie de quelques livres rares et de beaucoup de non-valeurs, la salle de billard, les portes vitrées, en face du jardin toujours plus touffu. Mais, même remise à neuf, elle est trop pleine de souvenirs pour que Tourguénief aime à y rester seul. Comme jadis, il y appelle les visiteurs, les uns oiseaux de passage, étudiants ou étudiantes en quête de conseils ;

[1] Souvenirs du colonel Lavrof.

[2] Annenkof, *Messager d'Europe*, 1884.

— les autres, vieux amis, Grigorovitch, Ralston, l'Anglais russophile ; le poète Polonski, avec sa femme et ses enfants, etc[1].

Tous, ou presque tous, ils ont laissé des relations de leurs voyages à Spask ; la plus intéressante est celle de Polonski. Un matin de printemps, il reçoit l'invitation de Tourguénief. « Nous irons tous à Spask épicuriser et bedonner de compagnie... J'arriverai de Paris en mai, sans faute. » Polonski compte sur juin et n'est en avance que de peu. Quand on est enfin réunis, Tourguénief se donne beaucoup de mal pour installer ses hôtes; il plante lui-même des clous pour les chapeaux, insiste sur la nécessité de l'ordre, à l'occidentale ; apparemment, son slavisme s'est localisé dans l'oubli des dates. Ensuite on part explorer le jardin, puis le bois, à la recherche de fraises ou de champignons ; on revient de la récolte au milieu des rires et des cris des enfants, et Tourguénief s'exclame : « Nous sommes tous fous, ma parole ! nous devenons fous ! » Puis c'est le dîner, la sieste sur le *somnifère*, la partie de billard, où il est battu, celle d'échecs où il prend sa revanche ; enfin, le soir, la longue causerie sur la terrasse, à côté de l'indispensable samovar.

Chez Magny, Tourguénief évoquait ses souvenirs de Russie ; à Spask, il parle surtout de la France et des Français. Il explique leur façon bizarre de comprendre la famille et l'amour, cite, en baissant la voix, des

[1] Souvenirs de Polonski, de Garchine, *Messager historique*, novembre 1883. — Lettre à Flaubert, de Spask, 1876. — Mourier, *Tourguénief à Spasskoié*, *passim*, etc.

facéties de Daudet, et ses auditeurs s'étonnent de la corruption française. Puis il passe aux autres Occidentaux, montre la différence des Allemands et des Français, la supériorité artistique de ceux-ci sur ceux-là, l'abîme qui les sépare tous, et même les Russes, des Anglais, dont le goût le rend perplexe : pourquoi Thackeray pouffe-t-il de rire à la simple audition de vers de Pouchkine qu'il ne comprend pas ? Une autre fois, en remuant la poussière de sa bibliothèque, Tourguénief trouve un Jean-Baptiste Rousseau, en lit des strophes, puis des scènes de Corneille et de Molière, parle du français classique et de l'autre. « Comment traduiriez-vous « il rit jaune et fila doux ? » Quand, après tous ces écarts, il revient aux écrivains russes, c'est pour mettre au pinacle Pouchkine, Gogol, Lermontof. Il hésite pour Tolstoï, dont il aime les descriptions, mais non la psychologie subtile et sèche. En somme, sa conversation est un cours de littérature européenne, mais coupé sans cesse d'anecdotes, de souvenirs, de digressions politiques, d'exclamations inquiètes, à propos du choléra qu'on signale à quelque trois cents verstes, et finalement, pour les enfants, de contes qui charment aussi leurs grands auditeurs, et même, une fois, Tolstoï, venu passer deux jours à Spask [1].

Cette vie de paisible épicurisme a pourtant ses travaux et ses soucis. Levé chaque jour le premier, Tourguénief, après une promenade jusqu'à l'étang, s'enferme dans son cabinet, où il écrit, en 1881, le *Chant*

[1] Garchine, *passim.*

de l'amour triomphal. Quant aux soucis de Spask, nous les connaissons déjà ; l'intendant est un fripon et les paysans ne valent guère mieux ; ils viennent de *boire* trois hectares de bois que Tourguénief leur avait donnés pour réparer leurs masures. D'autre part, l'hôpital, l'hospice, l'école, fondations de Tourguénief, ne marchent pas à souhait. Plus grave encore ! Malgré toutes les précautions prises contre les cabarets, il vient de s'en ouvrir un, pour les gens de Spask, à deux pas du village, sur une terre du prince Menchikof. Il faut que Tourguénief se hâte de faire élever, sur son propre terrain, en face du cabaret, une chapelle en mémoire du Tsar libérateur. Conformément à la loi, l'empoisonneur devra déguerpir.

Cela ne fait pas que l'ivrognerie soit supprimée, et Tourguénief ne le sait que trop. Chaque année, quand il veut donner une fête à ses paysans, il lui faut faire acheter à la ville — en même temps que des rubans, du fil, des aiguilles pour les femmes, et des abécédaires, des images, des sucreries pour les enfants — des seaux d'eau-de-vie pour les hommes. Au jour fixé, généralement à sept heures du soir, le « Tout-Spask » envahit le jardin : moujiks hirsutes, paysannes dans tous leurs atours, en rouge, avec des galons d'or, et d'ailleurs presque toutes laides. Devant la terrasse où les maîtres sont assis, elles chantent des chœurs, monotones et pourtant impressionnants ; puis se trémoussent en cadence : quant aux hommes, ils s'occupent surtout de la *vodka ;* en bons chefs de famille, ils laisseront la part des femmes et des enfants. De bonne heure,

il faut distribuer les cadeaux qui sont enlevés avidement, même les abécédaires. « Vous voulez donc apprendre à lire ? demanda Mme Polonskaia aux fillettes. — Nous ? pas du tout ! Dieu nous en garde ! » Vers les onze heures, les invités regagnent le village, d'un pas peu sûr, en se plaignant que l'eau-de-vie ait été faible. Cependant, sur la terrasse, Tourguénief et ses amis essayent de déterminer les progrès de la Russie depuis l'abolition du servage.

Cette soirée est généralement la préface du départ. En septembre, les jours diminuent, le temps se gâte ; Tourguénief songe à la rue de Douai et commence à ne plus priser : « les dames de là-bas ne me le permettent pas. » Tandis que les petits Polonski se préparent à la rentrée des classes, les quémandeurs, les éclopés de tout genre affluent, chaque jour plus nombreux. Il est rare enfin que Tourguénief termine sa saison de Spask sans une crise de goutte ; il compte alors ses années, calcule que ce voyage sera sans doute le dernier, dit adieu à ses souvenirs, rumine ses chagrins, fait son examen de conscience... Un jour, Polonski le trouve désespéré : « Dis-moi mon nom en six lettres... C'est *trouss* (poltron). » Et cette injure qu'il s'adresse à lui-même fait penser au bonnet de fou avec lequel, en 1848, il s'exhibait aux gens de son hôtel.

Ses séjours en Russie finissaient parfois moins mélancoliquement. Il arriva en effet que, sur le tard, la patrie se réconcilia avec lui. En 1879, quand il se rendit à Moscou pour l'inauguration de la statue de Pouchkine — un amnistié, lui aussi, — il fut accueilli,

à sa grande surprise, par des ovations comme on n'en avait jamais fait à personne. Ces ovations continuèrent, dans les soirées où il parut pour lire des fragments des *Récits d'un chasseur*, dans les banquets que lui offrirent les gens de lettres, même dans les rues. Quelques jours plus tard, elles recommencèrent à Pétersbourg. Des délégations des hautes écoles lui apportèrent le tribut de l'admiration de cette jeunesse, avec laquelle il se croyait irrémédiablement brouillé. Il en fut à peu près de même en 1881, dans son dernier voyage à Pétersbourg. Confus, charmé, il remerciait, la larme à l'œil, portait des toasts à la jeunesse, à l'avenir, promettait de se fixer bientôt en Russie, pour travailler, lui aussi, à l'arrivée d'une nouvelle ère.

Il va de soi que cette réconciliation avec les « enfants » mécontenta certains des « pères ». La *Gazette de Moscou* l'appela « vieille coquette », lui reprocha de déshonorer ses cheveux blancs par ses visites à de « petits jeunes gens », le signala à l'attention de la police, parce qu'il avait fait paraître, dans le *Temps*, les Mémoires, d'ailleurs anodins, d'un exilé politique [1]. Il était à peine remis de cette alerte qu'il fut sifflé, à la fois par les pères et par les enfants, pour avoir, apres la mort de Flaubert, cherché en Russie des souscriptions au monument qu'on voulait lui élever à Rouen. Cet acte si simple fut pris pour une insulte à la patrie ; les lettres d'injures affluèrent rue de Douai ; de « vieille coquette », Tourguénief passa

[1] *En cellule*, 1879.

« femme publique ». Cette fois, dédaignant les journaux, il ne répondit qu'à une dame d'Odessa qui l'avait sommé, par lettre recommandée, d'expliquer sa platitude envers les Français ; pourquoi s'occuper du monument d'un Flaubert, quand Gogol attend le sien, et que, d'ailleurs, le peuple a faim ? Tourguénief allégua que Flaubert étant peu populaire en France, aucun Français ne lui dirait merci, à lui, Tourguénief ; que les gens qui disent : « Nos pauvres d'abord », sont ceux qui ne donnent rien à personne. Quant aux motifs de son séjour en France, que la dame exigeait aussi, il les passa sous silence. Il lui aurait été trop facile de dire que là, au moins, on ne le poursuivait pas d'insultes extravagantes ; il valait mieux « rougir pour sa patrie, et se taire [1] ».

Il affirmait volontiers que les incidents de ce genre ne le troublaient plus ; que la vieillesse avait émoussé sa sensibilité ; qu'il était calme, et même content. « J'ai eu tous les plaisirs que j'ai pu désirer... J'ai travaillé, j'ai eu des succès, j'ai aimé, j'ai été aimé... Il est mauvais de mourir avant le terme, mais pour moi, il est temps [2]. » En fait, il n'était pas le sage dont « rien ne trouble la fin ; c'est le soir d'un beau jour ». Son état d'esprit le plus fréquent, dans ces dernières années, c'est celui que révèle un fragment de lettre :

« Je suis de nouveau devant une table, et dans mon

[1] *Messager historique*, novembre 1883. *Première collection des lettres, passim.*

[2] Pawlowski, *livre cité*, p. 179.

« âme il fait plus sombre que dans une nuit sombre. « Comme un instant passe la journée, vide, sans but, « sans couleur. Le temps de jeter un coup d'œil, et « voilà qu'il faut regagner son lit. Plus de droit à la « vie, plus de désir de vivre... Rien à faire, rien à « attendre, rien à souhaiter... Tu parles de rayons de « gloire et de sons enchanteurs... O mon ami, nous « sommes les éclats d'un vase depuis longtemps « brisé[1]. »

Les réflexions qu'il faisait alors étaient sans doute les mêmes que celles de son ami Flaubert qui, en 1874, dans une lettre à George Sand, se dépeignait au coin de son feu, toussant et crachant : « Jamais je ne me suis senti plus abandonné, plus meurtri... J'ai été lâche dans ma jeunesse, j'ai eu peur de la vie ». Cette peur de la vie, c'est sans doute elle que Tourguénief se reprochait quand, devant Polonski, il se qualifiait de poltron.

Quant à l'autre peur, celle de la mort, il ne l'éprouve pas précisément ; il est résigné à l'inévitable, mais son image ne le quitte jamais. Un soir, chez Magny, Théophile Gautier, affaissé sur un divan, déclare qu'il a le sentiment d'être déjà mort. « Moi, dit Tourguénief, c'est autre chose... Vous savez, quelquefois, il y a dans un appartement une imperceptible odeur de musc qu'on ne peut chasser... Eh bien, il y a autour de moi comme une odeur de mort, de dissolution. » Et il ajoute, après un silence : « L'explication de cela, je crois la

[1] A Polonski, 7 mai 1877.

trouver dans un fait, dans mon impuissance maintenant absolue d'aimer[1]. » La mort est maintenant, plus que l'amour, le sujet des fins de dîner. Parfois, Tourguénief fait le brave, affirme que « le brouillard slave » lui cache le fantôme toujours présent[2] ; mais plus il va, plus ce brouillard s'éclaircit ; après la mort de Flaubert, il s'évanouit tout à fait. « Le dîner com« mence gaiement, mais voilà que Tourguénief parle « d'une constriction du cœur, survenue de nuit, cons« triction mêlée à une grande tache brune sur le mur, « en face de son lit, et qui, dans un cauchemar où il « se trouvait moitié éveillé, moitié dormant, était la « mort. » C'est d'un cauchemar de ce genre qu'il a tiré la vieille qui suit le voyageur, le pousse, tantôt de droite, tantôt de gauche, vers une fosse béante, et finalement, quand il refuse de marcher, la fait avancer jusqu'à lui[3].

Ce récit est d'une année où Tourguénief ne souffrait encore que de la goutte, une vieille compagne qui lui était matière à d'humoristiques observations. « Il me semble que, dans mon orteil, habite quelqu'un occupé à me détacher l'ongle avec un couteau rond et émoussé[4]. » Cet hôte importun lui permettait pourtant de travailler, d'écrire *Vieux portraits*, *Désespéré*, *Clara Militch*, etc. ; encore en 1881 il projetait un grand roman. « Il sera plaisant de voir si le vieil arbre peut

[1] *Journal des Goncourt*, V, 25.
[2] *Id.*, II, 186.
[3] *Poèmes en prose, la Vieille*. — *Journal des Goncourt*, VI, 102.
[4] *Id.*, V, 232.

encore porter de verts rameaux [1]. » Mais, à cette date, il souffrait, depuis deux ans, d'un mal nouveau. Dès 1879, à Moscou, il se faisait frictionner avec des brosses métalliques pour dissiper, expliquait-il à Annenkof, une accumulation de matières fâcheuses qu'il avait sous l'omoplate. En 1880, à Pétersbourg, de violentes douleurs dans le dos le tinrent au lit à peu près constamment. En 1882, elles devinrent assez fortes pour l'obliger à ajourner, puis à abandonner le voyage à Spask pour lequel il avait déjà pris date avec les Polonski. Les médecins appellent son mal angine goutteuse de poitrine. « C'est le mot que nous employons, dit Charcot à Daudet, quand nous ne savons plus quoi dire. » Cette soi-disant angine est probablement un cancer de la moelle épinière, qui désormais ne lui laissera plus de répit. « Mes nuits sont mauvaises, écrit-il à Mme Polonskaia, en dépit des cataplasmes, du chloral, du chloroforme, et même de la morphine. Les douleurs sont particulièrement fortes entre trois heures et sept heures du matin : avant midi, je peux me tenir debout et marcher avec un appareil qui me maintient la clavicule gauche. Après dîner, l'omoplate droite me fait de plus en plus mal jusqu'à dix heures du soir. De dix heures à minuit, un petit repos [2]. »

Il souffre patiemment, s'efforce, suivant le précepte de Schopenhauer, d'analyser ses douleurs pour les rendre plus supportables et même de trouver le mot pittoresque et juste pour les dépeindre à ses amis. On

[1] A Polonski.

[2] De Bougival, 29 juin 1882.

lui a enlevé un kyste dans le ventre. « Pendant l'opération, je pensais à nos dîners, dit-il à Daudet ; et je cherchais les mots avec lesquels je pourrais vous donner l'impression juste de l'acier entamant ma chair, ainsi qu'un couteau qui couperait une banane. »[1] Il reçoit fréquemment des visiteurs, Français ou Russes, donne de bons conseils, et souvent des secours. Il travaille, met au point ses dernières œuvres, *Klara Militch*, *Toc toc toc*, dicte *Le Feu en mer*, écrit à ses amis, et trouve parfois la force de plaisanter : « Tu me dis, répond-il à Polonski, de me débarrasser de mes douleurs par un effort de volonté. Je le ferai, quand tu auras réussi à faire envoler, par un effort de volonté, une mouche installée sur ton nez. »

A la fin de l'automne, les Viardot retournent à Paris ; Tourguénief reste seul à Bougival, et cette solitude de quelques semaines est un des griefs de la Russie contre ses amis français. Ce qui est certain, c'est qu'il proteste avec vivacité quand on lui insinue qu'il serait mieux en Russie. Qu'importe, d'ailleurs, dans l'état où il est ! « Je vis encore, écrit-il en octobre, si c'est vivre que de ne pouvoir ni se remuer ni se tenir debout. ... C'est comme cela que vivent les huîtres ! Et il me reste encore des distractions qu'elles n'ont pas. »[2] Le travail créateur ne s'arrête pas en lui ; un de ses visiteurs, auquel il a raconté les rêves de ses nuits douloureuses, assure qu'ils auraient pu devenir de nouveaux *Poèmes en prose*. Et puis il lui reste la faculté

[1] *Journal des Goncourt*, VI, 256.

[2] *Première collection des lettres*, à Polonski.

de sortir des soucis personnels ; c'est de son lit de mort qu'il écrit à Tolstoï pour l'adjurer de ne pas trahir la Russie en renonçant aux lettres, qu'il adresse à des compatriotes ces paroles qui résument sa foi et sa vie : « Vivez et aimez les autres comme je les ai toujours aimés. »

Ce sont là ses dernières paroles qui comptent ; peu importent celles de son délire. Au dîner Magny, Daudet, déjà occupé de son article nécrologique, raconte que Tourguénief est devenu fou. Il a confié à Charcot qu'il « est poursuivi par des soldats assyriens, et même il a voulu lui jeter un fragment des murailles de Ninive [1] ». Il souffrit cruellement, voulut se jeter ou se faire jeter par la fenêtre, essaya de se pendre avec un cordon de sonnette, implora de Maupassant un revolver, et, dans son irritation d'être surveillé sans cesse, faillit tuer Mme Viardot en lui lançant un encrier à la tête. Le 3 septembre 1883, il mourut. « Il avait perdu sa con-
« naissance depuis deux jours, écrivit Mme Viardot à l'am
« des jours de Bade, Pitsch. Il ne souffrait plus, sa vie
« s'éteignait lentement, et, après deux convulsions, il
« rendit le dernier soupir. Nous étions tous à côté de
« lui... Il redevint aussi beau qu'il l'avait été jadis Le
« premier jour après la mort, il avait encore, entre les
« sourcils, une ride profonde formée sous l'influence
« des convulsions : le second jour, son expression
« habituelle de bonté reparut sur son visage. On se
« serait attendu à le voir sourire. »

[1] *Journal des Goncourt*, VI, 261.

Trois jours plus tard, son corps fut reconduit à la gare de l'Est par la plupart des Russes de la colonie parisienne, et quelques Français, parmi lesquels About et Renan qui lui dirent, au nom de la France et de ses écrivains, un dernier adieu. A Pétersbourg, quatre jours plus tard, se réalisa sa prédiction à Polonski. « Attends un peu que nous mourions, tu verras comme on nous traitera ! » Ses obsèques furent un triomphe tel qu'on n'en avait pas vu depuis les jours lointains de celles de Pouchkine. Deux cent quatre-vingt-cinq députations, une foule énorme l'accompagnèrent jusqu'au cimetière où il repose, loin des pays russes ou étrangers qu'il avait aimés, mais tout près de Biélinski[1].

[1] *Souvenirs* de Gradovski, *Messager historique*, janvier 1904 ; *Messager d'Europe*, 1883.

L'ŒUVRE

V

LES DÉBUTS

Leur intérêt.

Le romantisme de Tourguénief. Son évolution ; ses causes.

Les influences des « années quarante ». Le réalisme de Dostoievski, de Gogol, de Pouchkine. Les préoccupations du temps et le tempérament littéraire de Tourguénief : son *objectivité* et ses limites.

Ce qui lui restera des premières influences subies.

La vocation littéraire de Tourguénief s'est manifestée de bonne heure. Enfant, il écrit des vers[1] ; les premiers que nous connaissions — ceux qu'a publiés, en 1837, son professeur Pletnief — datent de ses années d'Université. Il continue à en écrire, stances lyriques, poèmes, traductions, jusqu'en 1847, date qui marque la fin, du moins officielle, de ses « exercices poétiques[2] ». Sa vocation, lui semble-t-il, le porte plutôt vers le théâtre. Dès 1840, il avait composé un drame en vers,

[1] *Paracha*, strophe LXVIII.

[2] Lettre à Mme Viardot.

Sténio, qui est perdu; puis, en 1843, un drame en prose, *L'imprudence*. De 1845 à 1852, il fait à peu près une comédie par année [1]. Il faudra le succès des *Récits d'un chasseur* pour le transformer définitivement en nouvelliste et en romancier.

Plus tard, il aurait voulu faire oublier ce temps de tâtonnements. Il admettait, à la rigueur, qu'on lût son théâtre — puisqu'il l'a réimprimé dans ses œuvres complètes, — mais il s'étonnait qu'on le jouât encore [2]. Quant à ses poésies, il ressentait pour elles, assurait-il, « une antipathie presque physique », alléguait le mot d'Horace, *Mediocribus esse poetis non homines non di...* [3], se plaignait de l'indiscrétion des critiques et des éditeurs, toujours acharnés à discuter ou à publier ce qu'on veut ensevelir dans l'oubli [4].

On ne peut pourtant pas — il l'a reconnu lui-même — étudier un écrivain en faisant abstraction de ses premiers essais. Pour comprendre le romancier des années suivantes, il faut connaître les vers, les comédies et les nouvelles du « poète Tourguénief » — comme l'appelait alors Dostoievski — et cela d'autant plus qu'il y était déjà tout entier.

[1] 1847, *Trop menu le fil casse*; 1848, *Le parasite*; 1849, *Le célibataire*; *Le déjeuner chez le maréchal de la noblesse*; 1850, *Un mois au village*; 1851, *La provinciale*.

[2] Lettre à Venguérof, 24 mai 1875.

[3] Conversation de Tourguénief et de la comtesse Rostoptchine rapportée par Berg. Ses poésies n'ont été réimprimées qu'après sa mort, à Pétersbourg, en 1891.

[4] Article sur le poète Tioutchef, t. X des *Œuvres complètes*.

Il a commencé par s'approprier la forme et les sujets des romantiques des années vingt et trente. L'allure leste et dégagée de ses vers fait penser à Musset[1]; ses méditations sur le déclin du jour ou la tristesse du poète égaré dans la foule rappellent Pouchkine; la ballade où l'on voit un cosaque narguer le voiévode qui l'envoie à la potence marque un pas vers Lermontof. Dans ses poèmes aussi, le romantisme déborde, exclamations railleuses, enjambements désinvoltes, interpellations au lecteur, plaintes sur la fuite de la jeunesse, sommations à la lune et aux étoiles de dire le secret de l'univers. D'ailleurs, le vers est souple, harmonieux, parfois énergique : son seul défaut est de toujours évoquer le souvenir d'un autre poète.

La note est la même dans les drames et les premières nouvelles. De *Sténio*, qui était en vers iambiques, à l'instar de *Manfred*, nous pouvons supposer qu'on y voyait un spectre dont la poitrine ouverte laissait couler à gros bouillons un sang qui, d'ailleurs, était celui de l'humanité tout entière[2]. Dans *L'Imprudence*, postérieure de plusieurs années, nous continuons à nager dans le sang. Le héros, Don Pablo del Sangre, l'homme implacable et silencieux, s'est fait l'ami du vieux Don Balthazar, pour arriver à sa jeune femme, Dona Inès; mais la sotte lui préfère un gamin, Don Raphaël. Don Pablo les immole tous les deux, jette au nez du mari stupéfait : « Elle me résistait, je l'ai assassinée! » et

[1] Il a traduit en vers la *Chanson de Fortunio*.

[2] *Roudine*.

s'en va tout droit à l'Escurial. Nous l'y revoyons, dans la scène finale, devenu premier ministre, car « il y a dans le sang une vertu qui purifie »[1].

Nous reverrons encore ce don Pablo dans deux nouvelles de 1846, *Trois portraits* et *Le bretteur*. Dans *Trois portraits*, il s'appelle Vassili Loutchinof. Il a servi aux Gardes sous Catherine II, s'est fait casser de son grade, pour un duel, et reléguer à la campagne : là, malgré son arrogance et son méchant sourire, il charme tout le monde, à commencer par sa sœur adoptive. Quand les suites de cette séduction menacent de devenir visibles, il va trouver le voisin Rogatchef, un bon jeune homme très timide, lui reproche sa déloyauté, et le somme d'épouser sa victime. « Quelle victime ? » demande Rogatchef, ahuri. Loutchinof insiste et menace. Rogatchef comprend enfin. Transi de peur, mais sans hésiter, il prend son épée et suit dans le jardin Loutchinof, qui le tue à peine en garde, et bientôt après repart pour Pétersbourg, en quête de nouveaux exploits.

Nous savons que, dans ce Loutchinof, Tourguénief a voulu peindre un Loutovinof qui en avait fait autant et pis ; car ce n'était pas sa sœur adoptive que sa victime[2]. Pour le rendre présentable il l'a adouci, et, du coup, fait très ressemblant au Chvabrine, que Pouchkine avait dépeint dans la *Fille du Capitaine*. Mais ce Chvabrine était laid et un peu lâche ; il était devenu

[1] *L'Imprudence*, 1843. Ce drame a été joué à Pétersbourg, en 1884, bien entendu sans succès.

[2] Voir p. 5.

criminel autant pour sauver sa peau que pour se venger d'une pauvre fille. Loutchinof, lui, est irrésistible, intrépide, généreux même, par exemple, quand il tire l'épée — contre son père — pour défendre un vieux serf qu'on fouette à cause de lui. Ces supériorités, il les doit à divers héros romantiques, et particulièrement au Petchorine que Lermontof venait de proposer à l'admiration de la Russie[1]. Tout de même, Tourguénief ne peut se décider à son apothéose finale ; malgré le sang qui aurait dû le purifier, Loutchinof mourra gâteux.

Cette demi-révolte contre la convention romantique s'accentue, bientôt après, dans *Le bretteur*. Celui-ci, Loutchkof, est un officier de fortune, ignorant et envieux qui, pour dissimuler les lacunes de son éducation, parle peu, ne sourit jamais — si ce n'est avec mépris — et se bat souvent. Le hasard fait débuter près de lui un jeune officier, Kister, qui est doux, poli, bien élevé ; après une première affaire, ils se réconcilient, et, devenus amis, visitent ensemble un propriétaire des environs. Il a une fille, Macha. Loutchkof l'intéresse un moment par ses bizarreries, se croit aimé, devient entreprenant, et se fait repousser dans une scène où Macha, sans penser à mal, constate qu'il ne sait même pas le français. Quelques semaines plus tard, quand Kister, qui le sait, lui, devient le fiancé de Macha, Loutchkof lui cherche noise et le tue. Et la conclusion, c'est que, sous les airs sataniques du « héros de notre temps »,

[1] *Le héros de notre temps*, 1839-1840. Traduct. franç. de X. Marmier, d'A. de Villamarie, etc.

il n'y a, presque toujours, que mensonge, envie et basse rancune.

Une comédie, *Trop menu le fil casse*[1], nous montre encore ce « héros », mais déjà sous un autre aspect. Nous sommes chez « Mme de Libanof, née de Salotopyne », ainsi qu'il est inscrit sur ses cartes. C'est une veuve encore agréable, qui aime recevoir et qu'on visite, un peu pour elle, beaucoup pour sa fille Véra. Celle-ci a dix-huit ans ; elle est fine, volontaire, décidée « à vivre, c'est-à-dire à se marier ». Des hôtes de sa mère, l'un, Moukhine, le parfait gaffeur, ne compte pas ; le deuxième, Stanitzyne, aime éperdûment Véra. « On le voit errer çà et là, les yeux chargés de langueur et la bouche béante ! Il est affreusement ridicule » dit Gorski, le numéro 3, qui serait le plus heureux des trois, si seulement il était fixé sur ce qu'il désire. Il se méfie des joies de la famille. « C'est du lait bien pur, mais qui tourne vite à l'aigre : ne vaudrait-il pas mieux vivre en marge du mariage, avec la réputation d'un homme froid et ironique ? » Peut-être, mais Véra est si charmante ! « Il n'y aurait pas de honte à épouser une femme comme elle... Et puis, à quoi bon rester libre ? » Il se promène donc en barque avec elle, et lui déclame du Lermontof au clair de la lune ; heureusement, aussitôt débarqué, il se reprend. « Il n'y manquait plus que le sacramentel « Parlez à ma mère ». Pouah ! » Cependant, Stanitzine parle, et

[1] 1847. Elle a été traduite dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 juillet 1861, et réimprimée dans *Souvenirs d'enfance*, Hetzel, 1885.

à Mme de Libanof, et à Véra : que va faire Gorski ? Mis au pied du mur, il s'échappe et bat la campagne. « Je vous admire, Véra ! Vous êtes transparente « comme le cristal, jeune comme un enfant de douze ans « et résolue comme Frédéric le Grand... Il me prend je « ne sais quel accès ! Je me suis promené au soleil, « sans chapeau... Attendez ! » Mais Véra n'attend pas ; elle met sa main dans celle de Stanitzyne. « Vous avez tant d'esprit, dit-elle à Gorski, que vous pouvez bien vous passer d'autre chose. » Gorski essaye de le croire. « Vive la médisance et la gaîté ! Me revoilà dans mon assiette. » En fait, il est, sinon très malheureux, du moins fort déconfit.

On peut suivre dans les poèmes la même dégradation du type romantique que dans les comédies et les nouvelles. Dans *Paracha,* Victor a promené son sourire amer par toute l'Europe ; rentré chez lui, il épouse la fille d'un voisin, et tout comme s'il n'avait pas connu le néant des choses, il sera heureux et engraissera[1]. André passe pour un original, simplement parce qu'il ne fume pas et ne joue pas aux cartes ; s'il s'ennuie, c'est, marque le poète, non à la façon du *Corsaire* de Byron, mais « en descendant d'aventuriers tatars », en gentilhomme russe, sans nom, sans fortune, sans occupation[2]. Il fait d'ailleurs si peu fi de la morale vulgaire que, reçu par un ménage d'aimables voisins, et devenu l'ami du mari, il s'enfuit pour ne pas devenir celui de la femme.

[1] *Paracha*, 1843.
[2] *André*, 1845.

Enfin, de même que les héros, le style et les réflexions de Tourguénief changent ; ses parenthèses ironiques se font plus rares, ses accès de mélancolie plus discrets ; il se moque maintenant des pensées « profondes et suggestives » dont jadis il aimait à piquer ses récits. Il tourne le dos au romantisme : où va-t-il ?

D'abord dans son pays. Ses premiers héros étaient Italiens ou Espagnols ; d'autres, comme les personnages du *Dialogue,* d'un pays indéterminé. « *Sans le sou* », dès 1843, nous ramène à Pétersbourg ; *Le propriétaire, Trop menu le fil casse*, dans les environs de Spask[1]. En même temps, Tourguénief rentre dans son siècle : ses personnages tant soi peu importants sont maintenant des contemporains. Enfin, ses sujets deviennent de plus en plus simples. *Le propriétaire*, par exemple, n'est plus que l'aventure d'un gentilhomme qui profite d'un pèlerinage de sa famille pour pèleriner, lui aussi, chez une aimable voisine, et se fait rencontrer par son épouse, qui le ramène au logis, l'oreille basse.

L'intérêt qui n'est plus dans l'action, il faut bien que l'auteur le mette ailleurs. Et nous voyons en effet, d'œuvre en œuvre, les détails du milieu se préciser et se développer. Dans les premières poésies, le paysage, nuages empourprés, ruisseau du vallon, sombres forêts, est vague, lamartinien ; mais déjà dans les poèmes, le détail russe s'accentue par contraste avec le détail

[1] *Le propriétaire*, 1845. *Trop menu le fil casse*, 1847.

rapporté d'ailleurs. Dans *Paracha*, l'azur resplendit; la terre enfiévrée brûle et sèche; la mer brille d'un éclat aveuglant; un pêcheur dort sur le sable; nous sommes en Italie. Dans la strophe suivante, le ciel est lourd, les sauterelles grincent; des moissonneurs dorment à l'ombre des hautes meules, et voici qu'un moujik passe avec sa cruche, allant à l'eau. Ces détails vivants deviennent bientôt des détails vécus. Voici le jardin de Spask avec ses allées verdies par la mauvaise herbe, l'étang, les vagues molles qui meurent à l'ombre des saules. Et le poète nous dit l'espoir d'amour qui faisait battre son cœur quand il errait dans ces allées, sur ces rives[1].

Comme le paysage, les personnages se précisent. Voici, dans *Le propriétaire*, un précepteur allemand, le digne Adam Adamytch, la *mamzelka*, une Française futée; puis tous les invités d'un bal à la campagne, la demoiselle russe, pataude et gaie, le fonctionnaire de passage, le *bel-om* du district, qui en tient l'emploi depuis trente ans, etc. Mais marquer des traits extérieurs n'est pas assez : pour aller plus avant, Tourguénief s'y prend, comme tout à l'heure, en opposant Occident et Russie. Kister est d'origine allemande; il est donc sentimental et minutieux : ses pipes sont rangées sur un râtelier et ses livres sur des rayons, au-dessous des bustes de Schiller et de Gœthe; les deux chambres malpropres qu'il a louées deviennent, par ses soins, un coquet appartement[2]. A côté de lui, ses camarades logent dans

[1] *Paracha.*

[2] *Le bretteur.*

des taudis ; pourquoi ? C'est que les Russes aiment mieux railler les Occidentaux que les imiter ; qu'ils traversent l'Europe, quand leur étoile leur permet d'y aller, comme des Cosaques en campagne, en barbares déterminés à se gausser de tout[1]. D'ailleurs, l'imitation de l'Occident n'améliore pas toujours ; dans *Trois portraits*, le bon Rogatchef est un vrai Russe, et Loutchinof, le Russe gâté par des vices d'importation étrangère. Comment sortir de ces contradictions ? Le mieux est de s'en tenir à ce qu'on sait, et, l'âme d'autrui étant la forêt profonde, de se rabattre sur soi-même. Tourguénief se met donc en scène : on le devine dans le Victor de *Paracha*, dans André, dans ce Gorski trop spirituel qui voudrait bien, mais qui n'ose. Comme les paysages, la psychologie le ramène à l'autobiographie.

Ces nouvelles tendances, y est-il arrivé par une évolution absolument spontanée ? Il semble bien que s'il s'est détaché, peu à peu, de ses devanciers romantiques, c'est grâce à d'autres influences, qui se laissent discerner nettement dans ses œuvres, à partir de 1846 ou de 1847.

D'abord, celle du *réalisme sentimental*, qui, venu de France avec *Les Misérables* de Victor Hugo, a obtenu son premier triomphe, en Russie, en 1845, avec *Les pauvres gens* de Dostoievski. Tourguénief, lui aussi, y a sacrifié, surtout dans son théâtre. Dans *Le parasite*[2],

[1] *Paracha.*

[2] Traduit en 1858, sous ce titre « *Le pain d'autrui* ».

il met en scène un noble ruiné, Kouzovkine, qui, depuis longtemps — personne ne sait pourquoi — vit sur les propriétés des Korine. Or, l'héritière des Korine, Olga, vient de se marier avec un Pétersbourgeois, Eletski : tous deux viennent passer quelques jours dans leur domaine. Eletski est désagréablement surpris de trouver un intrus installé dans la maison ; n'osant le mettre à la porte tout de suite, il le rudoie ; puis, à la suggestion d'un voisin, le grise pour s'amuser à ses dépens. Il s'ensuit une scène dans laquelle, poussé à bout, Kouzovkine laisse échapper son secret ; il est le vrai père d'Olga. Tout le reste de la pièce se passe en conversations touchantes, peut-être un peu longues, entre Kouzovkine, qui voudrait bien, par affection pour Olga, rattraper ses paroles, et Olga, qui veut savoir toute la vérité ; cependant qu'Eletski, derrière la porte, tremble que sa femme ne soit trop généreuse pour son père.

Dans *Le célibataire*, un petit fonctionnaire d'une cinquantaine d'années, Mochkine, a élevé une orpheline et va la marier à son jeune collègue, Vilitski. Mais celui-ci, sous l'influence d'un ami allemand, intéressé et prétentieux, rougit de l'humble origine de Macha, de la pauvreté décente de Mochkine. Bref, il abandonne sa fiancée. Désespoir de Macha, désespoir de Mochkine aussi, qui se désole, et pour elle, et pour lui-même ; après un tel scandale, sa pupille ne pourra plus habiter chez lui... Par dévouement, par désespoir, il propose sa main à Macha qui l'accepte : ils s'aperçoivent alors qu'ils s'aiment depuis longtemps. Une fois

de plus, les pauvre gens seront consolés et heureux.

Ce genre devait faire une longue fortune en Russie ; Tourguénief, lui, ne s'y est pas attardé, soit qu'il ne connût pas assez les milieux à mettre en scène, soit que son goût le détournât des pleurnichements vertueux. Il se sentait attiré davantage vers un autre réalisme, moins conventionnel et plus russe. Pouchkine, dans lequel il n'avait admiré, d'abord, que le romantique, avait été autre chose que le « Byron russe » de la légende : il s'était senti attiré, de bonne heure, par ce qu'il appelait « le fumier de l'école flamande[1] ». Après lui, son disciple Gogol avait retourné le fumier russe, à pleines pelletées, dans *Les âmes mortes*, et le public avait pris d'autant plus de goût à ces tableaux qu'il s'y documentait pour les polémiques à la mode. Il était partagé, en effet, entre *slavophiles* et *occidentaux* qui, les uns, niaient, les autres affirmaient la nécessité, pour la Russie, des enseignements de l'Europe. Or, cette polémique menait forcément à l'étude de la réalité russe, à des constatations de faits. La Russie avait-elle vraiment un grand avenir ? Tchaadaief le niait[2], la masse le croyait. En tout cas, comment définir cet avenir sans entreprendre, à l'instar du Tentietnikof de Gogol, une enquête sur « la Russie considérée sous tous ses rapports, civil, politique, religieux, philosophique, etc., etc. »[3].

Occidental convaincu, Tourguénief ne pouvait pas

[1] *Eugène Oniéguine.*

[2] *Œuvres choisies*, publiées par le P. Gagarine, Paris, 1862.

[3] *Ames mortes*, trad. franç., II, 54.

ne pas entrer dans la mêlée. Déjà dans *Paracha*, il y a des épigrammes à l'adresse de Moscou et de ses fils trop bouillants, les slavophiles. Nous avons relevé, dans d'autres poèmes, des comparaisons entre Russes et Européens qui sont autant d'arguments pour l'occidentalisme. Mais ni les vers ni le théâtre ne permettent de serrer une argumentation. Tourguénief écrit donc en prose, de plus en plus ; il prend à Pouchkine le cadre, les accessoires, les figures de ses nouvelles ; il y joint l'*humour* de Gogol, et accommode le tout suivant son propre tempérament.

Ce tempérament, Biélinski l'a défini, dès 1847. « Il me semble, écrivait-il à Tourguénief, que vous avez peu ou pas de génie créateur ; votre vocation, c'est la peinture des réalités[1]. » Tourguénief avait, en effet, au plus haut degré, l'esprit dont on a dit qu'il est la faculté de voir les différences des choses. Or, il les voit, parce qu'il les observe sans cesse. « Vous savez, fait-il dire à son sosie Gorski, que, même dans les moments les plus palpitants, je suis incapable de cesser d'observer les autres[2]. » Cette curiosité passionnée, qu'il avait déjà à Spask devant sa volière, ne l'abandonne devant aucun être vivant. « Il y a bien plus de merveilleux dans un crabe, dit encore Gorski, que dans tous les contes d'Hoffmann ». Il y en a plus encore dans l'âme humaine. La pénétrer, la voir, la décrire exactement doit être le but et le triomphe suprême de l'écrivain.

[1] Lettre du 29 février/12 mars 1847.

[2] *Trop menu le fil casse.*

Tourguénief voudra donc être un écrivain objectif et il en sera un, en ce sens que le souci de la vérité ne l'abandonnera jamais, qu'il partira toujours, dans ses œuvres, d'un personnage caractéristique et vivant[1]. Mais on peut décrire exactement, et pourtant mettre sa marque dans la description, et justement, dans sa lettre de tout à l'heure, Biélinski constatait déjà que Tourguénief arrangeait les réalités selon sa fantaisie.

Il ne s'en faisait pas scrupule, en effet, pensant que seuls, des pédants ou de sots rhéteurs peuvent soutenir que l'art est simplement la stricte imitation de la nature[2]. Il citait volontiers le mot de Bacon, « *Ars est homo additus naturæ* », et l'opinion de Gœthe, qu'il faut élever le réel à la hauteur de la poésie, « *die Wirklichkeit zum schönen Schein erheben*[3] ». En d'autres termes, la réalité doit être subordonnée à l'idée subjective du beau. Par cette porte, les sentiments de l'écrivain rentreront dans son œuvre, d'autant plus à bon droit, qu'après tout, il n'y a rien, dans la nature, qu'il ait pu mieux observer. Tout objectif qu'il veuille être, la personnalité de Tourguénief sera dans toutes ses œuvres.

Or, cette personnalité s'est formée, d'abord, dans un temps de romantisme et d'idéalisme, et l'on ne renonce pas aux rêves de la jeunesse aussi facilement

[1] Lettres, *passim*. « La tendance à la vérité et à l'impartialité est une des rares qualités que la nature m'ait départies. » A Droujinine, 1856, etc.

[2] *Assez*, trad. Delines, 200.

[3] *Souvenirs littéraires*, X, 251.

qu'à ses procédés littéraires. Nous verrons Tourguénief leur rester assez fidèle, à ces rêves, pour pouvoir, à la fin de sa carrière, se qualifier de « romantique du réalisme [1] ».

Il différera encore par un autre trait de ses confrères en réalisme. Pour avoir beaucoup pratiqué les vers de Pouchkine, il sera l'héritier de sa prose, du style facile et clair à force d'application. « Si les Pouchkine et les Gogol recommençaient dix fois leur travail, combien de fois nous faudra-t-il, à nous, les médiocres, refaire le nôtre [2] ? ». Dans sa vieillesse, il aimait à se rappeler cette influence de son grand prédécesseur : « nous étions de l'école de Pouchkine, nous aimions la littérature. Donner le fini, corriger nos œuvres, c'était pour nous un plaisir ». Nous l'avons vu s'en prendre au « graillon littéraire » de certains Français. L'horreur de ce graillon, c'est encore un souvenir du romantisme de ses débuts, de Pouchkine, et, par lui, des classiques français dans lesquels la Russie du XVIIIe siècle avait fait sa rhétorique.

En définitive, il a, vers 1850, sa langue, ses opinions, son sujet, son procédé ; il a, d'autre part, réservé la place de sa fantaisie poétique. Nous allons retrouver tout cela dans l'œuvre à laquelle il aurait voulu faire commencer sa carrière littéraire.

[1] *Terres vierges*. Paroles de Pakline sur Nejdanof.

[2] Lettre à Serge Aksakof, 3 août 1855.

VI

LES RÉCITS D'UN CHASSEUR

Leur légende : leur véritable caractère.

La Russie de Tourguénief. La journée de chasse, la forêt. Les descriptions : leur tendance.

Les Russes. Les nobles, leurs diverses catégories. Les paysans et le servage.

La cause du mal russe. Le caractère national ; ses défauts, ses qualités. Comment développer celles-ci ; le progrès que Tourguénief croit possible.

L'accueil fait au livre. Les appréciations littéraires, politiques. Tourguénief a-t-il préparé l'émancipation des serfs ?

Les *Récits d'un chasseur* sont aussi universellement connus que les œuvres antérieures de Tourguénief le sont peu. C'est par eux qu'il a conquis, au lendemain de la mort de Gogol, le premier rang parmi les écrivains russes ; par leurs traductions qu'il est devenu célébrité « mondiale » ; à eux enfin qu'il doit la gloire d'avoir servi l'humanité. « Tout ce que je pourrais désirer pour ma tombe, disait-il, c'est qu'on y gravât ce que mon livre a fait pour l'émancipation des serfs » et il eût sans doute goûté l'idée d'Emond About de lui élever une simple stèle, surmontée d'une chaîne

rompue[1]. C'est là, en effet, l'image qui résumera, pour la postérité, son œuvre et son rôle.

Ce n'est pourtant pas dans l'intention expresse de briser des chaînes qu'il a écrit les *Récits d'un chasseur*. Il ne songeait probablement pas à son « serment d'Annibal », quand, en 1847, sous l'influence des scènes rustiques de George Sand[2], et peut-être aussi de Dal et de Grigorovitch[3], il écrivit, pour la revue « *Le Contemporain* », *Khor et Kalinytch*. Le succès de ce premier récit lui en fit composer d'autres, que son éditeur, Panaief, imagina, en 1852, de réunir sous le titre de *Récits d'un chasseur*. Dans plusieurs de ces récits, il est question des serfs, de leur vie, de leurs souffrances ; un chasseur, pérégrinant de village en village, ne pouvait pas ne pas les voir, et nous pouvons bien supposer aussi que Tourguénief y a insisté, parfois, parce qu'il détestait le servage. Mais il y a loin de cette insistance discrète à un pamphlet. Sur vingt-cinq récits, sept ou huit seulement mettent des serfs en scène ; dans les autres, les anecdotes romanesques, les portraits humoristiques, surtout les tableaux de nature tiennent toute la place. Dans cet ensemble un peu confus, on ne peut discerner d'intention certaine

[1] Discours prononcé aux obsèques de Tourguénief.

[2] *La mare au diable*, 1846. *La petite Fadette*, 1848, et *François le Champi*, 1850, sont également contemporains des *Récits d'un chasseur*.

[3] Grigorovitch. *Le village*, *Antone Goremouika*, 1847. Dal, *Récits du cosaque Louganski*, 1846. Voir Tourguénief. *Souvenirs littéraires*, X, 29.

que celle de décrire des types et des campagnes russes.

Celles qu'il nous montre ne sont pas celles de la Russie tout entière. Il ignore tout à fait le Caucase et la Crimée, si chers aux romantiques; il connaît peu les steppes de Gogol; son pays, à lui, c'est la plaine boisée et marécageuse qui a été le berceau du peuple grand-russe; encore n'y sort-il guère du gouvernement d'Orel. Limité dans l'espace, il l'est aussi dans le temps; tous ses tableaux s'encadrent entre la fonte des neiges et la chute des feuilles.

C'est pourtant trop de dire que sa Russie est « chaude, brûlée, toute bourdonnante d'abeilles lourdes et gavées[1] ». Il la décrit parfois, cette Russie chaude, mais combien plus volontiers il parle des journées fraîches du printemps, de l'automne, et surtout de l'heure frissonnante où, debout avant l'aube, le chasseur se prépare à partir. Le ciel est encore d'un gris foncé; quelques étoiles brillent çà et là. Dans la *téléga* qui attend devant le perron, on pose un tapis, et, sous le siège, le samovar avec les provisions; devant les chevaux qui s'ébrouent, un couple d'oies blanches, qui vient de s'éveiller, traverse la cour en silence. On part enfin : la téléga roule avec fracas devant l'église' descend la côte, suit la digue : l'étang commence à peine à se couvrir de vapeurs. Transi, le chasseur s'enfonce dans son collet, ferme les yeux. Quand il les

[1] Daudet, *Pensées. Revue de Paris*, 1899.

rouvre, le ciel rougit à l'horizon, des nuages blanchissent ; la route se dessine sur le vert sombre des prés. Dans les izbas, des reflets rougeâtres annoncent qu'on allume la *loutchina,* les copeaux résineux qui sont la lampe du pauvre ; dans les cours, des voix encore ensommeillées s'élèvent. Mais voilà que le brouillard s'est tassé dans les ravins ; des traînées d'or traversent le ciel, la lumière se répand comme un torrent, et du haut de la côte apparaît, avec sa rivière sinueuse, ses moulins, ses étangs, ses vergers, la vaste plaine que le chasseur va battre en compagnie de sa Diane et du serf Iermolaï[1].

Les heures passent ; les carniers s'alourdissent, et, peu à peu, dans l'air immobile, la chaleur monte, avec le chant aigu des grillons. « Frère, où peut-on se rafraîchir ? demande le chasseur à un paysan. — Là-bas, dans le ravin, il y a de l'eau[2] ». En effet, derrière un épais taillis de noisetiers, voilà une source ; de grosses bulles d'argent se détachent de la mousse fine et veloutée qui en tapisse le fond, et montent, en se balançant, à la surface. Désaltérés, les chasseurs font la sieste ; mais bientôt il leur faudra se relever, s'étirer, chasser encore jusqu'à l'heure de chercher un gîte. Une fois, ce gîte sera la hutte du garde Biriouk, au milieu des bois[3] ; une autre fois, près du moulin où le meunier ne veut pas laisser entrer les chasseurs, un

[1] *Le bois et la steppe. Récits d'un chasseur*, traduction Delaveau, 346 et suiv.

[2] *Id., Malinova.*

[3] *Id., Biriouk.*

hangar abandonné : on y apporte de la paille et du foin; on installe le samovar sur le bord de la rivière ; la meunière donne du lait, du pain, des pommes de terre qu'Ermolaï fait cuire sous la cendre, tandis que des traînées de brouillard rampent sur la rivière, qu'on entend, au loin, le râle des genêts, et, tout près, le murmure de l'eau qui s'échappe de l'écluse. Le sommeil sera doux, sous le hangar; et non moins doux le réveil, si quelque bruit insolite trouble la plaine[1]. Devenu vieux, Tourguénief se rappelait avec émotion une nuit passée sur une de ces énormes meules de foin où l'on ne peut monter qu'avec une échelle : « Vous ne vous doutez pas, disait-il à ses amis parisiens, de ce qu'est le ciel là-bas ; il est tout bleu, d'un gros bleu semé de grandes étoiles d'argent. Sur la minuit, il s'élève une chaleur douce et majestueuse. C'est enivrant[2]. »

Les forêts sont encore plus enivrantes. Elles reviennent à chaque page des *Récits d'un chasseur*, toujours variées, et cependant avec un air de famille. La forêt profonde, que les oiseaux n'aiment pas[3] et où l'on n'entend que le bruissement sourd de millions de feuilles, apparaît rarement dans Tourguénief : ses bois ne sont guère moins animés que la plaine qui les entoure. « Voici le bois et son silence ! » annonce-t-il ; et voilà qu'il parle du frémissement des trembles, des grosses mouches jaunes qui se tiennent immobiles au-dessus du sentier, et disparaissent tout à

[1] *Iermolaï et la meunière.*

[2] *Journal des Goncourt*, 27 décembre 1876.

[3] *L'excursion en Poliéssié.*

coup, des moucherons clairs à l'ombre et noirs au soleil : puis c'est le chant des oiseaux, la voix de la fauvette qui se marie au parfum du muguet; le bond d'un lièvre, les aboiements d'un chien[1]. De même, dans la chênaie de Tchaplyguino, nous entendons les écureuils, les merles, les pics qui frappent à coups répétés les troncs d'arbre[2]. Jamais la forêt de Tourguénief ne se tait; si les cris et les sauts y cessent une minute, aussitôt des souffles courent sous les branches ; si l'air aussi s'apaise, il reste encore à noter des jeux d'ombre et de lumière. Les rayons du soleil tombent-ils d'en haut, les troncs des bouleaux prennent l'éclat de la soie blanche; les feuilles, sur le sol, étincellent comme de l'or; les grandes fougères s'animent du coloris du raisin mûr. Le soleil baisse-t-il, les feuilles deviennent bleuâtres; les bouleaux passent au blanc mat de la neige fraîchement tombée. Et, de seconde en seconde, les combinaisons se succèdent, d'autant plus étranges que les rayons frappent de plus bas. Tourguénief revient souvent, même dans ses lettres, sur ces effets de lumière. De Courtavenel il écrit à ses amis pour leur raconter une partie de pêche commencée à quatre heures du matin. « Il y eut un moment charmant; nous étions placés près du chêne, à gauche; il était éclairé par en dessous, le soleil étant encore très bas. C'était très joli et très original... Je trouve que les arbres éclairés par en bas ont quelque chose de fan-

[1] *Le bois et la steppe.*

[2] *La mort.*

tastique et de mystérieux qui parle à l'imagination[1]. »

Ce qu'ils disaient à la sienne, il le répète rarement. Sans doute, il pense, comme Anatole France, qu'il n'y a rien de plus beau qu'un bel arbre et de calmes pensées ; mais il lui suffit, en général, de décrire le bel arbre. Deux ou trois fois seulement, il parle de ses pensées ; par exemple, quand, étendu sur le dos, il suit à travers les feuilles, la fuite incessante des nuages[2]. Mais, presque toujours, son « paysage psychologique » tourne court après deux ou trois lignes, peut-être par scrupule de réaliste, peut-être aussi pour une raison d'un autre ordre.

La nature fait penser à l'au-delà. Tolstoï devient panthéiste en voyant, sur les bords du Térek, d'innombrables moucherons danser autour de lui[3]. Devant « l'immobilité du feuillage qui a l'air de boire en silence l'or des derniers rayons », George Sand pense vaguement au Dieu des bonnes gens. Tourguénief n'y pense, lui, que pour constater son absence. Nous l'avons déjà entendu parler de l'amertume fraîche qui est toujours — pour lui — au fond des impressions de nature ; parler aussi de l'émotion que lui donne la vue d'une branche feuillue qui se profile sur le ciel bleu.

« Pourquoi ? Est-ce à cause du contraste entre ce brin vivant, qui flotte au gré du moindre souffle, que je puis briser, qui doit mourir, mais qu'une sève généreuse anime et colore — et cette immensité éternelle

[1] Juillet 1849.

[2] *Kassiane*, p. 481. *Le bois et la steppe*, pp. 554-555.

[3] Tolstoï, *Les Cosaques*, trad. franç., Hachette, pp. 88-89.

et vide, ce ciel qui n'est bleu et rayonnant que grâce à la terre ?... Ah ! je ne puis pas souffrir le ciel, mais la vie, la réalité, ses caprices, sa beauté fugitive, j'adore tout cela... »

A quoi bon, alors, se perdre dans les cieux ? A tout ce que les chérubins « ces illustres faces volantes », peuvent y apercevoir, il préfère « le mouvement précipité de la patte d'un canard qui se gratte le derrière de la tête au bord d'une mare, ou les gouttes d'eau longues et étincelantes tombant lentement du museau d'une vache immobile qui vient boire[1] », et sa seule ambition sera de les décrire comme le maître qui sait « rendre les impressions les plus subtiles et les plus fugitives d'une manière claire, ferme, compréhensible, et dessiner jusqu'aux parfums, jusqu'aux moindres bruits[2]... »

Lui aussi, dans les *Récits d'un chasseur*, il dessine les parfums, les bruits, les couleurs. Il photographie, phonographie, cinématographie, au risque de mener moins à l'ivresse joyeuse dont il parlait tout à l'heure, qu'à la fatigue et à l'étourdissement. Il trouve parfois le *trait évocateur* que, par la suite, nous le verrons envier à Tolstoï ; mais, quand il l'a trouvé, il n'a pas encore la sagesse de s'en contenter[3].

[1] Lettre du 18 janvier 1848.

[2] Voir plus haut, p. 47.

[3] « Le talent descriptif lui paraissait tenir tout entier dans le choix du *détail évocateur*, et il citait avec admiration un passage de Tolstoï où cet écrivain a rendu comme perceptibte le silence d'une belle nuit au bord d'un fleuve, en mentionnant un simple trait ; on entend le bruit que font, en se touchant, la pointe des ailes d'un oiseau qui s'envole » Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, I.

Mais le pays d'Orel n'est pas la steppe, pour qu'on y erre longtemps dans la solitude. Il y a des faucheurs, des moissonneurs dans la plaine, des pêcheurs sur la rivière; dans les bois, la nuit, le chasseur égaré se heurte à des gardes. Souvent il est retenu par des seigneurs hospitaliers. Il va parfois à la ville, acheter de la poudre, un cheval. Peu à peu, sa galerie de paysages se double d'une galerie de portraits, et le poème pouchkinien, d'une satire à la Gogol.

Plus on approche des lieux habités, plus on sent l'influence des *Ames mortes*. Sur la grand'route, nous sommes encore dans la Russie de Pouchkine. Les convois de charrettes, les auberges sous les auvents desquelles fument des samovars, les piétons en vieux caftan de nankin; la lourde voiture de seigneur avec ses six chevaux et le laquais qui se tient derrière, crotté jusqu'aux yeux, tout cela aurait pu figurer dans la description du voyage de Tatiana à Moscou[1]. Mais nous passons dans un autre monde en pénétrant dans le village de Kolotofka[2]. Les izbas déjetées, les poules étiques, la carcasse de tremble noirci, dernier vestige de l'ancien château, l'étang noir, couvert de plumes d'oie — tout cela, c'est du Gogol; et les âmes vivantes qu'on y rencontre sont bien de la lignée des âmes mortes que collectionnait l'ingénieux Tchitchikof.

Parmi ces âmes vivantes, Tourguénief apprécie surtout les irréguliers, qui l'accompagnent à la chasse; les moujiks qui labourent, sèment et récoltent, ne sont

[1] *Le bois et la steppe*, 557. Cf. *Eugène Oniéguine*, Pouchkine.
[2] *Les chanteurs.*

pas de sa compétence, et il traverse leurs villages, la plupart du temps, sans s'y arrêter. Une seule fois, à Chipilofka, chez Pénotchkine, il accepte de coucher dans une izba, dans la *chambre froide*, dont on a retiré en hâte les pots à beurre, les cruches vides, les *touloups* en cuir dur comme du bois, et le berceau avec l'enfant qui dort au milieu des chiffons [1]. Presque toujours, il est l'hôte de la maison seigneuriale ; il y arrive, soit par la cour d'honneur où s'ébattent veaux et cochons ; soit par le jardin, en enjambant concombres et citrouilles [2]. Cette maison n'est d'ailleurs pas le manoir enfumé qu'imagine un commentateur français de Tourguénief [3]. Elle est en bois, à un seul étage, avec un perron et un auvent délabrés. L'antichambre y sent le *kvas*, la chandelle et le cuir; la salle à manger est meublée d'une table, avec un pot de géranium ; d'un buffet, pour les serviettes et les pipes, et de portraits de famille où trop de mouches se sont arrêtées. Puis c'est le salon, avec ses trois divans traditionnels, et ses trois tables; et enfin le cabinet du maître qui risquerait fort d'être envahi par les toiles d'araignée, comme l'armoire aux livres, s'il ne servait de fumoir, de dortoir, à l'heure de la sieste, et quelquefois de salle à manger supplémentaire.

Les propriétaires de ces palais sont généralement moins foncés en couleur que les héros de Gogol. Tourguénief ne dépeint ni brutal Nozdref, ni grossier

[1] *Le Bourgmestre.*

[2] *Mon voisin Radilof.*

[3] Hennequin, *Les écrivains francisés*, p. 95.

Sabatchkine[1]; il relègue volontiers les gens violents dans le passé russe. De même, il fait tout son possible pour ne montrer, en fait d'intrigants, que des *allogènes*, des immigrés. Le Chtoppel qui se moque platement du pauvre Nédopouskine[2] est un Allemand mal russifié; le Garpentchenko qui fait l'usure est un Petit-Russien; le général qui « par de sales emplois s'est poussé dans le monde », s'appelle d'un nom à consonnance polonaise[3]. On dirait que, pour Tourguénief, comme pour les slavophiles, l'insolence, l'avidité, la servilité sont des vices d'importation : son vrai Russe est parfois violent, le plus souvent débonnaire et inerte. Son trait essentiel, c'est l'absence de calcul et de réflexion.

Jadis, ce Russe s'appelait le comte Pierre Ilitch[4], et vivait, au milieu d'un peuple de serviteurs, dans une vaste maison flanquée de remises, d'ateliers, de hangars, etc. Il recevait de Paris, conte son ancien maître d'hôtel, « caftans brodés, *odecolonne*, perruques, tableaux deux fois grands comme lui ». Donnait-il à dîner, on tirait un feu d'artifice, et même le canon; ses musiciens serfs s'époumonnaient sous la trique d'un chef d'orchestre allemand. Allait-il à la chasse, ses piqueurs en habit rouge et ses chiens attachés à des laisses de soie réveillaient tout le pays. Mais un jour, ruiné, Pierre Ilitch partait pour Pétersbourg solliciter un

[1] Gogol, *Les âmes mortes.*

[2] *Tchertapkhanof et Nédopouskine.*

[3] *Odnodvorets.*

[4] *Deux propriétaires.*

emploi quelconque[1]. Tout compte fait, il valait pourtant mieux que son contemporain, le Komof qui, le soir, après qu'il avait bu son verre d'eau-de-vie et dit en français « C'est *bonne* ! », faisait chercher les serves pour lui chanter, jusqu'au matin, les chansons du village. « Lorsqu'elles se ralentissaient, il appuyait la tête sur ses mains et commençait à gémir : « Ah ! pauvre orphelin que je suis ! Elles m'abandonnent, petit pigeon que je suis ! » Et aussitôt les cochers accouraient, avec des fouets, pour rendre des forces aux chanteuses[2].

Maintenant, explique le fils d'un fouetté de jadis au petit-fils d'un fouetteur, les nobles sont tout autres. Grands ou petits, ils ont pris du service ; ils ont vu la Russie, même l'Europe. Ils sont devenus affables et polis, et du même coup, incapables de rien comprendre à leurs affaires. Alexandre Korolef est riche, instruit, beau garçon ; ses discours font larmoyer leurs auditeurs ; quand il s'agit d'accorder sa conduite et ses paroles, il n'est plus qu'un pantin entre les mains de son intendant. Vassili Lioubozvonof est slavophile : quand il vient prendre possession de son héritage, ses paysans qui n'ont pas ouï parler de la guerre contre les modes étrangères, s'ébahissent de le voir barbu, pantalonné de velours, comme un cocher, chaussé de bottes, en caftan et chemise rouge ; lorsqu'il les invite à lui chanter une chanson bien russe, ils s'épouvantent et se taisent. Quelques jours se passent, et l'intendant qui, lui aussi, avait commencé par avoir peur du nou-

[1] *Malinova.*

[2] *Odnodvorets.*

veau maître, le pille de plus belle, lui et ses paysans[1].

En définitive, en se civilisant, les nobles se sont éloignés de la Russie ; ils ne connaissent plus ses mœurs, et le seul résultat de leur culture fraîchement acquise, c'est d'aggraver le mal national, la misère et la dégradation des serfs.

Ce mal, d'autres en avaient déjà parlé. Un ami de Tourguénief, Grigorovitch, venait de le décrire dans *Antoine le pauvre diable*. Dès 1791, Radichtchef avait accumulé, dans son *Voyage de Pétersbourg à Moscou*, des épisodes choisis et commentés pour inspirer l'horreur du servage. Cette horreur, Tourguénief l'éprouve aussi : pourtant, nulle part, dans les *Récits d'un chasseur*, il ne parle du servage sur le ton de ses devanciers ; on pourrait presque dire qu'il n'en parle pas. Il mentionne tel ou tel propriétaire, tel ou tel serf, rapporte tel ou tel fait, sans jamais commenter. Rien ne permet d'affirmer qu'il les ait cités en vue d'une certaine impression ; ils viennent, ou semblent venir, au hasard de ses pérégrinations ; ils ne sont ni exceptionnels ni tragiques. *La case de l'oncle Tom*, qu'on a souvent comparée aux *Récits d'un chasseur*, ne leur ressemble nullement. Mme Beecher Stowe y a mis des monstres partout ; dans Tourguénief, il faut les chercher et les étudier à la loupe.

En serait-ce un que Mardari Apollonytch Stégounof ? Mais quand les poules d'Ermila, le cocher, viennent

[1] *Odnodvorets.*

picorer dans son jardin, a-t-il tort de se fâcher? a-t-il tort de rire ensuite quand sa sommelière, attrapant la négligente gardienne des poules, la petite Natacha, lui donne quelques tapes sur le bas du dos? Mis en belle humeur par cette aventure, Mardari Apollonytch prend le thé avec son ami, le chasseur, sur le balcon, en face du soleil couchant qui colore ses joues rondes et son triple menton. On entend venir de l'écurie un bruit cadencé; le visiteur s'étonne: « C'est, explique Mardari, le petit Vassia — vous savez bien, mon buffetier — qu'on fouette. Allons, ne me faites pas ces yeux-là! Je veux que mes gens m'obéissent; suis-je un monstre pour cela? » Vassia lui-même dira que non: « Je méritais bien d'être puni. On ne punit pas sans raison chez nous! Notre maître... Ah! Il n'y en a pas un pareil dans tout le district[1]! »

M. Pénotchkine est aimable et hospitalier, comme Mardari Apollonytch, mais plus riche. Sa maison a été bâtie par un architecte français; ses gens sont habillés à l'anglaise; leur tenue est parfaite, et la sienne aussi, même en négligé; avec ses larges pantalons de soie, sa jaquette de velours noir, son fez rouge à gland bleu, et ses babouches jaunes, il est un modèle de distinction. Sa table est excellente, et sa conversation, émaillée de mots français, du meilleur ton. Mais voilà que cet homme élégant porte à ses lèvres un verre de Bordeaux; son front se rembrunit: « Pourquoi ce vin n'a-t-il pas été réchauffé? » Silence du domestique. « Eh bien, va, mon

[1] *Deux propriétaires.*

cher! » dit Pénotchkine en reposant son verre; et le coupable s'en va à l'écurie chercher sa punition. Le même jour, Pénotchkine emmène son hôte à son village de Chipilofka, qui est supérieurement tenu, grâce au *bourmistr* Sofrone. « Voyez-vous la girouette qu'il a fait mettre au moulin? C'est un ours, gueule béante, avec une langue couleur de feu! » Il est vrai que Sofrone opprime et ruine les paysans, mais qu'y faire? Un intendant qui apporte à jour fixe l'argent des redevances, est un oiseau rare; et d'ailleurs, chacun sait que *de minimis non curat praetor*[1].

Voici enfin M. Zverkof[2], important fonctionnaire et mari d'une femme si douce que le service de ses filles de chambre est « une véritable béatitude. » Elle les habille de sa défroque, les nourrit de sa desserte, et même, parfois, leur fait donner du thé! seulement, pour de bonnes raisons d'ordre intérieur, elle leur interdit le mariage. Or, il advient qu'Arina, sa préférée — une jolie fille qu'elle a tirée du village pour l'élever aux honneurs de son service intime — se jette aux pieds de M. Zverkof : « Maître, permettez-moi de me marier? — Mais tu sais bien, petite sotte, que ta maîtresse n'a point d'autre femme de chambre. — Je continuerai à la servir. — Mais tu sais aussi qu'elle ne veut pas de femme de chambre mariée. — Malania pourra me remplacer. — Je te prie de ne pas raisonner. » Quelques mois plus tard, on s'aperçoit qu'il aurait pourtant mieux valu marier Arina; M. Zverkof lui

[1] *Le bourgmestre.*

[2] *Iermolai et la meunière.*

fait couper les cheveux et la renvoie au village ; son complice, le laquais Pétrouchka, ira au régiment. Mais la vraie victime, en tout cela, c'est la bonne Mme Zverkof, qui perd, avec sa meilleure femme de chambre, ses illusions sur la gratitude des gens. « Elle aurait dû s'y attendre, conclut M. Zverkof; qu'on nourrisse un loup aussi longtemps qu'on voudra, il aura toujours les yeux tournés vers la forêt. »

En définitive, les Zverkof, les Pénotchkine, les Stégounof sont simplement des maîtres qui veulent être servis, à leur guise, par leurs serviteurs héréditaires ; mécontents, ils les punissent de la façon consacrée par l'usage, sans imaginer que ces punitions puissent être inhumaines. Les serviteurs s'en doutent bien quelquefois, sur le moment ; mais le reste du temps, ils admirent leur maître, et, tant qu'ils peuvent, ils imitent les habitudes, les caprices, voire les vices dont il leur a donné l'exemple.

Exactement comme leurs maîtres, les serviteurs de jadis étaient meilleurs ou pires que ceux d'à présent. Le Bahouche du vieux Loutovinof était une bête féroce ; de même, l'Axinia qui, à la fois serve et maîtresse du comte Pierre Ilitch, fait un soldat d'un laquais, pour une tasse de chocolat renversée [1]. Par contre, le vieux Toumane étonne la jeune génération par sa parole grave et le sourire affable qui est, dit l'écrivain, spécial aux contemporains de Catherine II [2]. Quelle différence

[1] Il ne faut pas oublier qu'en ce temps le service militaire durait tant que le soldat pouvait marcher.

[2] *Malinova.*

avec le valet de chambre dernier cri, le Victor Alexandrytch qui éblouit les petites paysannes avec sa casquette de velours, le lorgnon qu'il a pris à son maître, et le col gigantesque dont émerge sa trogne impudente[1]. Ce Don Juan des communs est lui-même un petit saint à côté des scribes qui vendent le blé de leur maîtresse au-dessous du cours, moyennant pot de vin; forcent les paysans, convoqués au château pour des besognes fantaisistes, à leur racheter le temps nécessaire à la moisson, persécutent les filles qui ne savent pas reconnaître leur bienveillance, et tout cela sous l'œil de la maîtresse qui, parce qu'elle signe ses ordres et les scelle de cachets multicolores, croit gouverner son domaine[2]. De même, chez Pénotchkine, le vrai maître, c'est Sofrone, si souple avec le seigneur, si savamment vindicatif avec le paysan auquel, pour le punir d'avoir porté plainte, il enlève ses vaches, sa maison, ses fils, en attendant qu'il le fasse périr sous les coups[3].

S'il en est ainsi chez le seigneur qui vit sur ses terres, qu'arrivera-t-il chez celui qui voyage à l'étranger, ou simplement sert à la ville, dans quelque administration? Son intendant, ses voisins, les fonctionnaires, tout le monde pillera ses paysans. Si l'un d'eux s'avise de venir se plaindre à son protecteur légal, il sera reçu comme le pauvre Vlas l'a été, à Moscou, par le comte Valériane Pétrovitch. « Qui t'a permis de te présenter à

[1] *Le rendez-vous.*
[2] *Le comptoir.*
[3] *Le Bourgmestre.*

moi? Ces choses-là regardent l'intendant[1]. » Et Vlas retourne se mettre sous les griffes de son tyran, maître absolu chez Valériane Pétrovitch, comme il l'est, comme il le sera partout jusqu'à « l'établissement d'un nouvel ordre de choses ».

Il semble, à ce tableau, que Tourguénief soit de l'avis des slavophiles qui voient dans l'introduction hâtive des mœurs et des idées occidentales la cause principale de la misère du paysan. Comme eux, il constate que les fantaisies de luxe européen — celles de Pierre Ilitch, par exemple — ruinent les campagnes; comme eux encore, il croit ou paraît croire que la culture occidentale rend un gentilhomme incapable de comprendre ses serfs. Il l'admet même au détriment des slavophiles, car il nous les montre, en Lioubozvonof, aussi ineptes que peut l'être l'occidental Korolef[2].

En réalité, ni l'occidentalisme ni le slavophilisme ne lui donne l'exacte solution du problème. Il se peut que le Russe souffre parfois de l'excès des notions nouvelles et mal digérées; il se peut aussi qu'il souffre de l'insuffisance de ces notions; mais la vraie cause du mal est plus profonde.

Voici Panteléi Eréméïtch[3] qui s'avise de construire une église, sans architecte, avec ses seuls paysans, cette église s'écroule une première fois, puis une

[1] *Malinova.*

[2] *Odnodvorets.*

[3] *Tchertapkhanof et Nédopouskine.*

seconde, bien que, dans l'intervalle, Pantéléï ait fait fouetter les vieilles femmes qui lui ont, sans doute, jeté un sort. L'imiterons-nous en accusant de sa mésaventure l'européanisme ou le slavisme ? Le fait est que les Russes ont trop de confiance dans leurs idées, et que, d'ailleurs, ils en changent trop souvent. La châtelaine de Krasnogorié édifie un hôpital, et l'inaugure solennellement, dès que les murs en sont achevés : après quoi, elle oublie d'y mettre un médecin, des lits, et même un toit[1]. Sa lubie passée, le Russe retombe dans l'incurie, le *nitchevo*, aussi bien le Russe primitif, le paysan, que l'occidentalisé, l'*intelligent*.

Le propriétaire de la forêt de Tchaplyguino va la visiter avec son intendant, Gottlieb von der Kock, et le staroste Arkhip. Il les laisse seuls pendant une heure, à l'entrée du bois. L'Allemand descend de cheval, se met à l'ombre et tire de sa poche un livre ; le Russe reste immobile sur son cheval, au grand soleil. Puis, le maître revenu, ils s'engagent sous bois ; les chênes, gelés pendant l'hiver rigoureux de 1844, pourrissent par dizaines sur le sol. « *Mein Gott! Mein Gott!* répète Gottlieb von der Kock, en levant les bras au ciel ; *quel tommache!* » Arkhip, cependant, fait sauter à son cheval les troncs abattus ; au passage, il leur donne de petits coups de fouet[2]. C'est là l'illustration d'une comparaison déjà faite, dans *Paracha*, entre le *diable* allemand et le *diable* russe ; l'un rêveur, bizarre, parfois ridicule, l'autre épais, un peu stupide, et finalement ridicule,

[1] *La mort.*
[2] *Id.*.

lui aussi. Il ne se lasse pas de prouver que le Russe n'a pas la tête faite comme tout le monde. « Ne me parlez pas, disait il à Biélinski, justement à la même époque, de vos Russes qui portent de travers, non seulement leur casquette, mais encore leur cervelle[1] ! »

Nous retrouvons donc, dans les *Récits d'un chasseur,* les mêmes tendances que dans les œuvres précédentes. Tourguénief en revient toujours, d'abord aux contrastes des générations russes, puis à ceux des Russes et des Européens. Il le fait avec si peu de ménagements pour ses compatriotes, qu'à l'entendre, on croirait un de ces Européens du XVIIIe siècle, si durs pour « ces Russes maniérés et policés, qui ont pourtant peu d'esprit et peu d'instruction... leur esprit imitateur et point inventeur... la grossièreté de leur suc nerveux[2] », et l'on serait tenté de lui appliquer le mot d'un autre Tourguénief sur Pouchkine. « Il pose pour le cosmopolitisme, et s'imagine que son cœur ne tient pas à la Russie[3] », si la suite ne venait démontrer — pour lui comme pour Pouchkine — à quel point il l'aime, et, quelquefois, l'admire.

D'abord, il réhabilite l'indifférence russe qui, devant la mort, devient une sorte d'héroïsme. Il admire l'énergie de la vieille dame qui tient à payer elle-même au pope ses dernières prières ; la sérénité de l'étudiant

[1] Annenkof, *La jeunesse de Tourguénief.*

[2] Roger de Damas, Sabatier de Cabre, Chappe d'Auteroche, etc., etc. Voir *La Russie au XVIIIe siècle,* E. Haumant, Introduction.

[3] Lettre de Nicolas Tourguénief au prince Pierre Viazemski.

qui, jusqu'à sa dernière minute, se passionne pour Hegel ; le courage de l'entrepreneur Maxime. Un arbre, en tombant, vient de lui briser les reins ; il est couché dans la coupe ; sa respiration entrecoupée et la sueur sur ses tempes révèlent l'agonie qui commence. Il s'occupe de ses dettes, les énumère, sa femme les paiera ; puis il demande pardon aux bûcherons du mal qu'il a pu leur faire. « Dieu te pardonnera, Maxime, répondent-ils en se découvrant. C'est à nous de te demander pardon ! » Là-dessus il reste silencieux un moment, puis, tout à coup, « Hier, à Iéfime... j'ai acheté un cheval... J'ai donné des arrhes... Il est donc à ma femme. » Puis il frissonne et se raidit ; il est mort[1].

Mais n'avoir de courage que pour mourir, c'est peu ; se résigner à cette vertu limitée serait revenir à l'opinion du XVIII[e] siècle, que pour donner du sentiment aux Russes, il faut les écorcher. Tourguénief ne va pas jusque-là ; l'enfant russe, pour lui, ne naît pas moins doué que celui d'une autre race. Dans *La prairie de Biéjine*, quatre petits paysans causent autour d'un feu, la nuit, en gardant les chevaux. Ils parlent de légendes — de quoi parler, la nuit, dans un champ ? — de légendes tantôt gracieuses, tantôt terribles ; et leur poésie se reflète sur les gamins qui, effrayés, se demandent si vraiment de telles choses sont possibles dans le monde du bon Dieu. Ilioucha, le poète de la bande, est le plus crédule. Pavloucha, qui a moins

[1] *La mort.*

d'imagination, est plus brave : advienne que pourra, il va droit au danger qui fait frémir ses camarades. Quel homme il sera, si seulement il devient un homme ! Mais les héros meurent jeunes dans l'œuvre de Tourguénief, et le pauvre Pavloucha, encore adolescent, sera tué par ses chevaux.

Ilioucha, lui, grandira, et peu à peu les inquiétudes de son âme d'enfant se fondront dans la foi religieuse. Tourguénief l'a mise en scène dans une série de récits, quelques-uns rattachés après coup aux *Récits d'un chasseur*. Dans *Reliques vivantes*, la pauvre Loukéria, défigurée, mutilée par la maladie, est un touchant exemple de résignation chrétienne[1]. Dans *La Maison de Poste*, le vieil Akim, dépouillé de tout par sa femme infidèle, lui pardonne, ne veut plus songer qu'à Dieu, et devient un des innombrables pèlerins qui parcourent sans cesse la sainte Russie, d'un sanctuaire à l'autre. Dans *Kassiane*, le sentiment religieux est plus combatif[2]. Le héros du récit a sa doctrine et sa morale, qui ne sont pas celles de l'Église officielle : c'est un crime, dit-il au chasseur, que de verser le sang, ne fût-ce que d'un oiseau. Kassiane est un hérétique, un représentant de ces innombrables sectes, plus ou moins évangéliques, dont le pullulement prouve à quel point cette masse russe, supposée inerte, est travaillée par l'esprit.

Mais, si profonde qu'elle soit, cette vie religieuse

[1] *Reliques vivantes*, Paris, Hetzel.

[2] *Récits d'un chasseur*, trad. Delaveau.

n'est pas précisément une force de progrès, puisqu'elle aboutit, la plupart du temps, à la résignation. Pour que le peuple sorte de sa misère, il faut qu'il y ait quelque part, en lui, la curiosité, le désir, la passion du mieux, et l'art de le conquérir. Or, tout cela existe en Khor et Kalinytch. Paysans du même village, élevés de même, ils sont devenus, l'un, le rêveur, le poète ; l'autre, l'homme pratique, énergique. Khor est riche, Kalinytch est pauvre, mais ils sont cependant grands amis : ils aiment à causer, à discuter ; leur horizon, à l'un et à l'autre, dépasse le village. Quand ils apprennent que le chasseur qui est l'hôte de Khor a vécu en Europe, ils l'interrogent, Kalinytch, sur la nature de là-bas, les curiosités des grandes villes ; Khor, sur l'administration et le gouvernement. Il désapprouve un détail, en admire un autre. « Cela est bon à prendre », dit-il, et il ne doute pas qu'on ne puisse le prendre. C'est que l'esprit de Pierre le Grand vit toujours dans son peuple, cet esprit d'initiative hardie, qui ne recule devant aucun sacrifice, aucune violence, pour conquérir la nouveauté supposée utile à la Russie[1].

Cet esprit se manifeste si vivement en Khor parce qu'il a su soustraire sa vie à l'influence du servage. Il a obtenu de son maître la permission de vivre libre, hors du village, moyennant une redevance fixe, un *abrok*. Il fait du commerce, a conquis l'aisance, et pourtant ne veut pas se racheter définitivement. « Si Khor n'est plus serf, dit-il, quiconque ne porte pas la

[1] *Khor et Kalinytch.*

barbe — c'est-à-dire tout fonctionnaire — sera son supérieur. » Il estime plus avantageux, pour un serf, de rester lié au maître, qui doit et peut le protéger, sauf à rendre le lien plus lâche par la substitution de l'*abrok* à la corvée : c'est là sa façon de résoudre le problème du servage.

La preuve que cette façon est aussi celle de Tourguénief, c'est sa comparaison, dans le même récit, des paysans d'Orel avec ceux de Kalouga. Ceux d'Orel, qui sont à la corvée, vivent dans de chétives izbas de tremble, se chaussent de *lapti* en écorce d'arbre, ont l'air craintif et soupçonneux ; ceux de Kalouga vous regardent en face ; leurs izbas, plus grandes, sont en sapin ; ils portent des bottes : c'est qu'ils sont à l'*abrok*. Voilà le régime que Tourguénief voudrait généraliser, « le nouvel ordre de choses » qu'il appelle, sans d'ailleurs l'imaginer une panacée. Il constate, en effet, qu'il y a, dans le pays de Kalouga, des forêts et des marais qui n'existent plus dans celui d'Orel ; n'y a-t-il pas un rapport entre cet appauvrissement du sol et celui des paysans ? Comprenant la complexité du problème, il ne conclut pas ; tout au plus il suggère, et c'est pour cela que les *Récits d'un chasseur* ne sont pas absolument le réquisitoire contre les uns et le plaidoyer pour les autres que, par la suite, les lecteurs voulurent y voir.

Au début, *Khor et Kalinytch* leur avait plu parce que, tous, ils y retrouvaient leurs héros ; les slavophiles, dans le doux poète Kalinytch ; les occidentaux, dans Khor, le Pierre le Grand de village. Il semblait à tous que Tour-

guénief venait d'atteindre à des profondeurs jusqu'alors insoupçonnées pour en rapporter, aux champions de Marthe comme à ceux de Marie, des raisons nouvelles d'être satisfaits de leur choix. Dans les récits suivants, on goûta fort, avec la constatation des qualités russes, la satire discrète des institutions ou des mœurs qui les empêchaient de s'épanouir; on y admira les beautés de la nature russe, moscovite, que personne encore n'avait su si bien mettre en valeur. Les *Récits d'un chasseur* furent donc, pour beaucoup, une espèce de révélation, à la fois, de l'âme et de la nature russe. Peut-être en aurait-on su moins de gré au révélateur, si l'on avait discerné tout le pessimisme caché sous son *humour* et sous sa poésie; mais la forme sauva le fonds.

Non qu'elle fût sans défaut. Dès ce temps, Ivan Aksakof reprochait à Tourguénief des comparaisons pénibles, des traits prétentieux, et surtout l'excès des détails. « Vous avez l'air de vous y complaire, de dire à tout venant : Hein ! Quel observateur je suis !... Pourquoi tant de plaisanteries, qui ne riment à rien, sur les vieilles filles, les pianos aigrelets, les marchandes aux chairs flasques, etc.[1] ? »

A quoi Tourguénief répondait, comme d'habitude, par un *Amen*. « Vous avez raison... Alors, pourquoi ai-je publié ces malheureux récits ? Ç'a été justement pour me débarrasser de cette vieille manière... Mais aurai-je la force d'aller en avant ? La simplicité, le calme, la

[1] Lettre citée dans la *Pensée russe*, octobre 1893.

clarté et la précision des lignes, tout cela n'est encore pour moi qu'un lointain idéal[1]. »

Il en aurait douté que les bévues de ses traducteurs l'auraient convaincu. Les *Récits d'un chasseur* furent, en effet, traduits à Paris par un M. Charrière[2], qui s'avisa de les enrichir de nouveaux détails humoristiques tirés de son fonds, à lui, Charrière. Tourguénief protesta aussitôt contre cet excès de zèle[3]. Mais le traducteur n'avait fait qu'entrer dans l'esprit du texte, dans son mauvais esprit ; ses fautes de goût soulignaient les excès de verve de l'auteur.

Les unes et les autres expliquent les réserves d'Hippolyte Rigault dans le *Journal des Débats*[4]. « Est-ce que vraiment l'écrivain russe est obligé par la pauvreté du milieu, de charger les traits de son modèle ? ou bien Tourguénief subit-il l'influence de Gogol, qui est parfois bouffon comme Scarron, parfois alambiqué comme M. de Balzac ? » Questions judicieuses, mais qui, en 1854, n'avaient plus d'intérêt que pour des professeurs. La Russie venait de s'apercevoir que l'idylle dissimulait un foudroyant pamphlet.

Le jour où l'on avait pu lire d'affilée, dans un seul volume, les quarante ou cinquante pages où il est question de serfs, il avait semblé, à tous les lecteurs russes, qu'un voile tombait. « Livre incendiaire ! » s'écria

[1] A Aksakof, 16 octobre 1852. *Messager d'Europe*, 1894. Voir aussi Pawlowsky, *Souvenirs sur Tourguénief*, 90-91.

[2] Paris, Hachette, 1854.

[3] Préface de la traduction Delaveau.

[4] 15 juin 1854.

la comtesse Rostoptchine, qui devait s'y connaître. De hauts fonctionnaires dénoncèrent « cette manière française d'exciter les classes les unes contre les autres [1] ». Les modérés plaidèrent les circonstances atténuantes : c'était dans l'intérêt des nobles que Tourguénief avait signalé des abus. Quant aux enthousiastes qui tenaient pour le « pamphlet », ils se turent et pour cause. Mais personne ne s'avisa de dire que Tourguénief n'avait peut-être pas eu les intentions qu'on lui prêtait ; l'allégation eût semblé dérisoire, au lendemain du jour où le gouvernement, en l'exilant à Spask, venait de consacrer sa popularité.

Cette popularité était-elle méritée et faut-il contester à Tourguénief sa gloire d'avoir aidé à la libération des serfs ? En réalité, en faisant mieux comprendre, d'une part, leur dégradation, et, de l'autre, sa répercussion sur les oppresseurs, il avait préparé la société russe à des réformes, dont la guerre de Crimée vint presque aussitôt démontrer la nécessité. Officiers et soldats eurent beau y déployer ce stoïcisme russe que Tourguénief admirait tant, tout fut rendu vain par l'inintelligence ou la vénalité de l'administration : une fois de plus, le *bourmistr* se trouva le coupable. La nation et le gouvernement se trouvèrent d'accord pour désirer des réformes, l'une par humanité ; l'autre, pour fortifier l'État. Tourguénief avait préparé cette unanimité, et Alexandre II l'a reconnu. « Les *Récits*

[1] Annenkof, *Messager d'Europe*, 1884.

d'un chasseur, fit-il dire à l'écrivain, ont été pour beaucoup dans ma résolution[1] ».

[1] Sur ces paroles, qui ont donné lieu à discussion, voir articles de Goutiar dans le *Messager d'Europe*.

———

VII

LES NOUVELLES

Leur cadre, l'Europe. Aspects parisiens, allemands, divers : contraste de la nature et de la vie, en Occident et en Russie.

Leurs personnages : les cosmopolites, les étrangers, les demi-Russes. Le héros et l'héroïne, leur origine, leur éducation, leurs traits extérieurs, leur caractère.

L'action. La rencontre des futurs amoureux. Les surprises de l'amour, leurs lendemains. Rôle réciproque du héros et de l'héroïne. Caractère funeste de l'amour.

La fatalité qui poursuit le héros de Tourguénief.

Nous avons vu Tourguénief devenir, de poète, dramaturge, et de dramaturge, idylliste ou nouvelliste. Il s'en tiendra désormais à ce dernier genre, non sans l'élargir souvent. D'abord, ses récits d'un chasseur en Russie deviendront ceux d'un voyageur en Europe. En face de paysages russes, nous en verrons d'italiens ou d'allemands ; tandis que les types gogoliens, moujiks ou hobereaux desséchés dans leur gentilhommière, céderont la place à des cosmopolites, à des étrangers, à des Russes plus ou moins « déracinés ». D'abord, il se bornera à nous conter leur aventure sentimentale ; puis, faisant un pas de plus, il transformera sa nouvelle

en roman, pour y placer, à côté de l'analyse des sentiments, la discussion des questions du jour.

Les pays où nous allons le voir conduire ses héros sont ceux que les Russes visitent en Occident, l'Italie parfois, l'Allemagne souvent, la France — ou plutôt Paris — plus souvent encore. Nous savons d'ailleurs que cette gradation n'implique pas, en lui, de prédilections particulièrement parisiennes. Si son Russe séjourne à Paris, c'est que l'usage le veut ; mais il y trouve rarement des aventures agréables. Viazovnine entre, par désœuvrement, dans un *Château-de-Fleurs*, à Mabille, sans doute ; il y est aussitôt insulté par un officier français, qui, le lendemain, l'assassinera dans un duel d'ailleurs correct[1]. Lavretski, lui, ne cherche de distractions qu'au Collège de France ; pendant qu'il y est, sa femme le trompe avec un certain Ernest[2]. Dans *Fantômes*, les deux amants, emportés dans les airs, passent, la nuit, au-dessus des boulevards. Ils aperçoivent des théâtres illuminés, des cafés mal odorants, des gandins jeune sou vieux, un compatriote, le prince Koulmamétof qui se précipite vers « Rigolboche elle-même ». Et ils se hâtent de fuir vers les pays où la vie, moins entassée, n'a gâté encore ni l'air, ni la nature, ni l'amour.

A travers un brouillard qu'argentent les rayons de la lune, voici des forêts, des tours en ruines, des rocs du

[1] *Deux amis.*

[2] *Nichée de gentilshommes.*

haut desquels des chamois interrogent l'abîme ; plus bas, des sapinières, des prés étroits, des chaumières où des vitres rougeoient encore[1]. C'est la Forêt-Noire, ou le Taunus, ou l'Eiffel ; l'une verra les amours d'Irène et de Litvinof, et le désespoir de Tania ; l'autre, celui de Gemma, après la fuite de Sanine ; le troisième, les brèves amours d'Assia et d'un anonyme qui doit être Tourguénief lui-même[2]. Dans chacun de ses tableaux, en effet, il s'efforce de mettre des souvenirs personnels, des impressions vécues. Il y en a sans doute aussi dans ses descriptions d'Italie, de Sorrente[3], de Venise[4], de la plaine morte où, sous les grosses étoiles du Midi, près de la mer silencieuse, brillent çà et là, semblables aux éclats d'un miroir brisé, les flaques stagnantes qui sont les Marais Pontins[5].

Ces paysages, qu'un de ses compatriotes a trouvés peu réussis[6], Tourguénief les croyait plus vivants que ses paysages russes. Déjà dans *Paracha,* il insistait sur leur contraste ; dans *Trois Rencontres*, il oppose à la nuit russe « tristement pensive », la nuit italienne « étincelante et voluptueuse comme une femme qui aime[7] » ; dans *Fantômes*, le héros, à la vue des vagues

[1] *Fantômes. Revue des Deux Mondes,* 13 juin 1866, traduit de Mérimée.

[2] *Assia, Fumée* (Hetzel). *Eaux printanières.*

[3] *Une nuit à Sorrente.* trad. Delines, Flammarion.

[4] *Un Bulgare*, pp. 275 et suiv. de la traduction française.

[5] *Fantômes*

[6] Kavéline, *Tourguénief dans les jugements de ses contemporains.*

[7] *Revue des Deux Mondes,* 1er octobre 1859.

déchaînées contre les falaises, à Wight, redemande la tranquillité des plaisirs russes. Lavretski y revient, lui aussi, chercher le silence et l'oubli. « Ailleurs, la vie roule en bouillonnant ses flots impétueux ; ici, elle s'épanche sans bruit, comme une eau dormante[1]. »

Ces fugitifs de l'Europe ne s'arrèteront pas dans les villes russes, pourtant si peu bruyantes ; l'unique description de Pétersbourg qu'on trouve dans Tourguénief, tourne court sur « l'odeur de choux et d'écurie de cette Palmyre du Nord[2] ». Le poète ramène ses héros tout de suite, jusqu'à la vraie Russie, qui est celle, non des steppes ou des grandes forêts — comme les oiseaux, il ne les aime pas[3] — mais des *Récits d'un chasseur*. Les bois clairsemés du pays d'Orel leur suffiront ; un jour viendra même où ils ne sortiront plus des parcs et des jardins des châteaux. Celui de Daria Mikhaïlovna, dans *Roudine*, allonge ses allées de la colline à la rivière ; celui des Sipiaguine, dans *Terres vierges*, est peigné comme un jardin de Lenôtre. Mais cette belle ordonnance ne saurait plaire à un œil vraiment russe, et Tourguénief préfère à ces magnificences les tilleuls trop serrés et tout tortus, les framboisiers sauvages et l'étang herbeux de Glaphyra Pétrovna, dans *Nichée de Gentilshommes*. Peut-être ce désordre lui rappelle-t-il de lointains souvenirs. Dans le *Journal*

[1] *Nichée de gentilshommes.*

[2] *Fantômes.*

[3] *Le voyage en Poliéssié.*

d'un Homme de trop, il décrit les sentiers étroits près du petit étang, les coins sablonneux d'où l'on pouvait taquiner le goujon et la tanche, les bouleaux à travers lesquels arrivait, de la digue, la chanson du paysan, coupée par les cahots de sa téléga... Comment ne pas croire qu'en écrivant ces lignes il songeait à Spask ?

Il y songeait encore en dépeignant les châteaux où ses personnages mènent, en s'ennuyant de tout leur cœur, « la vie de château à la française, compliquée de la vie de village, à la russe[1] ». Sauf chez les aristocrates, qu'il n'aime guère, ces châteaux sont vieux, délabrés, et d'ailleurs spacieux, tout comme Spask. Sur le seuil, un vieux chien est attaché à une lourde chaîne qu'il n'a même plus la force de traîner. Les chambres sont garnies de meubles antiques et boiteux, les murs ornés de rébarbatifs portraits d'ancêtres ; sur les fenêtres dorment des mouches blanchâtres, comme les murs, sous la poussière qui les recouvre. De quelque nom qu'il l'appelle, cette maison est celle qu'il retrouve, à chaque retour, plus affaissée, plus déjetée, et qu'il en aime d'autant plus. Vieux chiens, vieux domestiques, vieux meubles, tout y contribue à cette odeur indéfinissable qui le ressaisit, dès la porte, le ramène brusquement dans le passé, par-dessus les années d'Occident, ajoute à la sensation d'un calme infini dans l'espace, celle d'un arrêt du temps[2]. Mais ce calme est trompeur; tel qui vient, comme

[1] *Trop menu le fil casse.*

[2] *Faust, passim. Nichée de gentilshommes*, etc.

Lavretski, y chercher l'oubli, y retrouvera l'amour et la souffrance.

D'ailleurs, même au fond de la Russie, l'Europe n'est jamais absente. Les personnages de Tourguéniet ont constamment affaire à des étrangers. De tous, ceux qu'il préfère, ce sont les Allemands. Il s'égaye de leurs ridicules; il les fait tous vieux, édentés, vêtus de fracs trop courts dont se dégage une odeur de chicorée qui est, selon lui, l'indice infaillible de leur nationalité[1]; mais il leur accorde du *Gemüth*. Ils pleurent, comme Schimmel, en lisant *Faust*, ou comme Schaaf, en chantant « Mon cœur! mon cœur! pourquoi es-tu si triste[2]? » Ce *Gemüth* n'est pas la vertu — Schaaf quitterait volontiers son frac et sa mélancolie dans la chambre de la soubrette — mais il tourne parfois en bonté, comme chez l'institutrice, aux longs *repentirs* blonds, qui console le pauvre Sorokooumof[3]; ou, comme chez le musicien Lemm, en « cette vivacité d'imagination qui n'appartient qu'à la race germanique[4] ». Plus tard, il est vrai, il nous montrera, dans les *Eaux Printanières*, des Allemands niais ou fripons; dans *Fumée*, de jeunes barons allemands à figure d'usuriers doucereux. C'est que, dans l'intervalle, il s'est fixé dans leur pays. Jadis, quand il ne faisait que le traverser, il en voyait seulement la poésie; contribuable badois, il

[1] *Faust.*

[2] *Un mois au village.*

[3] *La mort, Récits d'un chasseur.*

[4] *Nichée de gentilshommes.*

en voit la prose, et ses Allemands descendent au niveau de ses Français.

Ceux-ci n'avaient pas été maltraités dans ses toutes premières œuvres ; encore dans les *Récits d'un chasseur*, un ex-tambour de la Grande Armée, devenu le propriétaire Ivan Ivanovitch Lejeune, plaisait par sa droiture et sa gaîté[1]. Dans les nouvelles, nous rencontrons des gouvernantes françaises qui sont de vieilles coquettes ou de sèches péronnelles[2] ; puis, en France même, des Français qui sont encore pires. Voici, dans *Nichée de Gentilshommes*, le fade M. Ernest ; dans *Fumée*, *Msieu* Verdier, qui prend des airs avantageux et discrets parce que des princesses russes rient de ses calembours. Voilà enfin la *lorette* dont la voix canaille et les joues peintes ont tant d'attraits pour les Koulmamétof[3]. Tous et toutes, ils n'ont qu'une idée, gruger le Russe ; si le capitaine Lebœuf tue Viazovnine, c'est qu'il est trop sot pour mieux faire[4].

Enfin, chemin faisant, Tourguénief rencontre ses frères slaves. Il ne les traite pas mieux que les Français. Le Bulgare Insarof est honnête, mais d'esprit étroit[5] ; le Polonais Malewski, intelligent, mais malhonnête[6] ; Ratch, qui doit être un Tchèque, dépouille et martyrise une orpheline[7]. Les Petits-Russiens, pour-

[1] *Odnodvorets.*

[2] *Pounine et Babourine, Trop menu le fil casse,* etc.

[3] *Fantômes.*

[4] *Deux amis.*

[5] *Un Bulgare.*

[6] *Premier amour.*

[7] *Abandonnée,* (*Etranges histoires,* Hetzel).

tant sujets du Tsar, comme Tourguénief, sont têtus, rusés et cupides [1], à l'exception du seul Mikhalévitch [2] ; et si parfois ils ont l'air simple et presque niais, c'est pour mieux duper le grand frère moscovite [3].

Mais il y a pis que les étrangers, ce sont les métis. Tourguénief, en effet, juge des races d'hommes en chasseur, comme des races de chiens. Leurs qualités ou leurs défauts ont été fixés une fois pour toutes : les croiser, c'est les abâtardir. Un seul « sang-mêlé » trouve grâce à ses yeux ; c'est le peintre Choubine qui, né d'un Russe et d'une Française, incarne avec élégance le type « celto-slave » récemment découvert par un éminent philosophe [4]. Mais Ratmirof, autre Celto-Slave, est un arriviste sans scrupules [5] ; Constantin Diomidytch Pandalevski, demi-Russe et demi-Grec, est un espion et un mouchard [6] ; Zoia Nikitichna [7] et Varvara Pavlovna [8], demi-Allemandes, sont coquettes, sensuelles, et ne manqueront pas de tromper leurs maris. Dans l'œuvre de Tourguénief, tous les rôles de traîtres sont dévolus à des métis ; ils sont tout au bas

[1] *André Kolossof. — Vieux portraits, Souvenirs d'enfance*. Hetzel.

[2] *Nichée de gentilshommes*. Le chapitre où il figure a été supprimé dans la traduction française.

[3] *Terres vierges*, p. 98.

[4] *Un Bulgare. — Esquisse d'une psychologie des peuples européens*. A. Fouillée.

[5] *Fumée*.

[6] *Roudine*.

[7] *Un Bulgare*.

[8] *Nichée de gentilshommes*.

de l'échelle dont les échelons supérieurs sont réservés aux Russes de race indiscutable.

Des étrangers ont pourtant célébré sa haute impartialité[1]; et lui-même il se flattait d'être exempt de préjugés nationaux. En 1880, il assurait au Petit-Russien Dragomanof, en toute sincérité, qu'il avait toujours beaucoup aimé ses compatriotes[2]. Il était sincère aussi en défendant les Français contre des Russes qui en redisaient le mal qu'il avait dit lui-même. Mais il était toujours le Grand-Russe dont le proverbe dit que, lavée dans sept eaux, sa peau ne change pas de couleur. Fixé chez des étrangers, de son plein gré, il souffrait pourtant de leur contact, de leurs supériorités réelles ou supposées ; il guettait leurs sottises, et en parlait, en ses jours de nostalgie, comme ce Lejnief auquel il fera déclarer, dans *Roudine*, que « le cosmopolitisme est une bêtise, et le cosmopolite, un zéro ».

Les étrangers servent donc, dans les nouvelles, de repoussoirs aux Russes. Il s'en faut pourtant que ceux-ci soient flattés. Nous rencontrerons encore des maniaques, ou des excentriques, comme le silencieux Ivan Ilitch d'*Eaux dormantes*, et le débonnaire Étienne Ivanovitch, de *Deux amis*, qui répond à tout « *braou! braou!* » Nous verrons aussi des gens tarés, comme le général qui porte sur le visage « l'expression grandiose des gens qu'un jugement a convaincus de

[1] Voir le *Wiek*, de Varsovie, article nécrologique sur Tourguénief.

[2] Dragomanof, *Lettres de Kavéline et de Tourguénief à Herzen*, postface.

péculat[1] » ; des arrivistes, comme le Panchine de *Nichée de gentilshommes*, et le haut fonctionnaire qui sait si bien doser, suivant ses interlocuteurs, le respect, la condescendance ou le mépris[2]. Ne pas montrer de gens de cette espèce eût été difficile, puisqu'on en rencontre à chaque pas, et que, d'ailleurs, ils sont divertissants. Mais ils sont, pour la plupart, esquissés légèrement. L'homme essentiel, dans les nouvelles, est le noble que son aisance dispense des soucis sordides, et que son éducation élève au-dessus du vulgaire.

Son éducation surtout le caractérise. Biéliaief est pauvre[3], Bazarof est un demi-plébéien[4], mais ils sont tous deux étudiants à l'Université, et c'est là la vraie savonnette à vilains, — surtout l'Université de Moscou. La plupart des héros de Tourguénief en sortent. Roudine en a été l'étoile. Bersénief rêve de la devenir[5] ; Lavretski y est accouru, tout barbon qu'il était déjà, dès que la mort de son père l'a rendu libre[6]. Élevés de même, ils ont mêmes goûts, mêmes qualités. Ils peuvent réciter de mémoire des pages de Pouchkine, et même, quand ils ont voyagé, des vers de Gœthe[7]. Ils savent le français, peu ou prou, mais nos idées n'ont pas formé les leurs. Ils sont, en effet, pour la plupart, du temps où l'Uni-

[1] *Nichée de gentilshommes.*
[2] Matthieu Ilitch, dans *Pères et Enfants.*
[3] *Un mois au village.*
[4] *Pères et enfants.*
[5] *Un Bulgare.*
[6] *Nichée de gentilshommes.*
[7] *Eaux dormantes*, *Faust*, etc.

versité de Moscou, tout entière vouée aux grandes idées, « n'était pas encore une école professionnelle[1] » ; en d'autres termes, du temps de l'hégéliomanie, et ils en gardent le goût des discussions à la fois subtiles et vagues, à tournure un peu pédante.

L'âge aussi met entre eux des différences. Roudine a quarante ans quand une fillette de seize ans s'éprend de lui, ou de son éloquence. Lavretski, lors de sa mésaventure conjugale, a dépassé la trentaine ; Litvinof, autre amoureux trompé, en approche, mais les Bazarof, les Insarof, les Berséniief, n'ont pas vingt-cinq ans, et c'est leur début sentimental qui nous est conté. D'autres, Sanine, Biéliaief sont des blancs-becs (*biély*, blanc), et l'on en dirait autant de Choubine, s'il ne devait à son origine à demi française une fâcheuse précocité[2].

Mûrs ou verts encore, Tourguénief les décrit minutieusement, moins par souci du réalisme que parce qu'il croit à la correspondance du dehors au dedans ; les détails de la physionomie doivent annoncer ceux du caractère. Nous apprenons donc, dès l'entrée de Roudine chez Daria Mikhaïlovna, que sa voix aiguë n'est pas en rapport avec sa haute taille ; cette dissonnance est le premier avis de lacunes morales qu'on découvrira bientôt. Le Bulgare Insarof a le front bas, les yeux enfoncés ; il veut bien ce qu'il veut. Lavretski, — un peu trop gros, au jugement de sa cousine Maria Dmitrievna, pour un mari trompé — est bon et mou, malgré son éducation anglo-saxonne. Bazarof a la

[1] *Un Bulgare.*

figure longue et maigre ; son nez va s'amincissant jusqu'au bout ; il est violent, autoritaire, orgueilleux. Litvinof, qui a un peu de cet air d'assurance, le corrige par un sourire que nous retrouverons chez tous ceux de ces héros que Tourguénief a voulu rendre sympathiques. Mais leur trait le plus général, c'est la timidité. Ils sont tous, plus ou moins, *liés en dedans*. *L'homme de trop* se heurte à tout, comme un poisson sous la glace ; Bersénief n'aime pas qu'on le regarde en face ; malgré sa désinvolture française, Choubine est parfois gêné [1] ; Arkade Kirsanof se trouble devant Bazarof, et celui-ci — l'homme fort — devant Mme Odintsova.

Mérimée a écrit que Tourguénief ne connaît pas de types généraux, mais seulement des individualités [2]. On est tenté d'admettre le contraire, à voir sa galerie de jeunes premiers. Malgré la profusion de détails caractéristiques, ils tiennent tous d'un modèle commun, d'un prototype dont nous aurons à rechercher les origines.

Ses héroïnes sont à peine plus variées. Il y a parmi elles une Italienne, la Gemma qui lui a fait oublier, pour une fois, son horreur des étrangers, mais toutes les autres sont Russes, et presque toutes de la noblesse. Irène descend de Rurik ; il ne fallait rien moins que ce Varègue pour expliquer son port impérial. La plupart sortent de la noblesse moyenne, ni pauvre, ni riche. Rarement Tourguénief descend à des filles de naissance irrégulière, comme Assia, à des demi-aventurières,

[1] *Un Bulgare.*

[2] Préface de la traduction de *Fumée.*

comme la Zénaïde de *Premier amour;* à des plébéiennes, comme la Maria Pavlovna qui joue un vilain rôle dans les *Eaux printanières.* Il faut, en effet, l'éducation étant affaire de classe, et l'amour, souvent, affaire de tète, qu'elles sortent du même milieu, et qu'elles aient mêmes goûts que leurs amoureux. Elles savent donc du français, un peu de littérature; elles aiment la poésie et les discussions abstraites. Rarement elles y prennent part, mais elles encouragent les combattants et parfois sont le prix du vainqueur.

Souvent, elles ont le type que Tourguénief appelle, à propos d'une femme aimée par Pouchkine « le type russe *à la Vanacha* », à la Jeannette; elles sont blondes, gracieuses, très calmes, « avec beaucoup de simplicité dans le regard et les manières ». Elles n'ont rien d'éthéré : Tania, dans *Fumée*, est un peu lourde, avant que les écarts de son fiancé ne l'aient fait maigrír; la Maria de *Jacques Passynkof* a la figure ronde, un peu commune; mais leurs joues sont fraîches; leurs yeux bleus très doux, leurs traits expriment la franchise et la bonté, un rayon de soleil semble reposer sur leur front blanc. Elles ont, d'autre part, un air de jeunesse que Tourguénief accentue en proportion de sa sympathie. Lisa, dans *Nichée de gentilshommes*, a des « joues légèrement hâlées, comme celles d'un enfant ». Ses yeux gris regardent avec candeur, sous « des sourcils constamment relevés comme ceux des enfants ». Alexandra, dans *Roudine*, a le regard et le rire d'un enfant. « Les dames la trouvent *simplette*; que peut-on désirer de plus? »

Il y a des femmes d'un autre genre, et plus belles. Irène, au sortir de l'Institut, — nous dirions de Saint-Denis, — est grande, avec une carnation mate assez rare à son âge, des traits réguliers, des cheveux éblouissants, des yeux gris foncé, à reflets verdâtres, qui fascinent. Quelques années plus tard, elle ressemble « à ces déesses sortant des nuages qu'on voit sur les plafonds des anciens palais italiens » ; elle commande, elle est reine ; toutes les têtes se courbent devant elle, mais elle ne s'empare pas des cœurs comme l'Alexandra de tout à l'heure ; ces lèvres minces, qui s'entr'ouvent à peine, ne promettent pas le bonheur durable [1]. Dans *Un Bulgare*, Hélène a, comme Irène, le teint mat, le nez aquilin, de grands yeux gris, et, dans toute sa personne « quelque chose de nerveux, de heurté, de saccadé ». Même signalement pour la Marianne de *Terres Vierges* ; ses yeux gris, son nez droit, ses lèvres minces annoncent aussi « quelque chose de fort, de passionné, d'impétueux ». Il n'est pas jusqu'à la Maria Pavlovna des *Eaux printanières* qui n'ait ce type, mais dégradé ; comme elle est fille d'un fermier de l'eau-de-vie, ce qui domine, en elle, c'est « l'expression dure, presque grossière, avec quelque chose de sauvage, de joli et d'obtus ».

Elles se ressemblent toutes par leur assurance ; nulle part elles ne montrent la timidité que Tourguénief dispense si libéralement à ses héros ; même la douce Lisa, de *Nichée de gentilshommes,* ne se laisse inti-

[1] *Fumée.*

mider par personne. Elles doivent sans doute ce trait commun à la Tatiana d'*Eugène Oniéguine* : ce n'est pas sans motif qu'on nous avertit, à propos de l'une d'elles, Nathalie Alekséievna, qu'elle sait tout Pouchkine par cœur[1]. Mais leur ressemblance s'arrête là. Celles qui ont le type « à la Vanacha » aiment « comme seules les jeunes filles russes savent aimer » ; elles pardonnent, sans phrases, et se sacrifient. Les autres, les filles aux yeux gris et aux lèvres minces, sont capables, elles aussi, de dévouement, mais non de simplicité : « La femme, déclare la Nathalie de tout à l'heure, n'a pas seulement la faculté de comprendre le sacrifice ; elle sait aussi s'immoler elle-même ! » Et nous verrons, en effet, Hélène abandonner sa mère malade pour travailler, avec Insarof, à l'affranchissement de la Bulgarie[2] ; Marianne fuir de chez les Sipiaguine pour prêcher au peuple l'évangile révolutionnaire[3]. En somme, elles aiment leur prochain, toutes ; mais quelques-unes font leur choix, et préfèrent le moins prochain.

Cette héroïne et ce héros se rencontreront parfois à l'étranger, dans quelque site romanesque des bords du Rhin, le plus souvent en Russie, derrière l'inévitable *samovar*. Il sera question des menus incidents du voisinage, de l'Occident, de voyages, de l'Université, des souvenirs qu'elle a laissés au héros : la conversa-

[1] *Roudine.*

[2] *Un Bulgare.*

[3] *Terres vierges.*

tion deviendra philosophique — c'est par sa dialectique que Roudine conquiert Daria Mikhaïlovna et ses hôtes — ou littéraire et poétique ; on dira du Pouchkine ou du Lermontof, on traduira du Gœthe [1]. Puis, déjà familiers, tandis que les vieilles gens jouent aux cartes, les jeunes vont errer dans le parc. Ils causent, ou, plus exactement, elle le fait causer. Dans *Un mois au village*, Véra interroge Biéliaief sur sa triste jeunesse ; dans *Un Bulgare*, Hélène provoque les confidences, d'abord de Bersénief, sur ses ambitions universitaires ; d'Insarof ensuite, sur la révolte contre les Turcs qu'il prépare : de la même façon, dans *Terres vierges*, Marianne demande à Nejdanof les projets des révolutionnaires. Ce ne sont pas là, semble-t-il, des conversations bien dangereuses : elle l'admire, certes, de songer à de si grands objets, mais on l'étonnerait en lui disant que de l'admiration à l'amour, il n'y a qu'un pas. Lui, de son côté, ne se doute pas que ses confidences sont déjà des aveux ; que, pour lui en arracher de plus précis, tout conspire contre lui, le murmure du vent, « l'ombre des vieux saules qui rend les jeunes visages si charmants [2] », l'étoile d'or qui se réfléchit dans l'étang, à côté de la lampe des joueurs de *vint* [3]. Quelquefois, sans plus, il cède, et soudain ses lèvres articulent des mots qu'il ne leur avait pas commandés [4]. Mais, le plus souvent, il y faut encore l'intervention d'un *Deus ex*

[1] *Les eaux dormantes, Faust, Trop menu le fil casse,* etc.

[2] *Nichée de gentilshommes.*

[3] *Les eaux dormantes.*

[4] Arkade Kirsanof dans *Pères et Enfants.*

machina. Sanine, debout dans la rue, la nuit, cause avec Gemma, accoudée à sa fenêtre. Une bourrasque les enveloppe, les arbres gémissent ; chancelant, il s'appuie au mur au moment même où Gemma, effrayée, se penche en avant. Alors, seulement, dans l'étreinte de ses bras nus, il comprend qu'il l'aime, et la bourrasque emporte ses indécisions : « Salut, vent impétueux! s'écrie à son tour Nathalie Pétrovna, dans *Un mois au village*... Tu n'attendais que le moment de te précipiter... Comme il a rempli toute la chambre ! On ne l'en chassera plus maintenant ! »

En fait, il passera comme il est venu. Dès le lendemain de l'aveu, le héros de Tourguénief s'interroge avec stupeur. « Je ne sais comment cela s'est fait... Je ne m'y attendais guère », confesse Arkade à Bazarof. Nathalie Pétrovna elle-même, qui saluait si joyeusement l'orage vainqueur, s'étonne qu'il trouble sa tranquillité. « J'ai la tête fatiguée... Je n'ai pas l'habitude de ces choses-là. » Biéliaief, qu'elle dispute à sa pupille Véra, se lamente, lui aussi, sur la nouveauté de son cas, et s'il finit par préférer Phèdre à Aricie, c'est un peu parce qu'il est très jeune, et beaucoup par politesse. D'autres se tiennent mieux, mais on lit sur leurs lèvres la plainte qu'ils n'osent exhaler, et leurs yeux cherchent si désespérément leur « assiette », perdue depuis la veille ou l'avant-veille, qu'on se demande s'ils ont jamais aimé.

En réalité, ils n'en savent rien eux-mêmes, et leur passion est d'un genre à déconcerter tous les psychologues. Des deux éléments que Chamfort distinguait

dans l'amour « l'échange de deux fantaisies, le contact de deux épidermes », il leur manque au moins le désir du second. Seul parmi eux, Bazarof, un soir, commence un geste : les autres observent toujours, avec l'objet de leur flamme (?), une réserve presque offensante. L'ami d'Assia lui reproche aigrement d'être venue au rendez-vous, où il est bien, lui ; en revanche, dès le lendemain, il clame à tous les échos qu'il l'aime, et qu'il est un sot ! Roudine, en barque, sur le Rhin, avec une Parisienne préparée à beaucoup d'outrages, lui en fait un qu'elle n'avait pu prévoir ; il lui parle, deux heures durant, de Schiller et de Hegel. Le même Roudine se plaint à Nathalie Alexéievna des obstacles qui s'opposent à leur mariage. « Votre mère n'y consentira jamais ; c'est affreux ! » Quant à l'enlever, jamais ! « Votre tranquillité m'est plus chère que tout au monde. » Est-ce bien de sa tranquillité à elle qu'il a cure ? Le héros de *Faust*, qui a obtenu de Véra Nikolaievna un premier rendez-vous, ne l'y trouve pas ; quel bonheur ! « J'étais fatigué, et lorsque je rentrai dans ma chambre tranquille, j'étais satisfait, presque gai. » Bref, quand ils en sont au moment décisif, ils s'en vont tous, ainsi que l'expliquent à Isaief, l'un après l'autre, tous les amoureux de sa femme, « parce qu'ils sont d'honnêtes gens [1] ».

Par contre, les héroïnes de Tourguénief tiennent toutes de la *Tania*, de Pouchkine, qui écrit si hardiment l'aveu de son amour : elles font même plus que d'écrire.

[1] *Un mois au village.*

Hélène se jette dans les bras d'Insarof, Irène dans ceux de Litvinof ; Maria Pavlovna, un jour d'orage, entraîne Sanine, tout penaud, dans la grotte où il devra jouer les Énée. Selon la remarque d'un Allemand, les *Gretchen*, chez Tourguénief, ce sont les hommes : les femmes seules ont de l'ardeur et de la volonté, à tel point qu'on ne peut appliquer à ces étranges amours même la première partie du mot de Chamfort : ils ne sont que la soumission, d'ailleurs passagère, d'un jeune homme bien élevé à la fantaisie d'une femme « furieusement égoïste », car elle veut « vivre, c'est à dire aimer[1] » c'est à dire, dominer.

Nous imaginons parfois que l'amour, c'est l'union complète de deux êtres, l'égoïsme à deux, si l'on veut, qui exclut l'égoïsme individuel. Quelle erreur !

« Il n'y a pas dans l'amour d'égalité des âmes, de libre accord. Non, il n'y a qu'un maître et un esclave, et ce n'est pas sans raison que les poètes parlent de ses chaînes... Vous saurez un jour comment ces menottes si douces savent torturer, avec quelles prévenantes caresses elles vous mettent le cœur en pièces... Vous saurez la haine qui se cache sous l'amour le plus enflammé. Vous soupirerez, comme le malade après la santé, après le repos, le repos bête, pur et simple. Vous saurez ce que c'est que d'appartenir à une jupe, et combien honteux et écrasant est ce servage[2]. »

On comprend alors les craintes que Tourguénief prête à ses héros. Ils se pressentent victimes ; ils veu-

[1] *Trop menu le fil casse.*

[2] *Un mois au village.*

lent fuir : il faudra pour les saisir, la ruse et les complicités de la nature perfide. Finalement, ils tomberont tous dans les filets de la chasseresse.

« Peut-on échapper à des mains quelconques ? L'homme est faible, la femme est tenace, le hasard est tout-puissant : se résigner à une vie décolorée est difficile, s'y résigner complètement est impossible. Ici il y a beauté et sympathie, chaleur et lumière ; comment s'y dérober ? On s'élance comme un enfant vers sa bonne[1]... »

Et il en sera incessamment ainsi jusqu'au jour où les glaces de l'âge nous enlèveront, à la fois, le désir, et d'aimer et de vivre.

Cette façon d'envisager l'amour — tout en restant à expliquer elle-même — suffirait, sans doute, à expliquer les défaillances du héros de Tourguénief, s'il n'en avait qu'en amour. Mais il en a partout ; en toute occasion, il se montre, suivant l'expression de Pigassof dans *Roudine,* « homme aux oreilles courtes », c'est-à-dire faible, inconstant ; toutes ses entreprises, quelles qu'elles soient, finissent comme ses amours. Roudine intelligent, honnête, et somme toute, travailleur, recommence vingt fois sa vie pour venir enfin traîner sa misère à Paris, et se faire tuer sur une barricade, au milieu de gens qui — dernière ironie — ne peuvent même pas imaginer que ce Russe ne soit pas un Polonais. Par contre, Insarof qui rêve de la mort sur un

[1] *Fumée.*

champ de bataille, meurt dans son lit, de la phtisie; Bazarof, prêt à combattre, lui aussi, se pique le doigt et meurt. Nous savons déjà que le brave petit Vania, des *Récits d'un chasseur*, a été tué par un cheval. On pourrait allonger à l'infini la liste de ces coups de la fatalité. Rien ne sauve le héros tourguéniévien, ni le courage, ni la jeunesse, ni même la prudence et la timidité. « J'ai restreint mes vœux, dit Roudine à son ami Lejnief; je ne vise que le but le plus rapproché et rien ne me réussit. Pourquoi ? Donne-moi la solution de cette énigme ? » — « Enigme, en effet ! » répète Lejnief, sans se prononcer autrement. Pourtant il doit y avoir une explication à un mal qui revient avec la régularité des phénomènes naturels, et qui paraît, d'ailleurs, être le triste privilège de la race.

« Nous autres, Russes, nous mettons à finir mal une véritable *maestria*... D'abord, nous voulons conquérir le ciel : puis nous rêvons du bien de toute l'humanité, de la patrie, enfin du simple bonheur domestique. Tout d'un coup, nous trébuchons dans une fourmilière, et, vlan ! nous voilà par terre, puis dans la tombe[1]. »

[1] *Une correspondance.*

VIII

LE HÉROS DE TOURGUÉNIEF

A-t-il existé dans la réalité ? Le type dit des années quarante.

Ses origines, selon les contemporains : le régime politique ; l'influence de la culture occidentale.

L'opinion de Tourguénief; sa division des types humains, la place qu'il assigne au type slave.

Son « moi » dans son œuvre.

Cette énigme, il y aura bientôt un demi-siècle que, le premier, Tchernychevski en a cherché la solution, dans un article resté célèbre [1]; depuis, on la cherche toujours. Tourguénief se trompait-il sur les Russes ? Ou nous trompait-il, nous, quand il affirmait ne montrer que la réalité, et « *the pressure of time* », suivant l'expression qu'il empruntait à Shakespeare ? Et s'il n'a été ni trompeur, ni trompé, comment se fait-il que, dans son œuvre, tous les Russes conscients, intelligents, soient des malades [2] ?

Il n'y a guère eu, pour croire à une supercherie de sa part, que les Goncourt. Le jour où ils s'aperçurent de

[1] *L'homme russe à son rendez-vous*, dans l'*Athénéï* de 1858.

[2] Pakline, dans *Terres Vierges*.

son peu de goût pour le goncourisme, ils s'aperçurent aussi que, pour ressembler si peu à des personnages de Tolstoï ou de Dostoievski, « ces Russes timides et policés » devaient avoir été inventés par « le grand mystificateur slave »[1]. Mais pourquoi Tolstoï et Dostoievski, Slaves eux aussi, seraient-ils moins mystificateurs que Tourguénief? Pourquoi tous les Russes devraient-ils être taillés sur le même patron? Est-il vrai enfin, que le héros tourguéniévien soit exceptionnel?

En fait, on le retrouve dans la plupart des œuvres du XIXe siècle, même antérieures à Tourguénief. Des héros de Pouchkine, de Herzen, de Gontcharof sont déjà des ratés, des impuissants[2]; on en retrouve dans Tolstoï et dans Dostoievski. Le type est si peu spécial à un auteur qu'on l'appelle, de dénominations très larges, souvent « le type des années quarante », parfois « le type slave ». Le problème n'est que de déterminer, et l'origine de ce type général, et ce que Tourguénief a pu y mettre de particulier.

L'homme des années quarante est, comme le héros tourguéniévien, un scrupuleux sans cesse occupé à peser le pour et le contre. De même que le héros de *Faust* s'avise, à l'heure d'un rendez-vous, que l'amour est de l'égoïsme, et qu'à trente-sept ans on n'a plus le droit d'être égoïste; de même, à Berlin, Stankiévitch se demande, avant d'aimer, ce qu'il penserait de l'objet

[1] *Figaro*, 5 novembre 1893.

[2] *Eugène Oniéguine*, de Pouchkine; *Oblomof*, de Gontcharof. *A qui la faute?*, de Herzen, etc.

éventuel de son amour, « à le considérer sous l'angle de vision de sa structure objective ». Pendant qu'il considère, l'objet meurt, et, soulagé, Stankiévitch trouve dans cette mort « la conciliation hégélienne » de ses doutes[1]. Granovski, l'ami de Tourguénief et de Stankiévitch, aime une jeune fille qui l'aime aussi ; parti pour Berlin, il correspond avec elle par l'entremise d'une amie qui les brouille; revenu, il s'aperçoit de ses torts, mais comme il ne peut rallumer une flamme éteinte, il gémit, demande pardon, puis s'éprend d'un objet numéro deux, tout en rendant de petits services au numéro un[2]. Herzen qui est, d'ailleurs, d'une génération un peu antérieure, annonce de Viatka, en 1837, à son adorée Natacha, qu'il a fait la cour, non sans succès, à une fort belle dame, mais qu'il s'est bientôt fatigué « de cette fleur funèbre, de ce cœur sans idéal », et qu'il l'a négligée, mais avec d'autant plus de remords que la malheureuse a, dans l'intervalle, perdu son mari. « Imagine combien je souffre, ô ma Natacha !... sois un ange de miséricorde ». Natacha pardonne ; la fleur funèbre se dessèche dans l'oubli, et Herzen se sent tout heureux et tout aise[3]. « Ces messieurs, remarque Lejnief, dans *Roudine*, n'aiment rien tant que d'étaler et de flétrir leurs misères... après quoi ils sont guillerets comme s'ils avaient pris un petit verre d'absinthe. »

[1] Skabitchevski, *Articles critiques*, *Trois hommes des années quarante*, Pétersbourg, 1890.

[2] Granovski, *Correspondance*. — Skabitchevski.

[3] *Pensée russe*, de juillet 1893 ; *Revue des Deux Mondes*, du 13 octobre, même année.

Tourguénief a donc trouvé des modèles autour de lui, mais qui les a formés, ces modèles? On a parlé de romantisme, de byronisme; lui aussi, le héros de Byron est un être brisé, bourreau de soi-même et des autres. Mais s'il est foudroyé aujourd'hui, c'est que jadis il a été Titan, et nul n'ignore que son âme enferme encore des trésors d'énergie. Le héros tourguéniévien, au contraire, n'a ni orgueil démoniaque, ni passé surhumain, ni présent tragique. Son passé, c'est d'avoir été étudiant à Moscou, et son présent, d'être le sujet oisif d'un Tsar autocrate.

C'est justement là, dans ce présent, qu'est pour Tchernychevski la cause de tout le mal. Pendant le long règne de Nicolas I[er], l'intellectuel russe, découragé par l'échec des révolutionnaires de 1825, a perdu le peu d'énergie qu'avaient pu lui laisser les mœurs du servage. A quoi bon la volonté quand on ne peut la faire servir au bien public? « Sans l'habitude d'une participation personnelle aux affaires publiques, l'enfant mâle devient, en grandissant, un neutre d'âge moyen, ou un vieux neutre, mais jamais un homme ». Dans une lettre de 1876, Tourguénief semble incliner à cette opinion. « Que changer à l'existence pâle et misérable qui nous est faite? c'est une *fatalité* qui pèsera sur nous, jusqu'à nouvel ordre[1] ». Pourtant, nulle part, il n'établit un rapport direct entre le despotisme d'en haut et le caractère de ses personnages. Il ne pense évidemment pas que Roudine recule devant une sujette de

[1] A Polonski, *Première collection des lettres*.

Louis-Philippe parce qu'il est sujet d'un autocrate, et que l'activité civique soit la condition de l'énergie amoureuse. Le contraire serait plus naturel : la tyrannie des Césars appelle l'orgie romaine.

Est-ce donc dans le passé qu'il faut chercher la cause du mal? Tous les « tourguéniéviens » déclarent à l'envi qu'ils ont été mal élevés. « Que suis-je allé faire à l'Université ? s'écrie le Hamlet de Tchigrov. Quel profit pouvais-je tirer de l'Encyclopédie de Hegel ? Quel rapport y a-t-il entre elle et notre existence à nous, Russes[1] ? » Comme jadis la gallomanie, la germanomanie a fait des *déracinés*. « Le malheur de Roudine, dit Lejniet, c'est qu'il ignore tout de son pays. » La phrase pourrait être d'un des Aksakof, mais il n'est nul besoin de croire qu'ils l'ont soufflée à leur ami[2]. Slavophiles et Occidentaux s'accordent à constater qu'en Russie, longtemps, la culture occidentale n'a produit, suivant le mot de l'Occidental Herzen, « que des superfluités intelligentes ».

La culture germano-philosophique a eu, par surcroît, le défaut d'encourager chez les Russes, le goût du raisonnement *in abstracto*, et la tendance à prendre des mots pour des faits. C'est d'elle, dit le Hamlet de Tchigrov, que sont nées ces parlottes « où triomphent les phraseurs ; où le travail solitaire, seul fructueux, devient antipathique ; où les conversations remplacent l'effort

[1] *Récits d'un chasseur.*

[2] Nous avons vu que les relations de Tourguénief et des Aksakof ont été particulièrement amicales dans le temps où il écrivait *Roudine*.

de l'intelligence », d'autant plus fâcheuses, d'ailleurs, qu'elles glissent des inconnues de la philosophie d'abord, dans celles de la politique... « L'avenir de la Russie! nous le mâchons et remâchons comme un morceau de gomme élastique » ; puis au *moi* des jeunes philosophes, qui y recherchent le secret de cet avenir, comme jadis l'hiérophante dans les entrailles de la victime. « A peine adolescents, nous nous mettons à disséquer notre malheureuse personnalité... dans la vie, nous n'avons rien d'autre à faire que de continuer[1]. » Et c'est ainsi que le jeune noble qui ne veut pas être *tchinovnik* devient un dilettante, la « superfluité intelligente » de Herzen, le *baïbak* de Gogol, c'est à dire « un fainéant, un casanier, un solitaire[2] », et, pour finir, un héros de Tourguénief.

Tourguénief est-il vraiment convaincu des mauvais effets de la culture? En tout cas, des deux catégories entre lesquelles Herzen partage les Russes — les *idéologues* et les *brutes*[3], — c'est toujours à la seconde qu'il donne la préférence. « Il s'amourache de ce qui est simple, immédiat, par exemple, dans *Pères et Enfants*, de la vieille mère de Bazarof, de cette petite sotte de Fénitchka... Mais dès qu'il s'agit d'hommes cultivés, il hésite, discute, analyse, et finit toujours par condamner[4]. » Par contre, un lourdaud, chez lui, a toute chance d'être heureux. Pendant que Roudine finit sur

[1] *Une correspondance.*

[2] *Ames mortes*, trad. Charrière, II, 55, 93,

[3] *Œuvres complètes,* I, 85.

[4] Strakhof. *Articles critiques*, p. 96.

une barricade, son rival, l'insipide Serge Pavlitch, épouse Nathalie. Le spirituel Gorski s'est laissé enlever Véra par ce bon toutou de Stanitzyne. Dans le *Journal d'un homme de trop,* des trois compétiteurs à l'amour de Lisa, le prince, un bellâtre, est heureux le premier; Bezmionkof, un pleutre, ramasse ses restes; l'homme d'esprit, qui n'en aurait pas fait fi, va mourir dans son coin. Dans *Deux Amis,* Viazovnine, trop intelligent pour sa femme, se fait embrocher par le capitaine Lebœuf pour que son rustique ami Pierre la console. Il n'y a pas un récit de Tourguénief qui ne laisse l'impression, que la culture ne réussit pas aux Russe, soit que « quelque chose dans leur sang la repousse[1] »; soit que l'esprit, à certaine dose, étouffe l'énergie.

Cette incompatibilité de l'une avec l'autre, il n'en est pas l'inventeur; elle est un des clichés du romantisme, et surtout du romantisme allemand. Heine l'a expliquée par la vogue du hamlétisme chez les étudiants, qui, disait-il, perdent à l'Université, comme jadis Hamlet, le goût et la volonté d'agir. Or, Tourguénief était dans une université allemande au moment même où Heine y constatait cette vogue, et l'on peut supposer, à certaines coïncidences, qu'il a connu ce passage de Heine et que l'impression lui en est restée.

Heine rangeait à peu près sur le même rang trois œuvres, selon lui, capitales, *Hamlet*, *Don Quichotte*, *Faust*. « Nous y retrouvons la tragédie de notre néant; mais les gens qui ont le mieux pénétré la vanité des

[1] Tchaadaief, *Œuvres choisies*, Paris.

choses humaine donneront toujours la première place à *Don Quichotte*[1] ». Tourguénief en jugeait de même. Nous savons déjà quelle admiration il avait pour *Faust*, quelle place Hamlet a tenue, non seulement dans son œuvre, mais encore dans sa vie[2]. Nous l'avons vu traduire Don Quichotte; il paraphrasera, dans la préface de la traduction de Viardot, l'exclamation de son ami Flaubert sur ce « gigantesque bouquin[3] ». Son culte se partage si bien entre Cervantès et Shakespeare qu'il imagine une division de l'humanité en deux classes ; celle des Hamlet, « chez lesquels la vraie couleur de la volonté native a été effacée par le pâle reflet de la pensée[4] » qui comprennent tout, sans profit pour personne ; et celle des Don Quichotte qui ne doutent de rien, chargent sur tous les moulins à vent, n'aboutissent à rien — non plus que les Hamlet — et sont d'ailleurs poursuivis par la même fatalité[5].

En définitive, il est entré, dans le type dit tourguéniévien, beaucoup de traits des Russes du XIXe siècle, particulièrement d'une certaine classe. Ces traits, Tourguénief les a généralisés et accentués sous des influences littéraires. Mais elles n'ont pas tout fait. « Il ne faut pas mettre toutes les sottises, dit Lejnief dans

[1] Heine, *De l'Allemagne*.

[2] « O Hamlet, prince de Danemark, comment sortir de ton ombre? » Pakline, dans *Terres vierges*.

[3] Flaubert à George Sand, 1869.

[4] *Hamlet*.

[5] *Hamlet et Don Quichotte*, discours traduit par Louis Leger, dans la *Bibliothèque universelle* de Lausanne, et par Delines dans le volume intitulé : *Devant la guillotine*, Paris, Flammarion.

Roudine, au compte de la philosophie », ni de la littérature sans doute ; d'autant plus qu'au cas particulier l'ethnographie a joué son rôle. Que penser des hérédités russes, du mot de Tchaadaief ?

« Il n'y a de fort en nous, remarque Nejdanof, dans *Terres vierges*, que ce qui, en nous-mêmes et pour nous-mêmes, est un secret à peine entrevu. » En d'autres termes, l'origine de notre caractère est à des profondeurs que la réflexion n'atteint pas. Mais où manque la réflexion, manque aussi la liberté ; nous sommes donc incapables de modifier notre caractère. « Tel est l'homme dans son berceau, tel il sera dans la tombe [1]. » Quant aux circonstances qui l'auront formé, dès le berceau et même avant, sous quelque vocable que nous déguisions notre ignorance, nous n'en connaissons rien. « Qui pourra nous expliquer, dit le maître de Tourguénief, Gœthe, par quelle chaîne secrète la destinée d'un homme s'unit à celle de ses enfants, de ses petits-enfants ; comment ses penchants reparaissent en eux, et comment ils expient ses erreurs ? Nous devons courber la tête devant l'Inconnu [2]. »

Nous savons déjà que Tourguénief croit « au sang, à la race [3] ». Il y a pour lui un caractère spécifiquement russe ou slave. « C'était, dit-il de son Gaguine, une véritable âme russe, honnête, sincère, mais sans cha-

[1] *Fumée*, trad. franç., p. 106.

[2] Gœthe, *Faust*.

[3] *Trois Portraits*.

leur intérieure[1]. » Il y a eu un temps où il étendait ce défaut même aux femmes, où il affirmait que le vin brûlant de l'amour est réservé aux fils ardents du Sud, et que les pâles filles du Nord n'ont pas plus de mérite à être vertueuses que les poissons à rester calmes[2]. Sur ce dernier point, il changera d'opinion ; mais, jusqu'à la fin, son homme russe restera incurablement indolent. Il en résultera, en bas, « la misère et la saleté russe[3] » ; en haut, l'incapacité d'agir à temps, dont le Russe, faute de mieux, se fait honneur. « Dieu merci ! nous ne sommes pas des Allemands[4]. »

La contre-partie et jusqu'à un certain point, le résultat de ce défaut, c'est la bonté ; chez le Russe, la méchanceté n'a pas plus de racines que le reste. Tourguénief nous parle pourtant de traditions généreuses qui n'auraient pu naître et se maintenir, s'il n'y avait, dans le Russe, un instinct de bonté plus fort que même son indolence. Quand Insarof tombe malade, Bersénief, qui le sait son rival heureux, le soigne en frère plusieurs semaines. « Vous autres, Russes, votre cœur est d'or ! » s'écrie le Bulgare, quand il apprend qui l'a sauvé.

En somme, Tourguénief emprunte aux Occidentaux la notion de l'infériorité pratique de ses compatriotes ; aux slavophiles, le dogme de leur relèvement par la bonté. A-t-il raison ? Il se peut que le charme dont nous faisons honneur à la « finesse slave » tienne, pour une part, à un

[1] *Assia.*

[2] Lettre à Mme Viardot, 1846. *Poésies, La Vénus de Médicis.*

[3] *Terres vierges*, traduct. franç., p. 124.

[4] Kropotkine. *Autour d'une vie*, p. 40.

désir de sympathie que le Russe éprouve d'autant plus sincèrement qu'il a lui-même la sympathie facile. Cette sympathie n'est pas toujours éphémère, et l'on trouve encore en Russie, voire au fond de la Sibérie, les cœurs d'or dont parle Insarof. Qu'il ne faille pas généraliser, cela va de soi : Tourguénief citait à des amis trop ardents le cas, dont il avait été témoin, de l'enfant tombé dans un ravin, gémissant, qu'aucun des paysans qui l'entendaient ne songeait à secourir[1]. Il savait, d'ailleurs, ce que serait une nouvelle jacquerie : le souvenir de Stenka Razine et de Pougatchof le hantait[2]. Même parmi les « intelligents », il avait rencontré « des hommes à nuque large, silencieux, un peu bêtes, avec beaucoup de tempérament » qu'il estimait dangereux[3]. Mais il n'en tenait pas moins à sa théorie : les exceptions s'expliquaient par les métissages. Dans *Terres vierges*, Solomine est froid, résolu, énergique : c'est qu'il a du sang suédois ou finnois ; sa large figure et ses cheveux filasse en témoignent. Le grossier Goubariof, de *Fumée*, descend de quelque Bahouche du Moyen Age[4]. L'animal sauvage qui se cache en Bazarof a sans doute même origine[5].

Biélinski raisonnait de même quand, étonné de sa propre combativité, il s'écriait « Moi, par nature, je suis Juif[6] ! »

[1] Souvenirs de Polonski.

[2] *Fantômes.*

[3] *Un mois au village.*

[4] *Terres vierges*, trad. franç., 124.

[5] *Pères et enfants*, v. plus loin, pp. 226.

[6] *Souvenirs littéraires*, Tourguénief.

Tourguénief accepte donc, avec des réserves qui la confirment, la théorie de la douceur et la mollesse slave. Mais y est-il venu sous l'influence des slavophiles? D'avance, c'est peu probable ; nous savons que, dans chacun de ses portraits, il est parti de l'image d'une personne vivante. Pour que tous ses Russes se ressemblent, il faut qu'il ait eu, sous les yeux, constamment, un modèle, dont il a fait, une fois pour toutes, le Slave-type. Il n'est pas difficile de mettre un nom sur ce modèle.

Ses héros sont atteints de paralysie morale. Or, lui-même, il est faible, facile à la suggestion, à la capitulation. Il passe une partie de son temps à céder, l'autre à se reprocher sa « maudite complaisance », sa « nature de mouton », même sa « lâcheté[1] ». Ses amis parlent de « son manque d'épine dorsale morale[2] ». Ses personnages n'en ont pas davantage, car il les a faits, remarque Herzen, comme Dieu le père a fait Adam, à son image. C'est lui-même qu'il analyse quand, dans cette description de la timidité que Taine jugeait un chef-d'œuvre, il nous montre « l'obstacle incompréhensible, insurmontable qui se dresse entre ses sentiments, ses idées, et l'expression de ces idées et de ces sentiments[3] ». Ce n'est pas seulement sa psychologie qu'il a mise dans ses romans, c'est aussi sa forme physique. Sanine et Roudine sont tous deux son

[1] *Correspondance, passim.*

[2] Ivan Aksakof, *Correspondance*, t. III des *Œuvres*, p. 324.

[3] *Journal d'un homme de trop.*

portrait, à différentes époques. Nous savons déjà que ses impressions y sont aussi. Le fait réel dont il affirme qu'il part toujours, est, neuf fois sur dix, un fait personnel.

« Je plains beaucoup Tolstoï, dit-il un jour, à propos de sa *Confession;* d'ailleurs, chacun a sa façon de tuer ses puces[1] ». La sienne n'est pas douteuse. A Bade, il raconte à son ami Pitsch que jamais son œuvre ne dérive d'un désir net d'écrire, de telle façon, sur tel sujet. Avant qu'il ait une intention quelconque, il sent s'agiter, tout au fond de lui, un souvenir, une impression encore obscure. Pendant des semaines, l'obsession le suit; peu à peu, des images, des idées, un embryon d'intrigue cristallisent autour du noyau primitif. Un jour enfin, il s'enferme dans sa chambre ; on l'entend marcher à pas pesants, gémir « comme un lion en cage »; puis il s'assied et écrit, poussé par une force invincible vers des tableaux qui l'épouvantent. « Il faut que je la décrive, dans son cercueil ouvert, quand ses parents viennent la baiser, suivant l'usage... J'ai assisté à des adieux de ce genre. Voilà ma journée gâtée. » Mais, lui disent ses amis, si les tableaux tragiques vous rendent malade, pourquoi ne pas tourner autrement votre récit? « C'est impossible, répond-il; il finit mal parce que je veux m'y débarrasser d'un souvenir personnel[2]. »

La conduite en amour de ses personnages est certainement influencée par ses propres souvenirs. Il pense

[1] Conversation avec Polonski.

[2] Souvenirs de Pitsch.

à lui, quand il inscrit en tête de son *Faust* le « *Du sollst entbehren* » de Gœthe. Quand il dépeint le Russe qui suit à travers les théâtres d'Allemagne, une danseuse italienne[1], il est évident que c'est lui, ce « *Kunstbarbar* ». « Toute ma biographie est dans mon œuvre, » avoue-t-il une fois[2]. Mais il serait vain de rechercher une correspondance absolue entre les détails de l'une, et les accidents de sa vie morale, physique ou même pathologique. Il suffit de constater que, dans une large mesure, celle-ci explique celle-là ; que le caractère « slave » de ses héros, c'est le sien. « Nous nous scrutons nous-mêmes, et puis nous nous imaginons que nous connaissons les autres », dit un des personnages dans lesquels il s'est incarné, le Rakitine d'*Un mois au village*.

Est-ce à dire, en définitive, qu'il ait mal connu les autres ? Mais nous avons vu que ses contemporains avaient subi mêmes influences de race, d'éducation, de milieu, de vie ; qu'ils lui ressemblaient. Il était donc fondé à généraliser son cas. Il s'en faut, d'ailleurs, que les années quarante et leurs « superfluités intelligentes » remplissent son œuvre. L'enquête sur la Russie ne pouvait se limiter à une génération. Nous allons voir Tourguénief, d'une part, remonter dans le passé, étudier les pères, même les grands-pères ; et de l'autre, tâcher de lire dans l'âme des « enfants » quel avenir ils préparent à la patrie.

[1] *Une correspondance.*

[2] Lettre à l'Italien Ciampoli.

IX

LES HOMMES DE LA VEILLE ET DE L'AVANT-VEILLE

Le passé russe dans l'œuvre de Tourguénief.

Types du XVIII[e] siècle ; les gallomanes, les Russes selon la tradition. Types du XIX[e] ; les anglomanes, les germanophiles.

Les années cinquante. Roudine, Lavretski. Le modèle du Russe futur, Insarof.

La prédiction d'Ouvar Ivanovitch. Les hommes qui vont venir.

Les hommes des générations autres que celle de Tourguénief occupent, dans son œuvre, des places fort inégales. Aux hommes nouveaux sont consacrés trois grands romans, *Pères et Enfants, Fumée*, *Terres vierges; Roudine*, *Nichée de gentilshommes*, *A la veille,* ou, comme on l'a traduit en français, *Un Bulgare,* nous présentent surtout des hommes de la veille. Quant à ceux de l'avant-veille, ou même de plus loin, ils sont dispersés dans des nouvelles, dans des préambules de roman, et, d'ailleurs, assez peu nombreux.

Ce n'est pas, en effet, le passé lointain qui intéresse Tourguénief. « Le Scythe pachyderme [1] » est pour lui matière infertile et petite ; il lui faut le Scythe qu'est

[1] *Un Bulgare*, trad. franç., p. 17.

venue solliciter, jusqu'au fond de ses steppes, l'influence européenne. Or, l'espèce en est relativement récente. C'est seulement vers le milieu du XVIIIe siècle que la culture européenne s'est répandue en Russie, avec les grammaires françaises que le héros de *Faust* retrouve dans la bibliothèque de ses arrière-grand'mères, et l'*odekolonne* et les caftans de Paris dont parle, dans les *Récits d'un chasseur*, le vieux valet de chambre du comte Pierre Ilitch.

Nous savons déjà de ce comte que ses goûts français l'ont réduit à la misère, lui et ses serfs. Il n'y a rien à dire de son intellectualité ; il est simplement le Russe qui greffe sur la prodigalité nationale les manies coûteuses de l'étranger. Le Koltovskoï de l'*Abandonnée* est déjà — on n'ose dire moins fou — mais tout de même plus intelligent[1]. Toujours fleurant l'ambre, toujours poli, jamais capricieux, il reste, au milieu de ses serfs, l'homme que Marie-Antoinette a reçu à Trianon. Il est lettré ; Saint-Simon, Mably, Helvétius, Voltaire surtout, lui sont familiers. Il est philosophe ; il raille les popes, estime « l'auteur de la nature », et, pour taquiner l'émigré qu'il a recueilli chez lui, il s'amuse à louer les théophilanthropes. « Des fleurs ! des vierges ! le culte de la nature ! Ce La Réveillère-Lépeaux avait du bon ! » Il est, d'ailleurs, férocement égoïste. Trois ou quatre heures par jour, il se fait lire des livres français par la fille d'une ancienne femme de charge, la pauvre Suzanne, dont la voix et la poitrine se brisent à ce

[1] Traduct. dans *Étranges histoires*, Hetzel.

métier, malgré le « cachou de Bologne » qu'il lui offre à chaque quinte de toux. Il mourra sans lui dire un mot qui soit plus que poli, et en l'oubliant dans son testament. Il est pourtant son père [1].

A la même époque, Voltaire et Diderot remplissent si bien la tête du jeune Lavretski que, pour affirmer sa philosophie et faire pièce à son père, il épouse la serve Malania. Chassé du château paternel, il trouve à se faire attacher à l'ambassade de Londres. Quand il en revient, après la mort de son père, il est l'anglomane que la Russie a connu sous Alexandre Ier. Il se hâte d'expulser de son *home* — « *Help yourselves!* » leur dit-il — de pauvres diables qui, depuis longtemps, n'avaient plus d'autre asile, et de commander à Londres des crachoirs, des lavabos, des livrées de jockey, et même des charrues qui, d'ailleurs, refuseront de travailler dans le sol slave. Cependant son fils, coiffé d'un béret à plume de coq et déculotté à l'écossaise, mange de la viande crue, et s'adonne, par ordre, à différents sports. Ivan Lavretski prêchera la supériorité des Anglo-Saxons jusqu'au jour où, dans « les années vingt », les ans et la peur de la police le transformeront en un vieillard geigneur et dévot [2].

Son successeur en anglomanie sera, sous Nicolas Ier, le dandy qui fait sonner ses talons, écoute les gens en inspectant ses ongles, leur répond en bâillant, toujours prêt, d'ailleurs, à demander ou à rendre raison,

[1] *Etranges histoires*, Paris, Hetzel.

[2] *Nichée de gentilshommes.*

et qui finira dans le type du vulgaire bretteur que nous connaissons déjà.

Le trait commun de tous ces pseudo-Européens, c'est qu'ils n'ont plus de cœur. Faut-il en accuser Byron, ou Voltaire et son hideux sourire ? Tourguénief ne le dit pas. Il sait bien que la Russie n'est pas parfaite ; que le passé de la Russie n'a pas été l'âge d'or, qu'au fouet du maître répondait quelquefois la hache du serf[1]. Mais il glisse volontiers sur ces sombres histoires pour s'arrêter complaisamment sur des figures sympathiques, qui sont toujours — par hasard — celles de Russes soustraits aux influences occidentales.

Dans *Vieux Portraits*, Téléguine est un noble de vieille souche qui, après avoir servi, est revenu de bonne heure dans son domaine. Il y habite une maison en poutres de sapin comme on n'en voit plus, avec une multitude de chambres percées de toutes petites fenêtres, et ornées de tableaux noircis entre lesquels trône, à la place d'honneur, une copie de la Catherine II de Lampi. Il est servi par une armée de *dvorovyé* voûtés, chevelus, grognons. Il n'a jamais moins de quinze convives, dont plusieurs, depuis des années, ne mangent que chez lui. Mendiants avoués, déguisés, il les accueille tous.

« Quand un pauvre te demande l'aumône, donne-lui une fois, deux fois, trois fois... S'il revient une quatrième fois, donne-lui encore, mais en ajoutant : « Camarade, tâche donc de travailler autrement qu'avec les dents !

[1] *Souvenirs d'enfance. Ivan Soukhikh*, Hetzel, et *Revue politique et littéraire*, mai 1881.

— Et si pourtant il revient une cinquième fois ?
— Eh bien, donne-lui encore. »

Il va sans dire que Téléguine est bon aussi pour ses serfs, mais l'idée de les affranchir ne lui vient pas. « Ils n'ont à eux que la croix qui pend à leur cou, et encore est-elle en cuivre... Comment auraient-ils du bon sens pour se conduire[1] ? »

En somme, Tourguénief immole à ce modèle des vertus d'autrefois les produits plus ou moins brillants de la gallomanie ou de l'anglomanie. Mais le sacrifice ne s'étend pas à tous les « Occidentaux » ; il épargne les germanophiles qu'il a connus dans sa jeunesse.

Ces germanophiles des années trente, il leur décoche pourtant des épigrammes, mais combien inoffensives. Dans *André Kolossof*, le vieil étudiant Pouzyritzine se croit romantique ; au moins une fois par jour, il s'écrie : « Tout ce qui est beau doit périr dans sa fleur ; c'est la loi du monde ! » ; puis, après un soupir, il allume une bonne pipe. Jacques Passynkof est d'une catégorie plus relevée ; à la pension, où on l'élève par charité, il lit, dans un coin de la cour, la *Résignation* de Schiller, puis la déclame à ses camarades qui se moquent de lui, mais l'aiment bien tout de même. Avec quelle force il articule les mots *Devoir ! Honneur !* Avec quelle constance il se sacrifiera, devenu homme, à ces mots magiques ! Il mourra jeune, mais pour ressusciter sous les traits du Bersénief qui, jadis étudiant à Göttingue,

[1] *Souvenirs d'enfance*, *Téléguine et Pavlovna* (Hetzel). — *Revue politique et littéraire*, 14 mai 1881.

s'est nourri de Schiller, lui aussi. Rentré en Russie, il a publié un livre, *Le crime et les évolutions de l'esprit,* mélange de schellingianisme, de swedenborgianisme et de républicanisme, auquel peu de gens ont compris quelque chose. Puis, devenu vieux, toujours mystique, pompeux et bafouilleur, il fait fuir la jeunesse, qu'il aime pourtant : n'est-elle pas le gage de l'avenir lumineux dont la pensée l'obsède ? En mourant, il a encore les yeux fixés sur lui. « Je te transmets le flambeau, dit-il à son fils ; tiens-le, ami, jusqu'à la fin[1]. » Tel Stankiévitch, à Berlin, le confiait à Tourguénief et à ses amis.

Plus près de la génération à laquelle appartient Tourguénief, se confondant presque avec elle, est le Roudine dans lequel on a voulu voir, tantôt Bakounine, tantôt Tourguénief lui-même. Il tient des deux, en effet ; il a leur haute taille, la voix aiguë de Tourguénief, et cette espèce d'autorité dans l'esprit à laquelle se soumettaient involontairement tous les amis de Bakounine, avant de se brouiller avec lui. Il a aussi la faiblesse de caractère de l'un, et l'imagination désordonnée de l'autre. Éloquent, spirituel, honnête, quoique peu délicat, il est l'homme des enthousiasmes qui se refroidissent vite, et des projets fatalement voués à l'insuccès. A quoi bon parler de ses opinions ? Il est évidemment un Occidental, comme ses modèles ; mais, dans sa vie, il n'en sera ni plus ni moins. « Dernier des Mohicans » du romantisme russe,

[1] *Un Bulgare.*

il ne représente, dans l'histoire des opinions russes, que la génération sacrifiée des dernières années de Nicolas Ier [1].

Il y a plus à tenir compte de son contemporain, Théodore Lavretski, le fils de cet Ivan dont nous avons suivi les expériences anglomanes [2]. Malgré son éducation exotique, Théodore est resté Russe, peut-être parce que sa mère, Malania, était une simple paysanne. Il est grand, gros, avec la figure vermeille, le front haut, le nez un peu fort, dans le genre de ces nez russes en pomme de terre dont il sera question dans *Fumée*. Il aura, naturellement, les opinions qui sont censées cadrer le mieux avec cet extérieur. Rentré en Russie, après sa mésaventure conjugale, Lavretski est provoqué à la discussion par l'élégant bureaucrate Panchine, l'homme de tous les progrès — et surtout de son avancement personnel, — et cette discussion est d'autant plus vive que Panchine prétend à la main de Lisa, que Lavretski aime, sans d'ailleurs s'en douter encore.

Fonctionnaire d'avenir, Panchine a des opinions arrêtées sur la manière dont il faut tenir les rênes du gouvernement ; il parle avec assurance, et jongle avec les problèmes les plus ardus « comme un escamoteur avec ses gobelets ». Sa recette, bien simple, est celle de tous les hommes d'État, depuis Pierre le Grand : « Imiter l'Europe, lui prendre ses lois ; si elles ne con-

[1] *Roudine* a été traduit et quatre fois réédité chez Hetzel, mais sa dernière édition est épuisée depuis fort longtemps.

[2] *Nichée de gentilshommes.*

viennent pas au peuple, il s'y fera tout de même ; ce n'est qu'une affaire de temps, d'*oukazes* et de poigne. » Lavretski, lui, démontre le danger des improvisations, des plans grandioses qui, presque jamais, ne répondent aux vrais besoins du pays. Il faut, dit-il, ne pas rompre avec la tradition nationale, la respecter, s'incliner devant elle ; « sans cet acte d'humilité, la hardiesse, même contre le mensonge, est impossible [1] ».

Ce sont là des opinions et des mots de slavophile. Faut-il croire qu'en écrivant *Nichée de gentilshommes*, Tourguénief a subi l'influence de ses amis du moment, les Aksakof, et que leurs discours sur l'orthodoxie l'ont déterminé à faire finir sa pauvre Lise au couvent ? Mais nous avons déjà noté, à propos du Kassiane des *Récits d'un chasseur*, l'importance qu'il donne au sentiment religieux. Nous l'avons constatée encore dans la *Maison de poste;* trompé, volé, chassé de chez lui, le vieil Akim prie et pardonne, tout comme Lisa [2]. D'autre part, les opinions de Lavretski s'accordent si bien avec l'occidentalisme de Tourguénief, que nous les retrouverons, plus tard, dans la bouche de son sosie, Potoughine, associées, d'ailleurs, à celles de Panchine : « empruntons à l'Europe, mais tenons compte du passé, et ne croyons pas que, sans un long effort, nos emprunts pourront nous être utiles ». Nous verrons enfin, dans *Fumée*, Litvinof se tracer le même programme de « laboureur progressiste » que Lavretski ; avec cette seule différence que celui-ci l'adopte au

[1] ...Traduct. franç., pp. 195 et suiv.

[2] Voir plus loin, pp. 290, 291.

moment où les grands espoirs sont encore interdits, et que l'autre y reviendra quand ils se seront évanouis [1].

Cette période des grands espoirs a commencé, pour la Russie, après la guerre de Crimée. Nicolas Ier était mort, et l'autocratie paraissait bien malade. L'opinion réclamait impérieusement des réformes ; Alexandre II était disposé à les accorder ; mais, pour le seconder dans sa tâche, il fallait des hommes nouveaux. Les dilettantes, les désabusés, les *baïbaks*, voire les enthousiastes à la façon du vieux Bersénief, avaient, semblait-il, fini leur temps. A quel signe reconnaîtrait-on la race nouvelle ?

En 1853, à Spask, Tourguénief avait reçu d'un voisin un roman, ou plutôt une esquisse de roman, intitulée *Une famille moscovite*, d'un certain Karataief. On y voyait figurer un père brutal, une mère résignée, une jeune fille idéale, Katia. Dans une promenade aux environs de Moscou, cette Katia rencontrait un étudiant bulgare, honnête et sérieux, un peu sauvage, très différent de ses camarades russes ; elle l'aimait et s'en faisait aimer. Puis elle allait à Paris terminer ses études musicales ; sa mère mourait, le Bulgare aussi, et le roman finissait sur ces deux morts, sans commentaire d'aucun genre [2].

Cette histoire plus ou moins vécue n'était pas très

[1] Sur le soi-disant slavophilisme de Tourguénief, cf. ses *Souvenirs littéraires*, p. 104.

[2] Annenkof, *Messager d'Europe*, 1883. — *Antiquité russe*, 1890.

émouvante, et les amis de Tourguénief, à Pétersbourg, ne purent comprendre pourquoi il leur lisait, avec enthousiasme, un manuscrit aussi insignifiant[1]. En réalité, il y avait trouvé, outre des épisodes qu'il retiendra, au moins un caractère digne d'attention, celui du Bulgare. Cet homme concentré et résolu, tout entier voué à l'affranchissement de sa patrie, pouvait être le modèle de l'homme qu'attendait la Russie. De cette pensée est né le roman que nous appelons *Un Bulgare*, et les Russes *A la veille*.

En adoptant *Une famille moscovite*, Tourguénief l'a naturellement placée dans son cadre habituel. L'action se passe encore, en partie, à Moscou ; mais les épisodes les plus importants en sont transportés, l'un dans le parc de Tsaritzyne, près du vieux palais de Catherine II, les autres à Kountsovo, une de ces villes de vacances comme il y en a plusieurs autour de Moscou. Et nous voyons reparaître le paysage tourguéniévien, avec ses sous-bois, les abeilles qui bourdonnent dans l'ombre, les grappes de fleurs jaunes qui pendent aux branches basses des tilleuls, le hanneton qui tombe et s'aplatit sur la route ; et puis, au milieu de la verdure, la maisonnette en bois, avec sa véranda peinte en rose, où l'été réunit les personnages que Tourguénief a créés ou empruntés à Karataief.

Celui qu'on y voit le moins, c'est le maître du logis, Nicolas Stakhof, ancien officier de la Garde, qui a démissionné aussitôt qu'il a eu « accroché » une riche

[1] Annenkof, *Messager d'Europe*.

héritière ; ses loisirs se passent maintenant, partie au club, où il pose pour l'esprit paradoxal, partie chez une petite veuve allemande, qui l'exploite. Sa femme, Anna Vassilievna, petite, mince, délicate, toujours malade ou fatiguée, se console d'être délaissée par son « ingrat » en élevant, autant que le lui permettent ses migraines, sa fille Hélène, sa pupille Zoé — encore une petite Allemande — et son neveu, Paul Choubine, élève à l'École des beaux-arts. Son entourage est complété par un vieux cousin, porte-étendard en retraite, le gigantesque et peu loquace Ouvar Ivanovitch.

De tous, Choubine est le plus intéressant. Constamment agité, il entretient dans la maison un mouvement qui la réveille ; il taquine Ouvar Ivanovitch et même Nicolas Stakhof, fait la cour à Hélène qui le repousse, et à Zoé, qui l'accueillerait volontiers si elle ne se méfiait de ce « vif-argent », de ce « Français ». La mère de Choubine, en effet, était française ; et cette origine explique le goût du jeune homme, d'une part, pour les onze mille vierges ; de l'autre, pour les arts, et notamment pour la sculpture : il serait déjà un grand artiste s'il ne tenait de son Slave de père une paresse invincible. Tel quel, « ce papillon qui agite ses ailes, mais ne s'envolera jamais » fait un vif contraste avec son ami Bersénief, l'autre soupirant d'Hélène. Autant Choubine est un Français, autant celui-ci est l'Allemand selon la formule des années quarante. Il est inélégant, disgracieux ; il marche le cou tendu, les épaules démesurément levées ; il ne sait tenir ni sa tête, ni ses longues jambes ; il parle pénible-

ment ; quand c'est avec une femme, il bredouille et gesticule sans nécessité. Mais cette gaucherie ne l'empêche pas d'avoir l'air plus réellement distingué que l'élégant Choubine. On sent en lui une nature loyale, généreuse, désintéressée, une bonté active, un désir d'être utile qui se manifeste naïvement dans son désir de devenir professeur. « Je voudrais, avoue-t-il à Hélène, marcher sur les traces de Timothée Nikolaiévitch [1]. » Il n'ose pas ajouter ce que sans doute elle attend, « et devenir votre époux ».

L'Hélène qui lui inspire tant d'amour et tant de timidité est brune avec ces yeux gris et ce nez droit qui sont toujours pour Tourguénief l'indice d'une volonté forte : « dans tout son être, on sentait quelque chose de nerveux, de magnétique, de saccadé, qui devait ne pas plaire à tout le monde et même paraître antipathique à quelques-uns. » Comme Assia qui, à dix-sept ans, s'attristait de n'avoir encore rien fait d'héroïque, elle rêve d'une tâche mystérieuse, « de quelque chose que personne ne désire, ou à quoi personne ne pense dans toute la Russie », et qui finit pourtant par se préciser pour elle : « affranchir son pays ! On ose à peine prononcer ces mots, tant ils sont grands. » En attendant qu'il lui soit donné d'agir pour cette grande cause, elle se consacre, avec une fougue qui effraye ses parents, tantôt à un chat moribond, tantôt à une petite mendiante. Mais cet esprit de sacrifice n'est pas préci-

[1] Timothée Nikolaiévitch, c'est Granovski, l'ancien ami de Tourguénief, qui venait justement de mourir, après une brillante carrière professorale.

sément l'esprit de bonté ; elle déteste encore plus facilement qu'elle n'aime. Elle a peu de considération pour sa mère, et aucune pour son père ; elle méprise Choubine, qui est frivole, et Zoé, qui n'est pas franche. Elle ne sait pas être juste ou injuste à demi. « Votre père s'est-il vengé de cet aga ? » demande-t-elle au Bulgare Insarof qui vient de lui conter la triste histoire de sa famille. D'où lui vient cette énergie farouche, Choubine le demande à Bersénief, qui ne sait que répondre. Plus avisés, des critiques ont parlé de George Sand, suggéré qu'Hélène avait subi l'influence de ses héroïnes. Elle tient, en effet, et de leur humanitarisme exalté, et de leurs goûts d'indépendance, mais diffère d'elles par une certaine étroitesse d'esprit. Elle ne comprend rien à l'art, et s'en vante ; elle déclame, parfois, en vrai style de roman-feuilleton[1]. Sa hardiesse n'est pas sans quelque chose de maladif, et Tourguénief prend soin de nous avertir qu'à dix ans elle a failli être emportée par une fièvre maligne[2].

En face d'elle, le hasard amène l'homme qui n'a pas encore son pareil en Russie. C'est un Bulgare en lequel, en dépit de l'ethnographie, il n'y a rien de slave. Il a vingt-cinq ans, le front bas, les yeux enfoncés, le regard droit, les mains puissantes. Il est moins intelligent que

[1] Pp. 181, 202, etc.

[2] Cf. le portrait, dans les souvenirs de Leffler, de Sophie Kovalevskaia. « Elle avait de la prédilection pour les relations tendues, voulait prendre et ne pas donner... Trop agitée, trop peu pondérée, elle aspirait sans cesse à l'intimité et ne pouvait s'en contenter. Jamais elle ne tenait compte de l'individualité d'autrui... » etc. *Revue des Deux Mondes*, mai 1894.

Choubine et Bersénief. Il n'a ni talent ni verve, mais beaucoup de volonté et d'endurance au travail, et c'est là ce qu'il faut pour la tâche que la vie lui a assignée. « L'heureux homme ! s'écrie Choubine ; il ne s'agit pour lui que de tomber sur les Turcs ; c'est bien simple ! » Il a, d'ailleurs, toutes les petites qualités qui, selon Tourguénief, manquent aux Russes ; il est sincère, exact, fidèle à sa parole. « Voilà bien de quoi l'admirer ! » s'écriera le critique Dobrolioubof ; mais, d'abord, le mérite des choses est dans leur rareté ; et puis, l'homme qui a voué sa vie à l'affranchissement de son pays est difficilement mesquin.

Bersénief, qui l'a rencontré à Moscou, l'amène chez les Stakhof où, tout de suite, Hélène s'intéresse à lui, à son passé tragique, aux projets qu'on lui devine. Et puis il est si différent de Choubine et de Bersénief avec sa force simple et résolue ! Un incident — qui se trouvait déjà dans le manuscrit de Karataief — la met en lumière. Les Stakhof et leurs amis sont allés en partie de plaisir à Tsaritzyne ; après le dîner dans le parc, les jeunes filles chantent ; des Allemands qui ont bien dîné, eux aussi, interpellent les chanteuses. Une querelle s'ensuit ; Insarof empoigne un grand et gros Allemand, et l'envoie, tête la première, dans le lac, dont il ressort, la bouche pleine de vase et d'imprécations contre « ces polissons de Russes », qu'il n'ose pourtant plus approcher. L'incident en reste là ; mais le soir, dans la voiture qui les ramène à Kountsovo, Hélène n'a plus d'yeux que pour Insarof. « Il y a bien de quoi, s'écrie encore Dobrolioubof, pour un Allemand jeté à

l'eau !... » Sans doute ; Insarof a pourtant fait la scène à faire, et nul doute qu'il ne l'eût faite plus tragique, s'il y avait eu lieu. Hélène l'aime donc ; quand il est dangereusement malade, elle va le voir ; quand il est rétabli, elle lui déclare et lui impose son amour. Puis elle force ses parents à consentir à son mariage et à son départ pour la Bulgarie, qu'elle n'atteindra pas, d'ailleurs, car, en route, Insarof mourra de la phtisie.

Ce roman, attendu avec impatience[1], le public l'accueillit d'abord avec une certaine froideur. On lui reprocha d'avoir l'air d'avoir été écrit par un étranger très au courant des choses russes[2], d'avoir mis en scène trop d'étrangers ou de semi-Russes. Insarof est Bulgare ; pourquoi ? Qu'importe la Bulgarie à des Russes qui rêvent d'émancipation chez eux, pour eux ? Si Tourguénief l'a imaginé Bulgare pour dépister les censeurs, que n'a-t-il profité du succès de sa ruse pour le dépeindre moins sommairement ? On sait de lui qu'il a baigné un Allemand, qu'il est devenu l'amant, puis l'époux d'une demoiselle très volontaire ; pour un héros, c'est peu ! Quant à cette demoiselle elle-même, son amour pour les bêtes, pour les mendiants et enfin pour un monsieur qui n'en peut mais, vaut-il qu'on lui pardonne son indifférence à l'égard de sa mère malade, et son dédain de certaines obligations de la morale ? Il se peut que, comme elle le dit elle-même, elle n'ait pas la conscience faite comme celle des autres. C'est tant pis pour elle, et tant pis aussi pour le roman. Cette

[1] Ivan Aksakof, *Lettres*, III, p. 374.

[2] Annenkof, *La jeunesse de Tourguénief*.

veille, répéta-t-on dans tous les salons, n'aura jamais de lendemain.

Tourguénief eût pu répondre, d'abord, que s'il avait fait son Bulgare un peu pâle, c'est qu'il connaissait mal les choses bulgares ; que, les eût-il mieux connues, il n'y eût pas insisté ; qu'Insarof devait être le type d'une génération russe, dont on ne pouvait rien savoir encore, sinon qu'il lui faudrait une volonté ferme et des idées claires. Quant à Hélène, il avait dit lui-même qu'on pouvait la trouver antipathique. Toute la question était de savoir s'il existait des jeunes filles de ce genre. Or, si l'on pouvait en douter à l'apparition du roman, il n'en fut plus de même un peu plus tard. On vit bientôt pulluler les Hélène rebelles à leur famille et aux convenances « bourgeoises ». Simple effet de suggestion littéraire peut-être — après *Oniéguine*, il y a eu des Tatiana partout — mais si, dans les deux cas, des types littéraires ont eu une telle fortune, c'est qu'apparemment ils n'ont fait que rendre plus clair, plus conscient, ce qui existait avant eux.

Tout compte fait, le succès d' *A la veille* ne tarda pas à se dessiner. Choubine et Bersénief y furent peut-être pour autant qu'Hélène et Insarof; mais celui qui y contribua le plus, ce fut sans doute cet Ouvar Ivanovitch que l'on ne voit guère ouvrir la bouche, d'un bout à l'autre du roman, que pour manger. Grand, gros, épais, lourd, endormi, il ressemble à certains héros des épopées populaires, ou, pour chercher moins loin, au fabuliste national, à Krylof, que Tourguénief avait vu une fois dans son enfance.

« Il resta assis trois heures de suite, sans bouger, sans parler. Il s'appuyait de ses deux mains sur ses genoux : seuls, ses yeux remuaient, à de longs intervalles, sous ses sourcils touffus. Il était impossible de comprendre s'il écoutait, ou si simplement il était assis, et existait. De temps en temps, il semblait qu'un mot voulait sortir, ou ne pouvait pas, ou décidément ne voulait pas sortir de cette graisse antique[1]. »

Aussi lourd, Ouvar Ivanovitch est quelquefois, la *vodka* aidant, un peu plus communicatif. Il écoute Choubine, dont les saillies l'amusent — tels nos singes du XVIIIe siècle surent captiver l'ours moscovite — et même, une fois, ô prodige ! il lui répond :

« Quand donc aurons-nous des hommes, Ouvar Ivanovitch ?

— Prends patience ! dit-il, ça viendra.

— Ça viendra ! tu l'as dit, ô force de la terre russe ; ça viendra, j'en prends acte ! Mais pourquoi éteins-tu ta lampe ?

— J'ai sommeil, bonsoir ! »

« On ne peut se figurer, écrit un contemporain, l'impression prodigieuse que firent ces lignes prophétiques. Elles furent pour nous une révélation[2]. » On verra bientôt, en effet, les gens qui rallumeront la lampe, et voudront tirer le géant de son sommeil.

[1] *Souvenirs littéraires.*

[2] Averkief, *Journal d'un écrivain.*

X

LES TEMPS NOUVEAUX : PÈRES ET ENFANTS

Les années soixante : les aspirations de la société russe ; le conflit des générations.

Sa peinture dans le roman de Tourguénief. Les Kirsanof ; Bazarof. Ses opinions, son but ; la chandelle qui brûlera Moscou.

L'évolution tourguéniévienne de Bazarof. Sa rencontre avec Mme Odintsova : sa passion, son désespoir, sa mort.

L'accueil fait à *Pères et Enfants* par la jeunesse, par les critiques. La défense de Tourguénief par lui-même ; ses indécisions.

Pourquoi, en réalité, il n'aime pas Bazarof.

Un Bulgare avait paru en 1859. Les années suivantes furent une période de fiévreuse agitation. Pour la première fois, le gouvernement capitulait devant l'opinion ; il abolissait le servage, et cette œuvre gigantesque se poursuivait dans un calme qu'admirait l'Europe. « Au lieu de s'écrouler avec fracas, l'ancien régime avait fondu comme une maison de glace au soleil du printemps [1] ». S'il en était ainsi d'une transformation si longtemps crue impossible, que ne devait-on pas attendre de la force mystérieuse qui agissait.

[1] Conversation entre Guizot et Milioutine. *Un homme d'État russe*, A. Leroy-Beaulieu, p. 96.

« Tout le monde s'abandonnait à des espérances absolument sans bornes... Nous étions convaincus qu'il n'y avait qu'à commander pour être obéis, que l'état social d'alors ne pouvait plus durer longtemps ; nous voyions poindre déjà le temps de la liberté et des lumières universelles ; nous en rêvions, nous étions sûrs qu'il ne pouvait être loin[1]. »

Il fallait donc s'y préparer, et partout on discutait liberté de la presse, autonomie, libre-échange, émancipation sous toutes ses formes. « Les salons russes offraient le même spectacle que les boudoirs parisiens, au temps où les belles dames se passionnaient pour les *Dialogues sur le commerce des bléds.* » Il y a pourtant, dans cet engouement russe, des traits qui n'étaient pas chez nos aïeux. Ceux-ci, jeunes ou vieux, sont allés du même pas à la Révolution, les fils derrière leurs pères. En Russie, au contraire, c'était un dogme que les générations contrastent, s'opposent, luttent, et que la plus jeune est inévitablement la meilleure et la plus forte[2]. Dès le début des « années soixante », il fut entendu que les vieux qui avaient supporté le régime de Nicolas, qui étaient « affreusement compromis et coupables devant la Russie, leurs enfants et leur conscience[3] », ne pénétreraient pas dans la Terre promise qu'on entrevoyait à l'horizon ; qu'il leur serait tout au plus permis de

[1] Sophie Kovalevskaia, *Revue des Deux Mondes*, mai 1894, article d'Arvède Barine. Voir aussi Krapotkine, *Autour d'une vie*, p. 101.

[2] *Nichée de gentilshommes*, réplique de Lavretski à Panchine, p. 196, trad. franç. — *Souvenirs d'un vieil étudiant*, *Antiquité russe*, 1888.

[3] Tikhomirof, *La Russie politique et sociale*, Paris, 1886.

bénir, avant d'expirer, les jeunes, les purs, les élus, unis par la Providence dans la même œuvre sainte.

« Quand il arrivait à trois ou quatre jeunes gens de se rencontrer dans un salon, au milieu d'une société de gens plus âgés, il leur suffisait d'une allusion, d'un regard, d'un geste pour se comprendre... Chacun de nous éprouvait alors un plaisir immense et mystérieux à sentir près de lui ce jeune homme ou cette jeune fille qu'il devinait animés des mêmes idées, et prêts à se sacrifier au même but[1]. »

Quelles idées ? quel but ? Là-dessus on ne s'entendait guère. Les vieux apprenaient que leur idéalisme avait fait son temps, qu'il fallait être réaliste partout, et par conséquent, ne respecter que la science, celle des Buchner, des Darwin, des Moleschott et des Buckle ; que les religions, vieillies, devaient disparaître, et, avec elles, les fallacieux principes qui avaient, si longtemps, empêché la proclamation du droit-né de chaque individu au bonheur complet, immédiat. Pour y arriver, à ce bonheur, il faudrait secouer, un jour, le joug de l'État, et, en attendant, celui encore plus tyrannique, de la famille, des pères sur les enfants. Le moment approche où, à propos de n'importe quelle famille de *l'intelligence*, on entendra toujours la même question, et toujours la même réponse : « Oui, les enfants y sont brouillés avec les parents... ils ne sont pas de la même opinion[2]. »

[1] Kovalevskaia. *Revue des Deux Mondes, art. cit.*

[2] Sophie Kovalevskaia raconte les tempêtes suscitées dans sa famille, au fond du gouvernement de Vitepsk, par les articles de la *Revue des Deux Mondes* sur Helmholtz et Claude Bernard.

Or, depuis qu'il avait annoncé la venue prochaine des messies russes, et montré, dans Hélène, la première jeune fille révoltée contre sa famille, Tourguénief était sacré le sorcier qui découvre et fait jaillir les eaux souterraines. Ce rôle était d'autant plus périlleux pour lui qu'il ne venait plus en Russie que pour s'isoler à Spask, ou causer entre deux trains, à Pétersbourg ou à Moscou, avec des amis qui ne connaissaient guère mieux que lui la génération montante. Où trouver l'homme réel, vivant, qui poserait pour le portrait de cette génération ? Tourguénief assure que le hasard le lui fit rencontrer dans un wagon allemand. En 1860, il voyagea pendant quelques heures, sur les bords du Rhin, avec un jeune médecin russe qui l'étonna par ses opinions tranchantes et hardies. « Quand il me quitta, mon roman était fait. » Ce roman[1] parut, quelques mois plus tard, dans le *Messager russe*, de Katkof.

Ses héros sont deux étudiants de l'Université de Pétersbourg, Eugène Bazarof, futur médecin, et Arkade Kirsanof, sans doute « juriste » ou « philologue ». Tous deux reviennent, après trois ans d'absence, visiter leurs parents, à la campagne, et s'arrêtent d'abord chez ceux d'Arkade. Le père de celui-ci est veuf : timide et toujours affairé, il se partage entre un amour tardif et les soucis que, depuis l'abolition du servage, lui donne son domaine. Son oncle, Paul, est un ex-officier de la Garde que la fin tragique d'un amour tumultueux

[1] *Pères et enfants*. Traduction, chez Hachette.

a décidé à quitter le service et à se fixer à la campagne. Il y vit des souvenirs d'un passé dont il conserve précieusement les élégances. On nous le présente vêtu d'un *suit* anglais de couleur sombre, avec une cravate à la mode et des bottines vernies ; ses moustaches sont parfumées ; ses mains, aux ongles longs et roses, sortent de manchettes d'une blancheur de neige. Il représente ceux des « pères » qui ont vécu jadis de la vie mondaine, sous des influences françaises ou anglaises ; tandis que son aîné, Nicolas, représente l'autre moitié de la génération, celle qui s'est nourrie de poésie et de philosophie allemande, et conserve encore, malgré les déceptions de la vie, un peu du romantisme d'autrefois.

Il est difficile qu'il n'y ait pas conflit entre ces débris du passé, et les hommes de l'avenir que veulent être nos étudiants. A la vérité, avec Arkade, le conflit n'est pas grave. Quoi qu'il fasse, en effet, il est de la race de son père ; il a beau énoncer avec trop d'aplomb sa « manière de voir », se verser plus de vin qu'il n'en peut boire, et pardonner à son père, avec une grandeur d'âme assez choquante, ses amours irrégulières ; on sent, malgré tout, qu'il est un bon petit garçon, et qu'une fois marié, il ne s'écartera plus de l'ornière héréditaire. Avec Bazarof, c'est autre chose. D'abord, il est d'une autre classe ; fils d'un obscur chirurgien de l'armée, qui a servi jadis sous les ordres du grand-père d'Arkade, il est, ou peu s'en faut, un roturier, et toutes ses façons d'être s'en ressentent. En d'autres temps, il aurait été un timide et un sauvage ; mainte-

nant il est d'une désinvolture qui produit « l'impression d'une mauvaise odeur ou d'un son criard ». Chez les Kirsanof, il est brusque, presque grossier ; même le son de sa voix a quelque chose d'insolent. Son mépris pour autrui éclate dans toutes ses paroles : « Je suis, dit-il à Paul Kirsanof, un futur médecin, fils de médecin, et petit-fils de sacristain... comme Spéranski. » Celui-ci ayant été une façon de vice-empereur, la comparaison manque de modestie. Parle-t-il de ses opinions, Bazarof affirme, encore plus haut que son ami, qu'elles ne doivent rien à personne, pas même à Proudhon : « J'ai ma manière de voir en propre. » Avec les paysans, il est familier, sans d'ailleurs gagner leur confiance plus que ne la gagnaient, autrefois, les seigneurs slavophiles. En définitive, ses inférieurs le trouvent ridicule, et ses égaux seraient du même avis, s'il n'était si irritant. « Quels jeunes gens ! s'écrie Paul Kirsanof ; on leur demande s'ils veulent du vin blanc ou du rouge, et ils vous répondent, tout du haut de leur tête : « J'ai la constante habitude de préférer le rouge. »

Cependant, Bazarof le juge, lui, Paul, exactement de la même façon : « Quel type ! ses ongles, on pourrait les envoyer à l'Exposition ! Et ses cols ! on dirait du marbre... » Ni la dignité anglaise de Paul, ni sa culture, ni son aventure romanesque ne lui en imposent. « Je suis sûr qu'il se croit un homme accompli parce qu'il lit le *Galignani* et qu'il épargne, de temps en temps, les verges à un paysan !... Pourtant, quand on a joué toute sa vie sur la carte d'un amour féminin,

et qu'ayant perdu, on en reste accablé à jamais, on n'est point un homme, un individu de l'espèce masculine. » Nicolas Kirsanof, qui travaille et se montre « bon enfant », bénéficie d'un peu plus d'indulgence ; mais quoi ! il est d'une génération usée, « il a fini sa chanson », et, dans son genre, il est aussi ridicule que Paul. Bazarof ne l'a-t-il pas surpris, un soir, à faire de la musique ? « Un homme de quarante-quatre ans, un *paterfamilias*, qui, dans le district de N..., joue du violoncelle ! Oh ! là là ! » Bien qu'un peu piqué par ce ton, le docile Arkade approuve Bazarof, et s'efforçe de refaire l'éducation de son père. Comment ? Nicolas le raconte à Paul. « Aujourd'hui, j'étais assis à lire Pouchkine ; je venais de commencer les *Tziganes*... lorsque, tout à coup, Arkade s'approcha de moi, en silence, avec une sorte de compassion caressante ; il me prit mon livre, comme il eût fait à un enfant, et le remplaça par un autre, un livre allemand, *Force et Matière* ; puis il sourit et se retira doucement, en emportant Pouchkine. » Et le pauvre Nicolas ne peut digérer qu'il ne soit plus « bon qu'à mettre sous la remise », et que sa chanson soit déjà finie.

Que faire pourtant, sinon essayer d'apprendre la chanson nouvelle ? Paul et Nicolas s'enquièrent donc des « manières de voir » des deux révélateurs. Pour commencer, Nicolas parle de poésie et d'art ; aussitôt, Arkade et Bazarof lui manifestent leur profond mépris de l'une et de l'autre. « Un bon chimiste, lui dit Bazarof,

[1] Trad. franç., p. 70.

est vingt fois plus utile que le meilleur poète. — Comment ? l'art vous semble donc sans valeur ? — A moi ? pas du tout... J'apprécie celui de guérir les cors et de gagner de l'argent. »

Il n'y a pas à insister là-dessus, et Paul entame un sujet sur lequel, peut-être, on s'entendra mieux : « Vous croyez à la science seule ? — Je ne crois à rien. Qu'entendez-vous par ce mot de *science*, pris en général ? Il y a des sciences, comme des métiers... Il n'y a pas de *science* dans l'acception que vous donnez à ce mot. »

Paul en conclut que Bazarof est vraiment un nihiliste, c'est-à-dire, suivant la définition donnée par Arkade, « un homme qui ne s'incline devant aucune autorité et n'accepte aucun principe sans examen ». Là-dessus la discussion rebondit. « Les gens du vieux temps, comme moi, remarque Paul, pensent que des principes admis sans examen sont indispensables. » Il y a, en effet, des idées et des institutions dont on ne peut faire table rase, et, sans s'expliquer autrement, les interlocuteurs comprennent fort bien de quoi il est question, et aussi les lecteurs que la censure a rendus experts à lire entre les lignes. D'ailleurs, par moments, la discussion devient tout à fait claire. « Indiquez-moi, demande Bazarof, l'institution qui, dans notre société, ne doit pas être impitoyablement abolie ? » Les deux Kirsanof concèdent qu'il y a lieu à beaucoup de réformes, mais ajoutent qu'il faut compter avec le temps, qu'on vient de supprimer le servage... Mais il s'agit bien de cela pour Bazarof ! Le servage est aboli,

c'est vrai, mais des millions de Russes n'ont pas leur pain quotidien ; la superstition crasse étouffe le peuple, et il n'y a nulle part d'honnêtes gens... Paul l'interrompt.

« Soit ! Vous serez nos sauveurs et nos héros. Mais, en attendant, pourquoi insultez-vous ceux que vous appelez les bavards ? Ne bavardez-vous pas comme eux ?

— Allons donc ! si nous avons un reproche à nous faire, ce n'est pas celui-là ! répondit Bazarof entre ses dents.

— Comment ? Auriez-vous la prétention d'agir, ou seulement de vous préparer à l'action ? »

Bazarof ne répond pas, et Paul continue en démontrant que les révolutionnaires sont peu nombreux, qu'ils auront contre eux le peuple entier. « Vous devez savoir qu'une chandelle d'un sou a suffi pour brûler Moscou », riposte Bazarof. Après ce rappel du passé, qui contient tout un programme pour l'avenir, il n'y a plus à discuter. Nous savions déjà que des hommes viendraient ; nous savons maintenant ce qu'ils voudront faire, et comment.

Pour la partie du public qui ne voulait voir en Tourguénief qu'un historien ou un prophète, le livre aurait pu finir là. Mais si le type de Bazarof était posé, il n'était pas expliqué, développé jusqu'au bout. L'homme sot est celui qui ne change jamais : Bazarof, qui n'est point un sot, doit évoluer, comme les autres héros de Tourguénief, et cette évolution le fera finir comme les romantiques et les bavards qu'il méprise tant.

Il paraissait pourtant à l'abri de toute mésaventure amoureuse. Il n'avait rien d'un sentimental, et s'il aimait beaucoup les femmes, c'était d'une façon simple et pratique. « Si une femme peut vous convenir, tâchez d'arriver à votre but ; se refuse-t-elle, allez d'un autre côté ; la terre est assez grande. » Avec l'assurance d'un anatomiste, il niait l'existence de cet amour immatériel dont les poètes font tant de bruit. « Étudie la structure de l'œil, disait-il à Arkade ; je voudrais bien savoir où tu y trouveras l'étoffe de ce regard énigmatique dont tu parlais. Tout cela n'est que romantisme... » Et d'ailleurs, tout en niant le danger, il s'en gardait. « Il vaut mieux casser des pierres sur la route que laisser une femme s'emparer, ne fût-ce que du bout de votre petit doigt. »

Or, en quittant le domaine des Kirsanof, il se rend au chef-lieu du gouvernement avec Arkade, s'y arrête, et comme il y a grand bal chez le gouverneur, en l'honneur d'un dignitaire quelque peu cousin d'Arkade, ils y sont invités tous deux. A ce bal, il se trouve en face de Mme Odintsova. Il ne remarque d'abord que ses épaules : « J'en ai rarement vu de pareilles. » Le lendemain, toujours avec Arkade, il lui fait visite, et, chose étrange, se sent embarrassé. « Cette femelle me ferait-elle peur ? » se demande-t-il. Pour se prouver que non, il s'allonge dans son fauteuil et parle avec un aplomb que ne paraissent pas remarquer les yeux limpides et intelligents de Mme Odintsova. Quand elle invite les deux amis à venir la voir à la campagne, il accepte tout de suite, car elle a, dit-il à

Arkade, un corps pas ordinaire : « sur une table de dissection, il serait épatant ! » Et son ami, naïf, se scandalise de ce jargon de carabin, sans remarquer combien, cette fois, il sonne faux dans la bouche de Bazarof.

A la campagne, les deux camarades passent le temps comme on le passe toujours dans les châteaux de Tourguénief. Arkade fait de la musique, en attendant mieux, avec Katia, la jeune sœur de Mme Odintsova ; Bazarof caresse la levrette et se fait l'effet d'être lui-même passé caniche ; entre temps, il cause géologie avec la maîtresse de la maison, qui n'est étrangère à rien, et, de la géologie, il glisse dans la politique. Il explique à son auditrice que les hommes se ressemblent, comme les bouleaux d'une forêt ; que si tels ou tels ont mal poussé, c'est que la forêt — ou la société — est mal aménagée, et qu'il y faut porter la hache. Il ne manque pas, chemin faisant, de maltraiter l'art et le romantisme ; seulement, quand il s'en va ensuite se promener seul dans le bois, il s'aperçoit, avec une sombre indignation, que ce romantisme l'a gagné lui-même ; qu'il aime éperdûment ; qu'il lui faut cette proie, qui ne voudra pas se laisser prendre. Le mieux serait de fuir, et justement l'occasion s'en présente : un messager de ses parents vient le réclamer. Il fixe donc le jour de son départ ; mais, la veille de ce jour, il se trouve seul avec elle dans sa chambre. Elle le fait parler de son passé, de son avenir ; elle paraît intéressée, presque émue, de sorte qu'à la fin sa passion éclate. « Je vous aime follement, bêtement ! voilà ce que vous me forcez à vous apprendre. » Il fait un pas, l'étreint,

mais elle se dégage et fuit. La terre continue à être grande, et Bazarof pourra aller où il voudra, mais il gardera sa blessure, comme un simple Paul Kirsanof; et s'il n'est pas encore absolument bon à rien, au moins aura-t-il la sensation constante qu'il s'y achemine.

Avec quelle superbe il parlait jadis, et de sa force, et de sa mission ! maintenant il ne croit plus ni à l'une ni à l'autre. « Moi, nécessaire à la Russie ! Allons donc ! un cordonnier est un homme nécessaire, un boucher, un tailleur, mais pas moi ! » Et en effet pourquoi le serait-il ? Il a compris son rôle comme une perpétuelle négation, mais la négation n'a de sens que si elle s'appuie sur des principes. Or, il l'a dit lui-même, « il n'y a que des sensations » ; s'il nie, c'est simplement qu'il a l'esprit tourné d'une certaine façon. « Il m'est agréable de nier ; ma cervelle est ainsi construite, et voilà tout ! » Ces négations, qui étonnent les sots, n'ont pas plus de valeur que les affirmations contraires. « Affirmer que la civilisation est utile, c'est émettre un lieu commun ; déclarer qu'elle est nuisible, c'est émettre l'envers d'un lieu commun. Cela semble plus distingué ; mais, au fond, c'est la même chose. » S'il en est ainsi, comment demander un sacrifice à un individu, au nom d'une opinion quelconque ? toutes se valent, et Bazarof, qui tout à l'heure flétrissait les gentilshommes, se prend à n'être plus démocrate.

« Je le hais, ce paysan pour le bien duquel je serais obligé de trimer, et qui ne m'en saurait pas le moindre gré. Qu'ai-je à faire, d'ailleurs, de sa gratitude ? Quand

Philippe ou Jacques habitera la bonne izba que tu rêves pour lui, je servirai à faire pousser les orties. »

Il n'y a qu'à se laisser vivre dans l'espace et le temps infiniment petits qui sont dévolus à chaque homme, sans rien exiger de la destinée. Agir autrement serait non-sens et niaiserie. Quand Bazarof en arrive là, il a, suivant une expression qui lui est familière, « dégorgé sa sottise » ; il n'a plus rien à faire au monde. Chez ses parents qui l'adorent, l'admirent et le craignent, il s'amuse à disséquer un typhique, se pique au doigt, ne trouve pas de quoi cautériser la piqûre, et meurt trois jours après.

Il est difficile de se représenter l'impression que produisit *Pères et Enfants*. Malgré l'émancipation des serfs, les troubles universitaires, l'agitation de la Pologne. l'œuvre de Tourguénief devint, d'un bout à l'autre de la Russie, le sujet de discussions passionnées, dans lesquelles, finalement, sombra sa popularité.

Les « enfants » avaient attendu de lui leur apologie, et l'exécution des « pères ». Or, à mesure que se succédèrent les fascicules du *Messager russe*, il devint de plus en plus évident qu'il n'y aurait, dans le livre, ni condamnation, ni apothéose. Le livre paru en entier, Bazarof produisit un effet de stupeur. Personne encore n'avait vu, ni dans la littérature, ni dans la réalité, de gens de cette espèce[1]. L'opinion se forma bientôt

[1] Le *Que faire ?* de Tchernichevski, l'évangile de la jeune génération, ne parut que deux ans plus tard.

que Tourguénief, « l'Asmodée de notre temps[1] », avait forgé son héros de toutes pièces pour tourner en ridicule la jeunesse et ses aspirations. N'en étaient-ce pas des preuves que son portrait de la Koukchina, la femme émancipée qui, entre deux verres de champagne, traite George Sand de cléricale ? que cette indulgence inexplicable pour tous les vieux ? Paul Kirsanof a de la noblesse ; son frère Nicolas serait le meilleur des hommes, si le père de Bazarof ne le surpassait en bonté, et aussi sa mère, une sotte qui ne sait même pas lire. Évidemment Tourguénief était passé à la réaction ! Ce point acquis, on s'aperçut que son œuvre était froide, mal composée, remplie de conversations didactiques et d'épisodes inutiles, et qu'en définitive le prophète de jadis n'était plus qu'un pauvre homme, qui n'avait peut-être pas « fini sa chanson », mais qui n'en savait qu'une, une chanson vieillotte que la Russie régénérée ne voulait plus entendre.

Il vint pourtant des défenseurs à Tourguénief, et des points les plus opposés de l'horizon. Du côté des réactionnaires, Katkof affirma que l'auteur avait mis Bazarof sur un très haut piédestal, qu'à côté de lui jeunes et vieux paraissaient également pâles[2]. De l'autre côté, Pisaref démontra que ses soi-disant défauts étaient tous des qualités ; que si, parfois, il buvait trop sec, il en avait le droit, se préparant à de rudes combats ; qu'il n'avait pas tort de préférer un bon chimiste à Pouchkine — lui, Pisaref, n'en donnerait

[1] Titre de l'article d'Antonovitch dans le *Contemporain*.

[2] *Messager russe*, 1862.

pas une paire de bottes! — et que son « cynisme » était simplement le don de l'expression juste et forte[1]. Il a dit en parlant de Mme Odintsova : « Elle est rudement bâtie! »; mais, de nos jours, chez un intellectuel, l'amour peut-il commencer autrement que par cette constatation ou cette supposition? Et sans doute Pisaref avait raison; car, sans cesser de mépriser Tourguénief, la jeunesse se mit à imiter l'homme qu'elle avait pris, d'abord, pour une caricature. De même que vers 1828, les salons s'étaient remplis d'Oniéguine et de Tatiana, les universités se remplirent de Bazarof, parlant haut, mal habillés, les ongles noirs, voués, comme lui, aux sciences naturelles; que de grenouilles périrent parce qu'il en avait disséqué chez les Kirsanof! Et pendant vingt ans, tous les jeunes qui voulaient lutter pour la liberté et le progrès s'appelèrent, comme lui, des *nihilistes*.

Ce succès de son héros et de son mot[2] aurait dû consoler Tourguénief des insultes qu'on lui avait prodiguées; en somme, ou il avait deviné l'homme de l'avenir, ou il l'avait fait. Il souffrit pourtant beaucoup des critiques littéraires, et, plus encore, du reproche d'avoir « fait le jeu des rétrogrades ». Ce reproche, on le lui répéta tant qu'il finit presque par y croire; il plaida les circonstances atténuantes, demanda pardon.

[1] *La Parole russe*, 1862, 1864.

[2] Le mot appartient à Tourguénief parce qu'il l'a popularisé, mais on le trouve avant lui, employé à peu près dans le même sens. Voir Kavéline, *Tourguénief dans l'opinion de ses contemporains*.

« J'ai écrit sans arrière-pensée, en m'étonnant, tout le premier, de ce qui venait sous ma plume; en oubliant, dans ma préoccupation littéraire, que parler des jeunes, c'était faire œuvre politique... J'aurais dû sacrifier le devoir littéraire au devoir civique, écarter ce qui était, non une erreur, mais peut-être, en raison du temps, une injustice... Bazarof avait autant de droits à l'idéalisation que mes autres héros[1]. »

Parfois, pourtant, il se lassait d'avouer un crime dont il n'était pas convaincu, et protestait que s'il avait « idéalisé » quelqu'un, c'était Bazarof. « Les deux Kirsanof, Arkade, c'est tout mollesse, faiblesse, inintelligence... Si je leur ai donné des qualités, c'est pour rendre plus frappante ma démonstration : si la crème est mauvaise, que sera le petit lait? » Les parents de Bazarof sont peut-être de trop braves gens, mais c'est, en quelque sorte, par égard pour leur fils. « Tous les vrais *négateurs* que j'ai connus, Biélinski, Bakounine, Herzen, Dobrolioubof, provenaient de parents relativement bons et honnêtes. » Quant à Bazarof, qui voudrait ne pas lui ressembler? « C'est mon enfant chéri... N'avez-vous pas remarqué qu'il est blond? Or, dans mes romans, comme d'ailleurs dans la réalité, les blonds sont toujours plus sympathiques que les autres[2]. » Il n'est pas parfait, sans doute, mais à d'autres le procédé qui consiste à mettre un adolescent idéal en face de vieillards perdus de vices.

[1] Lettre à Sloutchevski, 14 avril 1862. De même, lettres à Mme Filosofova.

[2] Remarquer que, dans le roman, Bazarof est châtain foncé.

« Il est en tout cas honnête, sincère, intelligent, démocrate jusqu'à la moelle des os... Je l'ai appelé nihiliste, mais c'est révolutionnaire qu'il faut lire. J'ai rêvé une figure à demi sortie de la barbarie... un pendant étrange à Pougatchof[1]. »

Tel qu'il est, on doit l'aimer ; si non, la faute en est au peintre qui n'a pas su attrapper la ressemblance. Et là-dessus, Tourguénief retombe dans les excuses, jusqu'au moment où, pour avoir trop expliqué son personnage, il ne le comprend plus. « L'auteur se trouve perdu dans sa propre œuvre comme dans une forêt[2]. »

Ces plaidoyers manquent de grandeur, et Tourguénief ne s'y est pas assez rappelé son maître, Pouchkine, qui méprisait la foule et le lui disait ; ils manquent, aussi, en partie, d'exactitude. Si Bazarof est supérieur aux « pères », c'est à la façon d'un homme qui jette leurs vérités à des gens qu'il connaît, et qui, eux, ne le connaissent pas encore. S'il est intelligent, s'il a des mots incisifs, qui vont loin, il en a d'autres qui sont stupides. S'il est honnête encore, peut-être qu'un jour son démocratisme chancelant occasionnera des surprises aux frères et amis. S'il prêche la force, l'épreuve le révèle aussi faible que ses devanciers. S'il est sympathique enfin, — parce qu'il est blond — et aussi par sa verve audacieuse, il déplaît par sa brutalité, et le lecteur est comme Mme Odintsova, qui, bien qu'intéressée, bien qu'émue, ne peut se décider à l'aimer. Tout compte fait, on comprend la surprise, la colère

[1] Lettre à Sloutchevski.

[2] Lettre à Dostoievski, 1862.

de la jeunesse, puis son demi-revirement, et l'hésitation des critiques qui ont essayé et essayent encore, sans résultat satisfaisant, de déterminer le vrai sens de Bazarof[1].

De tous les jugements, celui qui paraît se rapprocher le plus de la vérité, est celui de Herzen[2]. Homme du passé, mais révolutionnaire, élevé comme les pères et animé des sentiments des fils ou à peu près, il était bien placé pour expliquer ce qu'il appelait un malentendu. Pour lui, Tourguénief a réellement placé Bazarof très haut ; ce n'est pas sa faute si, peintre exact, il a dû le montrer hargneux, critiquant à tort et à travers, ne pardonnant pas à ses devanciers d'avoir eu, sans être ni pauvres ni roturiers, les mêmes aspirations que lui ; s'il l'a fait autoritaire, d'un autoritarisme ingénu qui sent les mauvais temps du servage et du caporalisme d'un Araktchéief. Mais tout cela passera, car, au fond, son organisme ne diffère pas tant de celui des pères. « Otez-lui sa tenue débraillée, son jargon, ses attitudes d'ourson, son rôle de *cingleur*, et nous nous entendrons pour tout le reste en un quart d'heure. » Herzen compte, d'ailleurs, que le temps se chargera de ce dépouillement. En mûrissant, Bazarof deviendra un physiologiste distingué ; or, la science inspire la modestie et la tolérance. Le « bazarovisme cingleur »

[1] « Voilà déjà trente ans que nous lisons *Pères et Enfants*, avec un intérêt croissant, et toujours il nous semble que Tourguénief y a incarné une idée, qui est encore le secret de l'avenir » Koulikovski-Ovsianniko, *Etude sur la faculté créatrice de Tourguénief*, Kharkof, 1896.

[2] Herzen, t. X, *Encore une fois Bazarof*.

n'aura été, dans sa vie comme dans l'histoire du progrès russe, qu'un moment très court.

Il est probable, en effet, que Bazarof est moins un ours mal léché qu'un simple ourson ; mais rien ne prouve que de nouvelles dissections l'auraient rendu plus apte à s'entendre avec Herzen ; on ne le voit pas devenu le Berséniеf de la physiologie. D'autre part, Herzen a raison quand il note en lui quelque chose qui tient, non à sa jeunesse, mais au passé russe, quelque chose qu'il essaye de définir en parlant d'Araktchéief. Nous avons entendu Tourguénief parler du passé, lui aussi, à propos de Bazarof, mais remonter plus haut que Herzen, aller jusqu'à Pougatchof, évoquer donc la vieille barbarie russe, non sous sa forme d'en haut, mais sous celle d'en bas, encore plus brutale et féroce. « Votre Bazarof, fait-il dire à Katia, c'est un animal sauvage ! »

Or, lâché à travers la Russie, cet animal sauvage y périra sans doute ; mais, auparavant, que n'aura-t-il pas détruit ? Quelques-uns des vieux fléaux russes, peut-être, mais aussi beaucoup des conquêtes d'un effort deux fois séculaire vers la civilisation. Son dédain pour la culture des pères est, en effet, la preuve de son indifférence à la culture en général. Ses fruits les plus précieux n'existent pas pour lui ; il comprend le progrès dans un sens si mesquin qu'il finit lui-même par s'en dégoûter. Mais les ruines n'en auront pas moins été accumulées. Aussi Tourguénief recule-t-il avec effroi devant l'éveil de « la force de la terre russe », que nous avions vue inerte dans Ouvar Ivanovitch, qui, dès main-

tenant, parle trop, et demain agira, Dieu sait selon quelles hérédités.

C'est cette peur de l'avenir qui est la véritable cause de l'impopularité de *Pères et Enfants*. Peu importait le détail de ce Bazarof qu'on pouvait, à volonté, proclamer sublime ou ridicule. Le crime de Tourguénief, c'était sa méfiance de la jeunesse, qu'il semblait croire, ou barbare, ou pervertie[1].

[1] Que cette idée de la *perversion* de la jeunesse n'était pas étrangère à Tourguénief, la preuve s'en trouve dans son appréciation (lettre à Annenkof) sur un article de Mazade, dans la *Revue des Deux Mondes*, relatif aux événements russes de 1862-1863. L'auteur voit l'origine du nihilisme et du « bazarovisme » dans « une perversion intellectuelle et morale de la jeunesse. » Tourguénief trouve l'article excellent.

XI

FUMÉE

Le roman. Son théâtre, Bade : ses acteurs, Irène et Litvinof : leurs amours et leur rupture.

Les partis russes à Bade : le groupe des généraux : Goubariof et ses disciples.

Le porte-parole de Tourguénief, Potoughine. Sa critique des mauvais Occidentaux, des slavophiles, des illusions russes ; sa conclusion, la nécessité du travail.

Accueil fait à *Fumée*. L'impression finale.

Les années contemporaines de l'abolition du servage sont parmi les plus fécondes de la littérature russe. Dostoievski donne *Crime et Châtiment ;* Tolstoï, *Guerre et Paix ;* l'autre Tolstoï, Alexis, ses drames historiques. Malgré son extravagance, ou grâce à elle, le *Que faire ?* de Tchernychevski passionne la jeunesse ; on voit débuter les Pisemski, les Riéchotnikof, les Slieptzof, toute une pléiade de jeunes à qui Tourguénief accorde l'instinct littéraire, mais refuse l'imagination créatrice. « Ils sont comme des grelots, dit-il de certains d'entre eux ; c'est petit, c'est vide et ça fait du bruit[1]. » Quant

[1] Lettre inédite, 13/25 janvier 1863. Lettres à Nicolas Tourguénief, à Annenkof, 1865, 1866, 1867, *passim.*

à lui-même, il n'en fait plus ; son nom n'est plus prononcé que par des attardés de la bataille bazarovienne qui l'injurient encore, par habitude. Et c'est ce moment que Dostoievski, toujours jaloux, choisit pour le représenter, dans *Les démons*, sous les traits de l'auteur sifflé Karmazinof[1].

Nous savons déjà combien il souffrait de ces attaques, combien il était découragé. Il laissait volontiers entendre qu'aussitôt sa villa de Bade terminée, il s'y enfermerait « en une tour d'ivoire », et dirait à la littérature un éternel adieu[2]. En attendant, il publia *Fantômes* en 1863, *Assez* en 1865, mais sans succès : le public était las de sa poésie, las de son pessimisme, et ne voulait plus savoir de lui que son opinion sur la nouvelle génération, quitte à la repousser avec mépris. Cette opinion, Tourguénief était d'autant plus disposé à la donner qu'il était las, lui aussi, mais de réticences, d'excuses, de capitulations ; il lui fallait une revanche. « Dans mon nouveau roman, écrit-il à Annenkof, quelques jours avant l'apparition de *Fumée*, je m'en suis donné à cœur joie. C'est pour le coup qu'on dira : de la neige sur la tête, mais le feu au ventre. »

Nous sommes à Bade, en automne. La nature est belle et souriante, mais la laideur humaine la gâte. Voilà des « lorettes » parisiennes, plâtrées et déhanchées ; voici, sous l'*arbre russe*, vêtus avec le plus élé-

[1] *Les démons*, (*Biéssy*), traduits par Derély sous le titre : *Les possédés*, 2 vol., Paris, 1886.

[2] Lettres à Annenkof, Herzen, Polonski, *passim*.

gant mauvais goût, les représentants les plus éminents de la colonie russe ; des artistes, le Liszt méconnu qui joue divinement du piano sur un doigt ; l'homme d'État qui demande quel pape a promulgué la Bulle d'or; des femmes exquises, et d'abord celle entre les bras de qui Chopin a rendu le dernier soupir ; — elles sont, en Europe, environ mille dans ce cas. — Tous et toutes, ils s'ennuyeraient à mourir, si *Msieu* Verdier, ex-littérateur de Paris, ne venait leur redire les bons mots du vieux *Tintamarre*. Ceux de ses auditeurs qui ne se haussent pas à ce niveau ont encore la ressource d'aller à la *Conversation*, perdre leurs roubles sous l'œil ironique et bienveillant des croupiers.

Il y a pourtant, à Bade, d'autres Russes que ceux-là. Le futur héros du roman, Grégoire Mikhaïlovitch Litvinof, ne fréquente ni la roulette, ni l'arbre russe. C'est un jeune homme de bonne mine qui a déjà vécu et travaillé. Jadis étudiant à Moscou, il en est parti après une mésaventure sentimentale ; moitié pour se distraire et se consoler, moitié pour se rendre utile à ses parents, et peut-être à son pays, il s'est mis à l'agronomie. Après l'avoir étudiée plusieurs années en Occident, il va repartir pour la Russie où il épousera sa cousine Tatiana Chestova. Ils seront heureux et auront beaucoup d'enfants.

Ce héros manque un peu de prestige. Il plaît pourtant, par sa simplicité, par son sourire « presque enfantin », par son intelligence calme et lucide. Les vérités qu'il exprime ne sont pas toujours très neuves, mais du moins il les place où il faut ; s'il laisse volontiers la

parole à des causeurs plus brillants, c'est qu'il ne se croit pas en état de parler de tout. Ses projets d'avenir sont modestes; mais, à tout prendre, l'agriculture est aussi « scientifique » et peut-être non moins utile que l'anatomie des grenouilles si chère à Bazarof. Déjà dans *Nichée de gentilshommes,* Tourguénief louait Lavretski d'être revenu en Russie « pour labourer la terre, aussi bien que possible ». Litvinof fera de même, et sa science européenne ne servira pas qu'à lui : ses exemples feront école.

Mais l'homme propose : on sait qui dispose. Au moment où Litvinof va quitter Bade, cette Irène Osinine que jadis, à Moscou, il a aimée, reparaît devant lui. D'abord, il ne s'en émeut pas; s'il connaît mal ses dernières aventures, il est pourtant édifié sur son caractère. Descendante d'une famille jadis illustre et opulente, elle a cruellement souffert, jeune fille, de son dénûment et de son obscurité; un moment, l'amour de Litvinof l'a touchée; elle est devenue sa fiancée, mais un hasard l'a fait présenter à la Cour, et dès lors c'en a été fait d'elle ; elle est partie pour Pétersbourg, sous la conduite d'un vieux cousin, courtisan rusé, et nous entrevoyons qu'elle y a plu à quelqu'un de très haut. « C'est une histoire étrange et sombre !... » Toujours est-il qu'on l'a mariée ensuite à un jeune « carriériste » très ambitieux; qu'elle a les satisfactions que désirait son orgueil d'aristocrate déchue, et que pourtant elle est malheureuse. Son intelligence pénètre le néant des biens qu'elle a chèrement payés; sa fierté se révolte contre des humiliations qu'on soupçonne.

Elle méprise avec délices son mari, le général Ratmirof, et ses amis, les autres généraux, plus sots peut-être, mais sans doute aussi vils que lui. Elle méprise ses parents, qui ont spéculé sur sa beauté ; elle se méprise elle-même — un peu, — pour avoir sacrifié l'amour du seul homme qu'elle n'ait point connu méprisable. Quand le hasard le remet son chemin, cet homme, quoi de plus naturel que son désir irrésistible de le retenir, de lui parler du passé, d'obtenir son pardon, de revivre, ne fût-ce qu'un instant, les jours d'autrefois ? Peut-être, d'ailleurs, Litvinof l'attirerait-il moins si elle ne le savait fiancé à une autre ; peut-être aussi veut-elle jouir du dépit de son mari, de la réflexion qu'elle lira sur ses lèvres : « Si du moins c'en était un autre ! » Elle va donc à Litvinof, et il a beau tirer de son portefeuille et contempler longuement le portrait de Tania, il ne peut résister aux souvenirs de son prémier amour, à cette souveraine beauté. Et qui donc, à sa place, aurait résisté ?

Ils sont décidés à fuir ensemble, quand Tania, qui ne sait rien, annonce sa prochaine arrivée à Bade, avec sa tante. Il faut que Litvinof les attende, les promène, de la *Conversation* à l'allée de Lichtenthal, leur nomme les personnes rencontrées, entre autres la générale Ratmirof. Tout en parlant, il sourit, d'un sourire inerte et méchant qui ne quitte pas ses lèvres, même quand sa fiancée ne le regarde plus. Il n'éprouve ni honte, ni remords; il ne sent rien qu'une audace désespérée, indifférente à tout ce qui n'est pas le sourire et les promesses d'Irène. Et cependant, tout

possédé qu'il soit, il reste conscient : le vrai Litvinof voit son remplaçant, compte ses mensonges et met en réserve, pour l'avenir, toutes les amertumes de cette cruelle journée.

Tania part enfin, toute en larmes. Les deux amants n'ont plus qu'à partir d'un autre côté, quand Irène se ravise ; elle voudrait garder à la fois son mari — c'est à dire son rang dans le monde — et son amant. En pareil cas, dans les romans de Tourguénief, l'amant « qui est faible » cède à l'amante « qui est tenace » ; il la suit et devient le souffre-douleur que sera Sanine dans *Eaux printanières*. Dans *Fumée*, par une exception unique, il en va autrement. Litvinof se reprend, retourne en Russie, travaille, et finalement, Tania lui pardonnera la folie passée. Cependant, à Pétersbourg, dans un salon majestueux « où le samovar lui-même n'ose bouillir qu'avec une respectueuse discrétion » — c'est peut-être celui de l'Impératrice — on constate avec regret que la foi manque à Mme Ratmirof ; qu'elle a l'esprit fantasque et l'humeur acerbe. On sait d'autre part que les jeunes gens la craignent, malgré sa beauté ; qu'aucun d'eux ne trouve grâce devant elle, et que son mari avance rapidement dans la voie « que les Français appellent celle des honneurs ».

Les critiques, dédaigneux pour Litvinof, ont été indulgents pour Irène ; peut-être parce qu'il eût été délicat d'insister sur elle, — tout le monde, à Pétersbourg, croyait la reconnaître[1] — ; peut-être aussi parce

[1] Pour la générale Albédinski, femme du gouverneur de Pologne. Le haut personnage, évidemment, c'était le Tsar.

que, même russes, même démocrates et radicaux, ils sont faibles devant la beauté. D'ailleurs, l'esprit d'Irène, ses souffrances réelles, la noblesse innée qui lutte, en elle, contre des instincts également innés, tout cela peut excuser des perfidies qui n'ont l'air que de faiblesses ; la fatalité seule est coupable. Et puis pourquoi l'accabler, alors que seule, dans le roman, elle souffre jusqu'à la fin ? Dans toute rencontre amoureuse il faut à Tourguénief une victime ; cette fois, ç'a été l'héroïne. On dirait que la critique en a voulu au héros ; elle ne semble avoir jamais jugé à leur valeur ni son caractère ni ses souffrances, pourtant décrites dans des pages qui resteront parmi les plus poignantes de Tourguénief.

A côté de ce drame insuffisamment apprécié, il y a dans *Fumée* la peinture de la société du temps, plus complète et plus variée que dans aucun des romans précédents. Ceux-ci, en effet, se passaient, presque tous, dans des coins perdus ; il n'était pas facile d'y rassembler des gens de tous les mondes. A Bade, au contraire, la mode attirait cette émigration mondaine qui, justement en ce temps, avait à dépenser les millions du rachat des serfs. D'autre part, les « intellectuels » chassés de Russie par la réaction commençante, ou par le désir d'étudier sur place la science européenne, affluaient dans les villes et les universités des bords du Rhin. Il était facile de faire venir jusqu'à Bade des étudiants de Heidelberg, et de réunir ainsi, dans le même cadre, les utopies des uns et la frivolité des autres.

Sous l'*arbre russe*, autour de *Msieu* Verdier, à une soirée chez Irène, où l'on fait de mauvaise musique et de mauvais calembours, coupés par un essai d'hypnotiser une écrevisse, nous rencontrons les généraux amis de Boris Ratmirof et leurs femmes. Nous les rencontrons encore au vieux château de Bade, et là, en l'absence de *Msieu* Verdier, nous pouvons les admirer dans tout leur lustre. Tous marqués au coin « du comme il faut le plus exquis », désinvoltes ou guindés, majestueux ou souriants, tous fleurant le londrès et le patchouli, ils accueillent Litvinof, que leur présente Irène, avec une aménité teintée de mépris ; puis, sans plus s'occuper de ce plébéien, ils reviennent à leur conversation. Le général myope se remet à fredonner, « Deux gendarmes, un beau dimanche » ; le général obèse sussoie quelques mots anglais — c'est très *fashionable;* le troisième s'informe de l'avancement de ce cher Serge, et le quatrième déplore que ce cher Paul ait eu des ennuis à propos d'un marchand qu'il a pressuré. Là-dessus, on flétrit la presse qui a ébruité l'histoire ; on blâme la négligence des censeurs, on constate que le gouvernement marche à l'abîme ; on proclame enfin la nécessité de revenir en deçà même de l'émancipation des serfs : que ne peut-on pas avec de la poigne ? Ce n'est pas d'ailleurs qu'on en veuille au progrès ; des hôpitaux, des quais, des réverbères, tant qu'on voudra ! mais quant aux avocats, aux jurés, aux étudiants, aux fils de pope, il faut les... A ce moment apparaît *Msieu* Verdier, sur un âne, avec un chapeau tyrolien et une blouse bleue,

et Litvinof profite de la joie universelle pour s'esquiver.

D'un bout à l'autre du roman, la note reste la même. Ce n'est plus l'ironie française, qui se contente de chatouiller les paupières ; c'est l'ironie russe, qui frappe droit dans l'œil[1]. Pour expliquer tant d'amertume, on a dit que Tourguénief avait voulu regagner, aux dépens des uns, la faveur des autres, mais nous verrons bientôt qu'il n'a ménagé personne. En fait, il a toujours eu en horreur un certain monde pétersbourgeois, un peu peut-être parce que, non titré et non *tchiné*, il avait souffert, lui aussi, « de ce mépris qui passe sous la douceur frelatée des paroles » ; mais beaucoup plus, certainement, à cause de son égoïsme et de son hypocrisie. « Ils semblaient gémir sur le sort de la patrie, et ne déploraient, dans les réformes, que la diminution probable de leurs revenus. » Il lui en voulait aussi, à ce monde, d'être fermé à tout ce qui n'est pas moyen d'avancement et de gain. « S'il y avait eu, sous ces décombres, ne fût-ce qu'une goutte d'eau vive ! mais quelles fadaises, quelles viles futilités occupent toutes ces têtes, toutes ces âmes !... Ils ne comprennent rien... les beaux-arts, la musique, la poésie leur sont également étrangers[2]. » Ce sont là des péchés qu'un poète ne saurait pardonner.

En face des généraux, on s'attend à trouver les révolutionnaires. Il n'y a pourtant pas, dans *Fumée*, de gens

[1] Prince Pierre Viazemski. Article sur Fonvizine, t. I des *Œuvres complètes*.

[2] *Fumée*, pp. 116, 189, etc.

qui soient présentés expressément comme tels ; et cela parce qu'une double censure s'y opposait, celle de l'État qui ne voulait pas qu'on approuvât certaines doctrines, et celle du public qui prétendait qu'en les critiquant on faisait le jeu de la police[1]. Tourguénief ne tenait d'ailleurs pas à entrer dans le détail des opinions ; d'une part, il savait que les lecteurs y suppléeraient aisément, et de l'autre, il attachait plus d'importance aux mentalités, aux caractères qu'aux doctrines et aux mots.

Litvinof est introduit chez Goubariof, qui, pour une partie des Russes de Bade, est un grand homme. Il parle pourtant fort peu ; encore, la plupart du temps, ses monosyllabes se perdent-ils dans sa barbe épaisse. On se demande si c'est à ce demi-mutisme qu'il doit d'être passé oracle, ou simplement à son violent désir de jouer un rôle. « Sur nous autres, Slaves, une volonté forte s'impose toujours. » Toujours est-il qu'on vient lui demander des instructions ; devant lui, l'ex-lieutenant Vorochilof, le raseur terrible, se tient raide comme un soldat au port d'armes, dans l'attente d'ordres que Goubariof donne, indifférent, parce qu'il est dans son personnage d'en donner. Mais c'est surtout de cancans qu'on s'occupe chez lui. La maigre M[me] Soukhantchikova y raconte, d'une voix frémissante, les derniers crimes du prince Barnaoulof, l'homme d'État soi-disant

[1] Encore en 1887, Pawlowsky lui reproche d'avoir fait paraître *Fumée* à un moment de réaction, où il n'y avait nul courage à railler les révolutionnaires (*Souvenirs sur Tourguénief*, p. 215). En réalité, le manque de courage aurait été de s'incliner, sans mot dire, devant une opinion régnante, mais absurde.

libéral, et ceux du marchand Pleskachof qu'on a décoré pour avoir fait mourir de faim douze ouvrières. Bambaief l'interrompt pour placer l'histoire de l'écrivain Tentéléief, qui, tout ennemi du servage qu'il se disait, martyrisait ses serfs, et fut, pour ce, publiquement souffleté par Mme Beecher-Stowe. Et les affirmations se croisent avec les démentis ; l'avenir de la Russie rentre en scène, et Vorochilof, n'y tenant plus, cite Draper, Wirchow, Chelgounof, Bichat, Helmholtz, Renan, Chtchapof, Taine, etc. C'est, dans la fumée des cigares, un vacarme grandiose, grâce auquel Litvinof s'échappe, mais non sans subir un examen sur ses opinions politiques. « Je n'en ai pas, répond-il à Goubariof ; il me semble que, pour nous autres Russes, c'est encore trop tôt pour en avoir ». — « Ah ! je vois, ricane l'autre ; vous êtes de ceux qui ne se croient pas mûrs. »

N'étant pas mûr, il n'est pas qualifié pour conclure sur les opinions des deux partis. D'autre part, on ne peut compter que le public saura tirer du récit objectif la conclusion qu'il comporte. Pour éviter le malentendu d'après *Pères et Enfants*, Tourguénief prend donc, cette fois, un porte-parole attitré ; c'est Potoughine, le fonctionnaire modeste, mais instruit, auquel un amour sans espoir a fait, depuis longtemps, « épuiser sa sottise » ; qui s'est toujours tu, dans la vie, mais que l'attention de Litvinof encourage à dire enfin ce qu'il a sur le cœur. Ce Potoughine est-il la copie d'un personnage réel ? Tourguénief l'a affirmé. Mettons qu'il soit né à Spask, en 1818 ; ses réflexions, — celle,

notamment, sur l'habitude qu'il a prise récemment de ne plus s'incliner devant l'opinion d'autrui[1], — nous inclinent à l'identifier avec l'auteur.

Comme lui, il est Occidental. « Je suis passionnément attaché à l'Europe. Je connais ses défauts, mais un bon élève peut tirer parti même des fautes de son maître. » Comme lui, il dit leur fait, d'abord, aux mauvais élèves, aux Occidentaux de pacotille, qui compromettent, devant l'Europe comme devant la Russie, la meilleure des causes. Les Russes de Heidelberg, par exemple, après avoir étonné les Allemands par l'audace de leurs jugements, ne les étonnent plus maintenant que par leur incurable paresse. Qu'il y ait au milieu d'eux, par hasard, un vrai travailleur, comme l'ex-lieutenant Vorochilof; il travaille sans méthode, sans critique, sans soupçon des difficultés. Tel se met à écrire sur le prolétariat des villes françaises, qui ne peut citer vingt de ces villes, et met, après Bordeaux, Montfermeil, qu'il connaît par Paul de Kock. Le résultat de cette témérité et de cette ignorance, c'est tantôt une aveugle crédulité, tantôt une superbe non moins aveugle. Vorochilof traite Bastiat d'imbécile; un autre « ramasse un soulier éculé, tombé du pied de Saint-Simon ou de Fourier, et le porte respectueusement sur sa tête, comme une relique ».

Arrive ensuite le tour des slavophiles, des bonnes gens qui vivent dans la crainte que l'influence occidentale n'altère l'originalité de l'esprit slave. Pour eux,

[1] Lettre à Polonski, 27 février 1869.

cette originalité est partout ; dans les épopées russes, les *bylines*, qui font pâlir les Chansons de Gestes ; dans la faculté d'invention du Russe, très supérieure à celles du *Niémets* — à preuve, l'horloger Koulibine ; dans les institutions rurales où l'Occident dégénéré trouvera un jour son salut. Le *mir*, l'appropriation collective de la terre, c'est la formule de l'avenir ; toute science viendra de l'*armiak*, de cet humble sarrau de toile devant lequel s'inclineront redingotes, vestons, et même habits brodés d'académiciens.

Or, Tourguénief ne croyait pas à l'originalité de l'esprit slave primitif. Déjà dans *Un Bulgare*, il avait fait malmener par Choubine les *roussalki*, les dryades russes, « ces avortons d'une fantaisie morose, ces mythes conçus dans la chaleur suffocante de l'izba, dans les ténèbres d'une nuit d'hiver ». Il ne croyait pas davantage à la beauté des *bylines ;* car, sans civilisation, il n'y a pas de poésie ; à preuve, les poèmes d'Homère, qui ne sont pas, comme on l'a cru dans un temps, l'efflorescence naïve et spontanée d'un peuple jeune, mais bien le produit d'une culture déjà raffinée. Or, dans les *bylines*, il ne se reflète que de la barbarie. Voici leur « jeune premier », engoncé dans sa pelisse de martre, dont le col lui remonte au-dessus des oreilles, sanglé dans une ceinture de soie bigarrée, empêtré de bottes à talons si hauts qu'un moineau peut passer entre la semelle et le talon ; est-il séduisant ? Et que dire de la jeune fille, qui a le teint couleur sang de lièvre, et dont la beauté se mesure au poids ? Encore si ces deux êtres s'aimaient ; mais, dans les bylines,

leur passion résulte toujours d'un maléfice, et ses effets sont surprenants ; dès la première entrevue, l'amant rosse impitoyablement l'amante. Dans cette soi-disant « poésie russe », il n'y a rien de poétique, ni peut-être de russe : on n'y trouve que sauvagerie tatare.

L'esprit russe, ou supposé tel, s'est-il mieux manifesté dans les temps modernes ? Il existe une littérature « en cuir de Russie », parfumée « au triple extrait de moujik », pour faire croire à la société plus ou moins francisée qu'au-dessous d'elle, dans les masses, il existe un esprit, des vertus nationales. Mais ces vertus du moujik — Bazarof l'a déjà dit — ne sont qu'une légende [1] ; son esprit d'invention, une autre légende. La Russie ne vit que d'emprunts ; ce que les étrangers n'ont pas pris la peine d'inventer pour elle, elle s'en passe. Elle n'a rien imaginé, pas même les *lapti*, les bottes d'écorce des paysans ; pas même le *Knout*, dont l'Occident s'obstine à faire le symbole du « moscovisme » [2] ; pas même le samovar. S'il pouvait arriver qu'un pays disparût, un jour, avec tout ce qu'il a produit dans le cours des siècles, la disparition des îles Sandwich, où l'on a inventé une forme particulière de pirogue, produirait plus d'effet que celle de la Russie. Elle n'est bonne qu'à donner de la matière brute ; encore cette matière brute ne doit-elle ses qualités qu'à des défauts ; si la soie du cochon russe est

[1] *Pères et Enfants*, p. 83.

[2] On sait que le mot *knout* est l'anglais *knot*.

dure et forte, c'est que ce cochon lui-même ne vaut rien[1].

Sous la plupart de ces assertions de Potoughine, il serait facile de mettre des passages, ou d'autres œuvres, ou de la correspondance de Tourguénief. Déjà dans *Paracha,* il se moquait des Russes qui vont à l'étranger « comme des cosaques à la guerre » pour y piller des connaissances dont ils ne soupçonnent pas le prix. A maintes reprises, dans ses lettres, il se plaint des étudiants russes des universités européennes : ceux de Heidelberg l'ont agacé plus que les autres, par leurs cancans, mais, d'une façon générale, il ne pardonne guère au compatriote qui a provoqué le sourire moqueur des Français ou des Allemands. Il n'a non plus jamais varié dans son opinion sur les facultés du peuple russe ; déjà dans *Nichée de gentilshommes,* il a fait dire à Panchine ce que répétera Potoughine. « Lermontof l'a reconnu, nous n'avons jamais inventé même une souricière. » Lui-même, il le répétera encore peu de temps avant sa mort. « Qu'est-ce que le peuple russe ?... C'est un serf, un esclave, qui n'a rien inventé, qui n'inventera jamais rien ; que l'histoire condamne à trotter toujours derrière l'Europe occidentale[2]. »

Est-ce bien l'histoire la coupable ? Il est certain qu'elle a traité le peuple russe en marâtre. En butte, pendant des siècles, aux assauts de la barbarie asiatique, il a payé de son sang et de sa liberté la tran-

[1] *Fumée*, pp. 40-52, 155-173.

[2] Pawlowski, *Souvenirs sur Tourguénief*, p. 49.

quillité de l'Europe occidentale. D'autre part, perdus dans une plaine immense, les Russes ne s'y sont étendus qu'au détriment de la cohésion indispensable à toute culture. Mais il semble qu'au delà de ces contingences historiques ou géographiques, Tourguénief entrevoie encore la même fatalité que Tchaadaief, et que, fidèle à ses théories ethnographiques, il mette la cause du mal dans des hérédités qui détermineraient l'histoire, plus qu'elles ne seraient déterminées par elle.

Par nature, les Russes sont menteurs[1] : Potoughine raconte comment, à la chasse, pour rien, sans motif, un quidam l'a envoyé à la recherche d'un marais « plein de bécassines », dit-il, mais qui n'a jamais existé. Menteurs, ils ont le don de croire à leurs mensonges, surtout à leurs calomnies, et cela ne les empêche pas, d'ailleurs, de faire bonne figure aux calomniés : chez Goubariof, Mme Soukhantchikova, qui vient de déchirer un monsieur à belles dents, lui tend la main dès qu'il arrive, et se fait ramener à l'hôtel par lui. Autre face du même défaut, la vantardise : mis sur le chapitre de leurs forces physiques, les hôtes de Goubariof font assaut de gasconnades énormes. Il en est de même quand il s'agit d'aptitudes intellectuelles ou artistiques : tout amateur un peu doué se croit le « diamant brut » auquel il manque seulement la taille pour éclipser les maîtres européens qui, d'ailleurs, sont des polissons.

[1] *Fumée*, p. 163. Lettre à Herzen, du 20 novembre 1860. De même, dans *Terres Vierges*, p. 212. « Il n'y a pas au monde plus menteur que le Russe ; aussi n'aime-t-il rien tant que la vérité. » — « Le peuple russe est menteur parce qu'il a longtemps été esclave ». *Journal des Goncourt*, voir p. 299.

Dans *Pères et Enfants,* il est question du mépris des peintres russes, à Rome, pour Raphaël : dans *Fumée,* la devise des étudiants de Heidelberg, c'est « cracher sur tout! ». Les slavophiles ne font que donner sa dernière expression à cette outrecuidance nationale, quand ils proclament la faillite de « l'Occident pourri » (ce qui n'est, d'ailleurs, qu'un rendu pour un prêté).

Cette outrecuidance n'exclut pas une extrême pusillanimité. « A l'étranger, je distinguais de loin les Russes, à leur démarche, à la coupe de leurs vêtements, surtout à l'expression de leur visage. Elle devenait tout à coup prudente, timide : Mon Dieu! n'ai-je pas fait une sottise? Ne se moque-t-on pas de moi ? semblait dire ce regard inquiet [1] ». Mais le Russe ordinaire n'est pas timide seulement devant l'étranger ; tout compatriote qui parle haut lui en impose : d'où vient l'autorité de ses critiques favoris, sinon de leur grossièreté ? « Il semble tout le temps que l'auteur du livre les ait offensés, et qu'ils veuillent s'en venger sur son œuvre [2]. » Herzen disait de même que le Russe aime à « casser la gueule » à autrui, au moins en paroles, et, dans ce trait de caractère, il voyait un legs du passé, du caporalisme de Nicolas Ier, de la tyrannie d'Araktchéief [3]. Pour Tourguénief, il est plutôt la conséquence de la mollesse slave : elle encourage aux abus d'autorité. « Celui qui a pris le bâton, celui-

[1] *Assia.*

[2] Conversation rapportée par Pawlowski, *Souvenirs sur Tourguénief,* p. 89.

[3] Herzen, *Œuvres posthumes,* p. 191.

là est le chef », dit le proverbe. D'ailleurs, si les Russes étaient tous de vrais Slaves, aucun d'eux ne prendrait le bâton ; mais nous savons déjà qu'il y a parmi eux des gens « à nuque large » qui viennent au monde avec de tout autres hérédités [1].

En définitive, barbarie des uns, faiblesse des autres, ignorance de tous, manque de sincérité, facilité à se tromper soi-même, telles sont, pour Tourguénief, les causes qui condamnent la Russie à « trotter derrière l'Europe ». A-t-il raison ? On peut lui reprocher, en tout cas, d'avoir dépensé trop d'esprit dans son analyse du problème ; d'avoir appuyé sur des observations souvent trop menues des conclusions trop générales et trop absolues : il n'y a pas, en histoire, de condamnation à perpétuité. Il le sait, d'ailleurs, car il conclut en cherchant le remède qui mettra les Russes au même point de santé que leurs voisins d'Occident.

Ce remède, on le cherche depuis longtemps, et c'est même, selon Tourguénief, une des maladies des Russes que leur persistance à croire en une panacée infaillible, qui sera « tantôt un monsieur quelconque, tantôt les sciences naturelles, tantôt la sociologie [2] ». Au fond, cette croyance tenace en un remède universel et soudain tient à une idée, sur la nature des maux russes, qui n'a sans doute pas échappé à Tourguénief. Beaucoup de Russes imbus, soit d'idées slavophiles, soit de philosophie du XVIIIe siècle, croient encore à l'excel-

[1] Lettres à Polonski, 24 janvier 1862, 2 janvier 1868.
[2] *Id.*, 9 et 30 décembre 1876.

lence de la nature humaine et particulièrement de la nature slave. Le mal qui la corrompt ne peut être qu'accidentel, local ; son siège trouvé, on l'extirpera d'un coup, comme une dent cariée. Tourguénief pense, lui, que ce mal tient à une longue insuffisance de culture, qu'il est devenu une sorte d'anémie, de débilité intellectuelle. Les mots qui expriment l'imperfection, l'*inachèvement* de la pensée [1], reviennent constamment dans son œuvre. Le remède, s'il en existe un, ne pourra être qu'un régime de longue durée. Et finalement, comme les autres, Tourguénief apporte son ordonnance, mais en spécifiant qu'elle agira seulement si le patient veut bien l'aider.

Il faudra, d'abord, qu'il se purge de tout chauvinisme grossier. « N'est-il pas temps de jeter aux orties ces vanteries, ces mensonges : « Personne ne meurt de faim en Russie... Nous sommes assez nombreux pour écraser nos ennemis sous nos bonnets ! etc. » Il lui faudra aussi oublier ses déclamations sur l'Occident pourri, car, seul, cet Occident peut donner à la Russie des exemples et des conseils. « Nous devons nous humilier, réellement et pas seulement en paroles — et nous approprier franchement ce que nos frères aînés ont inventé. » Ce « franchement » veut dire qu'il n'y a pas d'appropriation vraie sans travail. Depuis Pierre le Grand, les Russes sont portés à croire qu'on peut avaler toute crue l'invention d'autrui, l'appliquer sans la comprendre. Ce n'est pas vrai. « Pour Dieu, ne

[1] *Nédomouislié*, par exemple.

répandez pas en Russie l'idée qu'on peut arriver à quelque chose sans effort ! Quand tu aurais un front large de sept empans, apprends, en commençant par l'alphabet ; sinon, tiens-toi tranquille ! » Soyez persuadés de cette nécessité, vous surtout, jeunes gens qui considérez avec tant de dédain l'œuvre lente du passé, qui vous croyez à l'heure du geste bref et décisif. « Chères petites colombes, vos enfants eux-mêmes n'agiront pas encore ; pour vous, veuillez rentrer dans la tranchée, dans le trou, et y continuer l'œuvre sourde de vos prédécesseurs. »

Évidemment Tourguénief pense, comme Litvinof, qu'il faut à la Russie, non des phrases, non des opinions qui risquent d'être creuses, mais un patient travail de culture, dans tous les sens du mot. Pour s'instruire et ne pas mourir de faim, la Russie n'a besoin ni de Roudine, ni de Bazarof, qui, d'ailleurs, s'en est bien aperçu[1]. Jusqu'à nouvel ordre, Litvinof suffira. Il cultive la terre, et sa femme a ouvert une école et une pharmacie.

Tel est le livre que Mérimée, dans sa préface à l'édition française, a qualifié de « charmant », et que les lecteurs russes, moins attentifs à Irène qu'à Potoughine, jugèrent tout autrement. « Il faudrait le faire brûler par le bourreau », s'écria Dostoievski. « Rouges ou blancs, tous m'accablent d'injures, écrivit Tourguénief à

[1] Voir plus haut, p. 219.

Herzen ; j'en reçois d'en haut, d'en bas, particulièrement d'à côté. » Mais il ne semble pas en avoir été autrement troublé : il s'aguerrissait, et ces injures témoignaient au moins qu'il était lu. « La vente va bien » remarque-t-il dans la même lettre.

D'ailleurs, la tempête ne fut pas longue. La société, même celle de Bade, ne garda pas rancune à Tourguénief ; aucun de ses membres ne se reconnut sous l'arbre russe. La protestation des slavophiles, au nom des *bylines*, resta sans écho ; leurs beaux jours étaient passés. Les démocrates, enfin, surent gré à Tourguénief de ses caricatures de généraux ; en tout pays, la démocratie tient moins à être respectée qu'à voir déchirer les « aristos ». On murmura de ses attaques contre « les jeunes » ; mais, après tout, personne ne pouvait dire exactement qui étaient Goubariof et ses comparses. En réalité, les traits de Tourguénief passaient au-dessus, non seulement des individus, mais encore des partis ou soi-disant partis russes. Il avait prêché la nécessité du travail, insisté sur la nécessité du respect dû à l'Europe, en cosmopolite qui croît être le seul à la connaître : pédantisme et lieux communs ! Il avait blâmé la présomption des jeunes ; simple radotage de vieillard ! Au fond, les démocrates, pas plus que les généraux, ne se reconnurent dans *Fumée ;* comment auraient-ils appliqué ce mot aux espérances dont ils attendaient la réalisation très prochaine ? En attendant, il resta de son œuvre l'impression que Tourguénief était décidément incapable de comprendre son temps. Des articles parurent sur « les vieux

dieux[1] ». « C'est évidemment de moi qu'il y est question, écrivit Tourguénief à Annenkof ; de moi, vieille bête, qui ne sais pas comprendre les gens d'aujourd'hui. »

[1] De Skabitchevski, 1868 (réimprimé dans ses *Études critiques*, t. I, Pétersbourg, 1890.)

XII

TERRES VIERGES

Le roman, son action, ses personnages, son dénouement. Sa partie politique : types de réactionnaires et de révolutionnaires. L'homme nouveau, Solomine.

L'insuccès de l'œuvre. Ses causes littéraires, politiques. L'opportunisme de Tourguénief. Son jugement sur les révolutionnaires : le char de Djaggernaut.

Jusqu'à quel point ce jugement est fondé. Les vrais révolutionnaires. Les regrets et l'indécision de Tourguénief : sa théorie de la fatalité.

Les années d'après *Fumée* sont aussi sombres, sinon plus que celles d'avant. Tourguénief ne cesse de s'y lamenter, et sur ses cinquante ans, qui sonnent en 1868 ; et sur la mort qui frappe ses contemporains, et sur les événements qui l'obligent à quitter Bade, enfin et surtout sur la défaveur du public. Ses nouvelles — il en publie une à peu près chaque année — obtiennent tout au plus un succès d'estime. « J'aimerais mieux, écrit-il, un *fiasco* retentissant[1]. » Même *Les reliques vivantes*, en 1873. *Les eaux printanières*, en 1874, n'ébranleront pas cette demi-indifférence ; de

[1] Lettre à Herzen.

sorte que ses amis ne sont pas loin de lui répéter les conseils de Gil Blas à l'archevêque de Grenade [1]. A quoi bon, d'ailleurs? Tourguénief est résigné, il se rend. « Il est temps de prendre ma retraite... je la prendrai [2]. »

En fait, pas plus que l'archevêque de Grenade, il ne croyait à sa décadence. « La voix m'est restée ; si je n'ai plus de quoi chanter, c'est que les circonstances m'obligent à vivre loin de mon pays [3]. » Il y passait pourtant plusieurs mois chaque année ; le reste du temps, c'était la Russie qui venait le trouver. Si arriéré qu'il fût aux yeux des réfugiés politiques, sa gloire et aussi sa générosité les attiraient ; il était le confident de tous les espoirs et de toutes les misères [4]. De la rue de Douai, il put assister à la transformation du mouvement dont il avait décrit les débuts ; il vit les nouveaux Bazarof, les nouvelles Hélène abandonner leurs familles pour se vouer à la propagande communiste et révolutionnaire. Quand certaines correspondances qu'on lui transmit de Russie lui donnèrent l'impression qu'il avait compris l'âme des nouveaux héros du jour [5], il ne put résister à la tentation d'ajouter une suite à cette enquête sur les générations, qu'il s'était pourtant promis de clore avec *Fumée* [6].

[1] A Annenkof, 28 octobre 1870.

[2] A Polonski, 27 octobre 1870.

[3] A Marie Milioutina, 17 mai 1871.

[4] Pawlowski Delines, *Tourguénief inconnu*, *passim*.

[5] A Mme Filosofova, 22 février 1875.

[6] On a supposé aussi le désir de répondre aux *Démons* de Dostoievski ; c'est peu probable.

L'action de *Terres Vierges* commence en 1870, à Pétersbourg. Leur héros (?), Nejdanof, bâtard d'un aristocrate, est étudiant à l'Université, donc révolutionnaire. Il rencontre un haut dignitaire, Sipiaguine, que son origine intéresse, et qui l'engage comme précepteur de son fils. Il fait alors la connaissance de M[me] Sipiaguine, qui est belle et coquette, de sa pupille, Marianne, qui n'est ni l'un ni l'autre, et de plusieurs de leurs voisins de campagne. L'un d'eux, Markélof, le frère de M[me] Sipiaguine, est révolutionnaire aussi, et Nejdanof retrouve chez lui plusieurs de ses camarades de Pétersbourg, en compagnie d'un gérant de fabrique, Solomine, pour lequel ils ont tous la plus grande estime. Les nouveaux amis vont à la ville voisine, savoir où en est le mouvement, et visiter, entre temps, un couple de vieilles gens, Fimouchka et Fomouchka. Au retour, ils décident qu'il est temps d'agir. Tandis que Markélof essaye de soulever ses paysans, qui s'empressent de le livrer aux autorités, Nejdanof s'enfuit de chez les Sipiaguine, en compagnie de Marianne qu'il aime ou croit aimer, et se réfugie dans l'usine de Solomine. De là, il essaye de faire de la propagande, mais sans succès ; et, convaincu que de toute façon il est perdu, il se fait sauter la cervelle. Marianne disparaît, et Solomine aussi : nous apprendrons en dernière page qu'ils sont mariés et dirigent, dans l'Oural, une espèce de fabrique-phalanstère.

Cette suite d'événements violents pourrait faire croire que *Terres Vierges* diffère beaucoup des romans

précédents. En réalité, nous y reconnaissons très vite des figures de connaissance. Les vieillards que nos conspirateurs visitent à la ville sont doux, naïfs et superstitieux, comme Téléguine et sa femme, et d'ailleurs ne servent pas à l'action. « J'ai connu jadis des gens comme ceux-là, écrit Tourguénief ; il m'a pris fantaisie de les décrire. » C'est encore un vieux personnage tourguéniévien que Pakline, l'homme d'esprit sans caractère, chargé, comme Potoughine dans *Fumée,* de parler pour Tourguénief, de commenter et de conclure.

Même Sipiaguine a quelque chose de déjà vu. Il est le Matthieu Ilitch de *Pères et Enfants,* mais grimé selon l'anglomanie des années soixante-dix. Il porte de longs favoris ; arbore, en voyage, une casquette à carreaux ; donne à ses amis d'authentiques *shake hands*, en agitant leur bras comme la corde d'une cloche ; dans son jardin, il s'appuie sur une canne anglaise avec l'air d'un bon *country-gentleman*. Tout cela, c'est pour signifier que si quelque jour, dans sa haute sagesse, le souverain daignait accorder à la Russie les institutions qui font l'honneur de l'Angleterre, il serait lui, Sipiaguine, tout désigné pour présider à cet essai loyal. Et comme la popularité, elle aussi, est une force, il est aimable même avec un étudiant tel que Nejdanof. Il sera féroce, d'ailleurs, le jour où il croira utile d'affirmer son « loyalisme ».

Sa femme, Valentine Mikhaïlovna, ressemblerait à Mme Odintsova, si elle était plus naturelle. Mais Marianne nous apprend qu'elle est une poseuse ; qu'elle

vise à être, non seulement adorée pour sa beauté, mais encore admirée pour sa bonté. Elle a l'art de trouver la phrase qui part du cœur, et de la répéter à tout venant, avec l'air, chaque fois, de la penser à l'instant même ; ses yeux de velours, qui la font ressembler à la Madone de Dresde, achèvent l'illusion. Elle ne veut d'ailleurs de mal à personne, à moins qu'elle n'y ait intérêt. Et Tourguénief souligne tous ces traits en la faisant fille « d'une Petite-Russienne très rusée ».

Sur Marianne elle-même, nous sommes fixés tout de suite par ses yeux gris et ses lèvres minces. Comme l'Hélène d'*Un Bulgare*, «elle souffre, ou plutôt elle s'indigne et se révolte pour tous les opprimés, tous les déshérités ». C'est là une mentalité qui n'est pas rare en Russie. « On y rencontre souvent des êtres que la justice satisfait, sans les réjouir, et que l'injustice, pour laquelle ils sont d'une susceptibilité terrible, trouble jusqu'au fond de l'âme[1]. » Il est donc naturel que Marianne ait « une expression concentrée, presque rude »; qu'elle soit antipathique, comme Hélène, et qu'elle ait elle-même des antipathies d'autant plus fortes que des malheurs de famille l'ont aigrie. Elle hait sa tante, n'estime pas son oncle, méprise leurs amis ; dès qu'elle devine en Nejdanof un révolutionnaire, un homme qui ne veut s'incliner ni devant la richesse, ni devant la fortune, elle s'empresse de lui demander une part dans ses convictions, pour lui en faire une dans ses rancunes.

[1] *Terres vierges*, p. 203.

Nejdanof ne se défend pas d'elle, car il est éminemment suggestionnable. Il se croit démocrate, comme ses amis de Pétersbourg, alors que tout en lui — jusqu'à sa propreté minutieuse — trahit l'origine et les goûts aristocratiques. Il se dit matérialiste et veut être cynique; en fait, il reste, à sa grande humiliation, timide et chaste. Comme les idéalistes qu'il raille à tout propos, il aime la poésie; et même, toutes portes fermées, il commet des vers. Il s'efforce, d'ailleurs, de racheter ces défaillances secrètes, en étant, à l'occasion, plus violent que ses camarades; en s'emportant, comme les gens qui se sentent dans une situation fausse et ne veulent pas se l'avouer.

Dès les premiers moments de son séjour chez les Sipiaguine, il se sent attiré vers Marianne par la ressemblance de leurs situations ; ils sont tous deux pauvres et dépendants. Puis ils s'aperçoivent de cette communauté de tendances dont nous savons qu'elle créait, entre les jeunes, un lien mystérieux[1]. Un jour, à table, il défend — à la façon de tous les jeunes premiers tourguéniéviens — les espérances de la nouvelle génération ; Marianne boit ses paroles. Puis il cause avec elle, dans le bois de trembles d'abord, puis dans sa chambre où il l'initie à l'organisation dont il est un des membres ; elle l'admire, l'aime, et suivant la règle, le lui dit. Et quand ils se séparent, ils sont en effet persuadés qu'ils s'aiment ; ils n'ont d'ailleurs pas échangé un baiser.

[1] Voir plus haut, p. 210.

Qu'est-ce donc, au juste, que cet amour si chaste? Pour Marianne, qui a toujours vécu isolée, il est surtout la prise de possession d'un allié, d'un ami. Cet ami, sa participation à un complot le revêt d'un singulier prestige ; ce sera grandir que l'aimer et conspirer avec lui. Quant à Nejdanof, il est touché de cette confiance, de cette amitié féminine qu'il n'avait jamais connue ; il se figure trouver, dans cette affection, « la patrie, la lutte, la liberté. » Mais y trouve-t-il vraiment l'amour? « Nos destinées, nos sentiments, nos opinions, tout nous rapproche... Nous nous aimons ; au moins suis-je persuadé que je ne puis éprouver l'amour sous une autre forme ». Se déduire ainsi des raisons d'aimer, c'est déjà soupçonner qu'on ment à soi-même et aux autres. Et en effet, le voilà forcé, pour justifier l'attente de Marianne, d'exagérer des opinions dont il doute davantage à chaque manifestation nouvelle. Il se sent pris, entraîné « comme par une main souterraine ». La seule délivrance honorable, c'est la mort. Il se tue donc, laissant Marianne à Solomine en lequel, depuis quelque temps, elle entrevoit son vrai maître. Après quelques larmes payées à la mémoire du disparu, ils iront vivre très loin, ensemble, et seront heureux. Il n'y aura plus, pour se rappeler Nejdanof, que l'étudiante Machourina, qui, laide et sans esprit, l'a aimé sans espoir; et Pakline qui le définit « un Hamlet russe, un romantique du réalisme ».

Autour de ce Hamlet s'agite toute une société que le doute n'a jamais tourmentée. Voici le gentilhomme Kalloméïtzef, champion « du knout et du Rœderer », qui

dénonce les opinions, et au besoin les personnes. Voici les amis de Nejdanof dont les opinions, comme de juste, restent dans la pénombre. Nous les entendons se plaindre de ne plus pouvoir mettre le nez dehors sans se heurter à une bassesse ou une injustice. Ils parlent aussi de la famine qui désole la moitié de la Russie, de l'influence néfaste de Katkof et de la *Gazette de Moscou;* du nouveau régime scolaire qui met au grec et au latin tous les collégiens de la Russie; de l'espionnage, des arrestations. Mais le remède à ces maux n'est indiqué que par métaphore; il est question d'un abcès mûr, d'un bistouri, de gens à écarter, peut-être à supprimer. Nous apprenons, d'autre part, qu'un certain Kisliakof court les campagnes, distribuant des brochures, haranguant ouvriers et paysans ; son activité nous paraîtrait fort désordonnée, si l'on ne nous disait qu'il obéit au mot d'ordre d'un comité mystérieux. Ce comité siège à l'étranger; Machourina traverse l'Europe pour lui porter, dans la doublure de sa robe, une carte à jouer sur laquelle est dessinée une grappe de raisin.

Tourguénief ne dit rien des grands chefs qui reçoivent de tels messages, si ce n'est, de l'un d'eux, qu'il est petit, avec des pommettes saillantes, et commande plus qu'il ne parle; tel Goubariof. Ses comparses ressemblent aussi à des personnages de *Fumée*; mais avec encore moins d'initiative et d'intelligence. Ostrodoumof et Machourina attendent Nejdanof dans sa chambre ; ils fument, sans se regarder ; les filets bleuâtres échappés de leurs lèvres silencieuses s'enroulent et forment des nuages; pour eux, ils restent

immobiles, comme jadis le dizainier Arkhip. Pensent-ils ? Ce n'est pas sûr. « Les Ostrodoumof, dit Pakline, sont de braves cœurs, mais bêtes !... Regardez-le, notre ami ! Rien chez lui, pas même la semelle de ses bottes, n'est fait comme chez les gens intelligents. » Il est évidemment de la catégorie des Don Quichotte destinés à périr misérablement. Et, en effet, dans une tentative d'émeute, il sera coupé en deux par un boulet.

C'est encore un Don Quichotte que Markélof, le propre frère de Mme Sipiaguine. Basané, les joues creuses, le nez busqué, il ressemble, dit Pakline, à un saint Jean-Baptiste qui, dans le désert, aurait dédaigné le miel pour se nourrir exclusivement de sauterelles. Il est loyal, honnête, à tel point qu'on se demande comment Tourguénief a pu le faire naître d'une Petite-Russienne. Il est d'ailleurs énergique, et, par suite, borné. Il a lu Herzen, mais il obéit moins à des convictions qu'à ses rancunes contre les « réacs », et aussi à cette sauvagerie innée que nous avons déjà entrevue en Bazarof. Incapable de comprendre les autres et de se comprendre soi-même, il pourra être, à l'occasion, impitoyable et sanguinaire.

Tout différent est le plébéien Solomine. Ses cheveux filasse et son nez court lui donnent l'air d'un Suédois, ou, plutôt, d'un Finnois. Il marche comme il parle, sans gaucherie mais pesamment ; son air de solidité, d'équilibre, fait de lui, dans la galerie de Tourguénief, un être à part. « Il a l'esprit clair ! s'exclame Pakline ; il se porte comme un chêne ! Grande merveille ! Jus-

qu'à présent, chez nous, tout homme intelligent était obligatoirement un malade. »

Que son équilibre tienne à la race, ou simplement à ses années d'apprentissage en Angleterre, cet homme si calme ne peut avoir les mêmes idées, ou les avoir de la même façon que les révolutionnaires de tout à l'heure. En principe, il partage leurs rêves ; en fait, son allure trahit si bien le doute qu'on se demande, avec Nejdanof, « s'il est bon teint ». Il ne croit pas en effet, à la révolution prochaine ; il se rend compte de « l'absence inévitable du peuple, sans lequel rien ne marchera ». Il se tient donc un peu à l'écart, ne s'indigne qu'à propos de vexations malhonnêtes qu'on fait subir à des ouvriers, et, le reste du temps, tient, particulièrement à Marianne, un langage qu'on peut flétrir de l'épithète d'opportuniste.

« Ce n'est pas de barricades que nous avons besoin, ni de « hourrah » pour la République. Votre affaire à vous, femmes, c'est de décrasser vos sœurs du peuple, et ce ne sera pas facile. Vous apprendrez l'alphabet aux enfants ; vous donnerez des médicaments aux malades... Ce n'est pas là se sacrifier ! dites-vous. Permettez ! peigner un enfant teigneux est un sacrifice dont peu de gens sont capables. »

Ces paroles sages, nous avons la sensation de les avoir déjà entendues ; très vite, Solomine nous fait penser au Litvinof qui ne se croyait pas mûr. Tous deux, ils se sont fait un programme d'activité pratique ; tous deux, ils s'y sont préparés par un apprentissage à l'étranger ; tous deux, ils finissent par s'embour-

geoiser dans le mariage, avec des femmes qui se ressemblent. Macha ne vaut pas Tania, mais, tout comme elle, elle aura sa pharmacie et son école.

D'ailleurs, Litvinof, lui aussi, est plus sympathique que Solomine. Il s'est frotté, à l'Université, d'idées généreuses ; il a aimé et souffert. Solomine a quelque chose d'un peu bas. Il ne veut pas qu'on fasse de propagande dans sa fabrique : « Chez les autres, à votre aise ! » Quand il reçoit Nejdanof et Marianne, il les installe dans des chambres voisines, mais après s'être assuré que le verrou de leur porte commune ferme bien. On a l'impression qu'un homme si avisé ne peut être ni révolutionnaire, ni communiste ; et le fait est que, tandis que ses amis meurent ou partent pour la Sibérie, sa façon d'entendre le sacrifice le conduit, lui, Solomine, à posséder la femme qu'il désire, à fonder une famille, et sans doute aussi une fortune, une hideuse fortune industrielle ! Quelque effort qu'on fasse, on a peine à se rallier à la conclusion de Pakline. « Ces individus solides, gris, monochromes, nous avons besoin d'eux, rien que d'eux ! »

Le public, dans son ensemble, ne s'y rallia pas, et l'insuccès fut aussi complet que Tourguénief avait pu le souhaiter au temps de ses « succès d'estime ». Cet insuccès, il commença, suivant son habitude, par s'en accuser. « Les journaux ne se sont pas donné le mot pour m'accuser à tort... il faut croire que j'ai pris une tâche au-dessus de mes forces[1]. » Pourtant, il lui sem-

[1] A son frère, 7 mars 1877.

blait parfois que son œuvre n'était ni si vieux jeu, ni si languissante, ni si pénible qu'on le lui disait. « Aucun roman ne m'a coûté moins d'efforts... Plusieurs fois déjà je l'avais essayé... Cette fois, tout est venu d'un coup[1]. »

En réalité, il y a des longueurs dans *Terres vierges*. Fomouchka et Fimouchka, « les deux petites perruches » de Pakline, y occupent quarante pages de trop. D'autres passages, la description du jardin des Sipiaguine, par exemple, ont un air de fond de tiroir, de « passepartout ». Les personnages sont dessinés avec une minutie fatigante; les moindres gestes de Sipiaguine sont notés, alors que depuis longtemps son jeu a cessé d'intéresser. Nejdanof n'émeut pas ; on le connaît trop. On connaît trop aussi les réflexions de Pakline sur le mépris des jeunes pour Raphaël et Mozart, et sur ces discussions russes où tout le monde parle et personne n'écoute[2].

Solomine devait faire passer ces vieilleries, mais voilà que cet homme supposé nouveau n'est qu'un vulgaire opportuniste. Tourguénief pourra protester, par la suite, qu'il est un vrai révolutionnaire; que s'il ne se laisse pas prendre dans les engrenages, cela vaudra mieux pour la Russie[3]; que s'il n'est pas un héros, c'est que les hommes de l'avenir ne seront pas tenus

[1] A Polonski, janvier 1877.

[2] *Terres vierges*, p. 16. Même développement dans *Pères et Enfants*, pp. 81, 82.

[3] *Terres vierges*, pp. 127, 168 et suiv. — Pawlowski, *Souvenirs sur Tourguénief*, p. 87.

d'en être, pas plus que les gens d'à présent : les explications après coup ne le réhabiliteront pas plus que jadis elles n'avaient réhabilité Bazarof. Le public de 1876 attendait des héros tout d'une pièce, et ne voulait pas qu'on lui parlât de « sérier les questions ».

Or, nous connaissons les opinions de Tourguénief là-dessus ; elles n'ont jamais varié. « Depuis quarante ans, écrit-il en 1880, je suis, j'ai toujours été l'homme du progrès pas à pas [1]. » Il croyait à « la nécessité du travail, petit, obscur, terre à terre », de celui qui consiste, avant tout, à apprendre à lire aux moujiks et fonder des hôpitaux. Les grandes réformes, il ne les attendait que d'en haut. Il ne voulait pas qu'on lui objectât son « serment d'Annibal ». « Au temps du servage, nous avions devant nous un mur nu, mais nous savions où il fallait faire brèche. Aujourd'hui la porte est entrebâillée, mais passer par ce jour étroit est plus difficile que de saper la muraille. » Cette difficulté, c'est la justification des Solomine, la condamnation des Markélof, qui croient au millénaire prochain parce qu'ils n'ont « ni pensées, ni connaissances, ni talent » mais seulement des rancunes jointes à un orgueil fou, à la conviction, par exemple, qu'à vingt ans, ils ont résolu « tous les problèmes de la science et de la vie » [2]. Quel profit retirera la patrie des qua-

[1] Réponse à « l'habitant d'une autre ville », janvier 1880.

[2] Lettres à Mme Filosofova, *passim*, traduites dans Pawlowski, *Souvenirs sur Tourguénief*.

lités qu'il font prendre « entre l'enclume d'une populace ignorante et le marteau d'un pouvoir aveugle[1] » ? Y a-t-il même lieu de plaindre ces victimes volontaires ? « Les Hindous se jettent sous les roues du char de Djaggernaut, et il les écrase, et ils meurent dans la béatitude. Nous aussi, nous avons notre Djaggernaut[2]. »

En somme, le mouvement révolutionnaire lui paraît, comme à Nejdanot, quand enfin il voit clair dans sa pensée, « mensonge et fausseté, absurdité inutile et écœurante ». C'est de ce jugement surtout que les lecteurs de *Terres vierges* lui en ont voulu. Tandis que quelques lecteurs s'étonnaient encore, par habitude, de sa puissance divinatrice, l'immense majorité affirma qu'il avait pour aboutir à ses conclusions, défiguré, caricaturé la pièce et les acteurs.

Nous pouvons aujourd'hui, mieux que les contemporains, juger du débat. De nombreuses publications ont fait connaître le mouvement révolutionnaire des années soixante-dix. Les Mémoires du prince Kropotkine, en particulier, peuvent mettre les choses au point[3].

Kropotkine est parti de la même idée que Tourguénief ; il faut instruire le moujik. Mais comment l'instruire ? comment lui parler d'instruments agricoles perfectionnés, quand tout ce qu'il gagne lui est pris par

[1] Dupuy, *Les grands maîtres de la littérature russe*, p. 159.

[2] *Terres vierges*, p. 28.

[3] *Autour d'une vie*, Paris, 3e édition, 1902, *passim*.

l'impôt et les redevances ? Il faut, avant tout, qu'il devienne propriétaire du sol, ce qui n'arrivera pas sans révolution. Pour que les intéressés la veuillent, cette révolution, il faut les avertir de leurs droits. Le *nihiliste* ira donc au peuple, et son apostolat sera tout différent de l'activité brouillonne que Tourguénief a prêtée à son Kisliakof. Il renoncera d'abord au pain qu'il pourrait devoir au travail d'autrui ; comme Karakozof, l'auteur du premier attentat contre Alexandre II, il vivra pour dix roubles par mois, et donnera le surplus de son argent à des œuvres sociales. Il se donnera soi-même, partagera les misères et les travaux du peuple : Sophie Pérovskaia, fille d'un ancien gouverneur de Pétersbourg, deviendra — en attendant qu'elle participe à l'assassinat d'Alexandre II — « une femme d'artisan, vêtue d'une robe de coton, les pieds chaussés de bottes d'homme, la tête couverte d'un fichu d'indienne, portant sur ses épaules deux seaux d'eau puisés dans la Néva ».

Bien entendu, le nihiliste renonce à tout plaisir d'art qui serait payé avec de l'argent extorqué à des paysans affamés, « aux bavardages sur l'idéal, l'art, la beauté, qui ne sont que paresse, pose ou débauche », aux formes de politesse, legs des siècles d'esclavage : il dira tout net à un Sipiaguine qu'il est un voleur — d'ailleurs sans en rien savoir. — Il ne s'occupe pas de femmes ; il a mieux à faire. Il vit pour propager dans le peuple la bonne parole qui anéantira un monde mauvais. Quand sa propagande sera entravée, il songera à la révolte, et y apportera un dévouement sans bornes. « Nous allions

chez B… ; l'idée nous vint de lui faire une plaisanterie : « B…, lui dis-je, nous allons attaquer la forteresse pour délivrer nos amis. » Elle déposa sa plume, et dit : « Allons ! »

Entre la description de Kropotkine et celle de Tourguénief, il y a des ressemblances. Les Ostrodoumof et les Machourina sont les mêmes partout ; Marianne pourrait être Sophie Pérovskaia. Mais, dans le roman, les révolutionnaires se décident à agir parce que « l'abcès est mûr » ; dans la réalité, ils n'ont guère eu cette illusion, du moins au début. Jeunes filles du monde devenues ouvrières ou sages-femmes ; étudiants devenus bûcherons, forgerons, tisserands, ils se rendaient compte, la plupart aussi bien que Solomine, de « l'abstention du peuple, sans lequel on ne ferait rien », et c'est bien pour cela qu'ils avaient entrepris leur propagande. Mais des attentats isolés donnèrent l'éveil à la police ; traqués, les nihilistes rendirent coup pour coup, et bientôt s'aperçurent que si, jadis, des attentats contre des propriétaires avaient poussé à la suppression du servage, les attentats contre le tsar pourraient atteindre l'autocratie elle-même. Et le *terrorisme* aurait réussi, en effet, si sa dernière bombe n'avait tué Alexandre II au moment même où il allait promulguer une constitution[1].

Qu'en conclure, sinon que dans le mouvement propagandiste, puis terroriste des années soixante-dix, il

[1] *Alexandre II, détails inédits sur sa vie intime et sa mort.* La Ferté, Bâle, Genève, 1882. — Leroy-Beaulieu, *La Russie et les Russes*, II, pp. 600 et suiv. ; etc.

y a eu des raisons plus fortes et des acteurs plus conscients que Tourguénief ne l'avait imaginé dans *Terres vierges?* Il n'avait pas tout vu, tout pénétré. Il s'en est aperçu, d'ailleurs, le jour où des procès retentissants, puis des attentats innombrables ont levé le voile derrière lequel il n'avait mis que le bavard Kisliakof et le romantique Nejdanof. Après 1877, dans ses entretiens avec les réfugiés politiques de Paris, il battait sa coulpe, avouait que si les grandes réformes viennent d'en haut, il faut des pressions de bas en haut pour les en faire descendre[1]; s'attendrissait sur les actes d'héroïsme qu'on venait lui conter. Mais il n'était tout de même pas convaincu qu'on fît bonne route; et quand l'héroïsme qu'il avait admiré sincèrement aboutissait à quelque crime, il s'en indignait non moins sincèrement. De même qu'il avait pleuré sur Soloviof, condamné pour attentat à la vie du Tsar; de même il pleura, en 1882, sur l'assassinat de ce même Tsar[2].

En somme, il était pris dans ce conflit douloureux de deux droits, de deux vérités, qui, expliquait-il à Polonski à propos de l'*Antigone* de Sophocle, constitue l'essence du vrai tragique[3]. Jusqu'à la fin de sa vie, nous le verrons se demander qui a raison, des sages qui ne croient au progrès que par l'effort incessant vers la culture,

[1] Conversation avec le colonel Lavrof. Voir *Pensée russe*, novembre 1883.

[2] Pawlowski, Delines, *passim*. Lettre à Polonski, 5 avril 1879.

[3] *Souvenirs*.

ou des fous qui ont entrepris de faire avancer, sous la menace des bombes, ce colosse qui titube du pôle au Caucase, une cruche d'eau-de-vie à la main [1].

[1] *Terres vierges*, pp. 269, 270.

XIII

LES DERNIÈRES ŒUVRES

Leur forme, leurs inspirations.

Types et tableaux du passé ou du présent ; le problème de l'avenir russe. Les réminiscences et les souvenirs personnels. L'obsession de la mort universelle.

Qu'y a-t-il au delà de la mort ? Les récits fantastiques.

Le pessimisme de Tourguénief, sa cause : l'indifférence de la nature. La loi de destruction réciproque : la loi contraire, l'amour.

Les influences que Tourguénief a pu subir : Schopenhauer; le christianisme.

Entre ses deux derniers romans politiques, Tourguénief en a écrit un autre, *Les eaux printanières*[1], et beaucoup de nouvelles[2]. Après *Terres vierges*, il en a fait encore, mais en les réduisant, en les *amenuisant* de plus en plus, jusqu'au moment où, dans les *Poèmes en prose*, elles n'ont plus été que de « simples fragments lyriques... pas plus longs que le nez d'un moi-

[1] 1871. Traduction française, Hetzel.

[2] *L'histoire du lieutenant Érgounof*, 1867. *Abandonnée*, 1868. *Etrange histoire*, 1869. *Le roi Lear de la Steppe*, 1870. *Toc! toc! toc!*, 1870. *La fin de Tchertapkhanof*, 1872. *Pounine et Babourine*, 1874. *La montre*, 1875, etc.

neau[1] ». Il en parlait, de ces fragments, avec un détachement qui n'était pas tout à fait sincère. Il savait fort bien qu'à peindre des tableaux réduits, son pinceau ne perdait rien. En somme, il finissait en se conformant au conseil de Heine ; il cassait ses vieilles lunes en étoiles pour raviver leur éclat.

Les thèmes de ces *opera minora* sont d'ailleurs ceux que nous connaissons déjà. Tel récit se rattache à l'enquête sur les types russes ; tel autre est un fragment d'autobiographie, un rêve noté au réveil, *essayé* sur des amis, à Paris ou à Spask, avant rédaction définitive[2]. Leurs conclusions non plus ne sont pas nouvelles ; tout au plus l'approche de la mort leur donne-t-elle un accent à la fois plus ferme et plus amer. C'est sur ces conclusions que nous insisterons, en groupant les œuvres, mais sans les analyser, ni même les mentionner toutes ; on ne compte pas les « étoiles ».

Nous avons déjà vu Tourguénief opposer les générations ; à Bazarof, Arina ; à Nejdanof et ses amis, Fomouchka et Fimouchka. Dans ses dernières œuvres, il revient encore à cette Russie d'autrefois, et sans l'excuse qu'il invoquait jadis : les trente pages qu'il consacre aux innocentes manies de Téléguine et de sa femme, n'éclaircissent aucun des problèmes de la Russie d'à présent[3]. S'il insiste sur ce couple, c'est

[1] A Annenkof, Polonski, *passim*.

[2] Cf. *Journal des Goncourt*, t. V, p. 223. De même, les conversations avec Polonski, *passim*. et divers *Poèmes en prose* (*Macha*, *La Nature*, etc.)

[3] *Vieux Portraits*.

qu'il y prend plaisir. Il ne le dit pas — c'eût été s'avouer réactionnaire ! — mais visiblement, plus le présent le rebute, plus l'avenir l'inquiète, plus il se réfugie dans le passé, auprès de ces aïeux pour lesquels la postérité ne veut avoir ni piété ni justice.

Son autre refuge, c'est la nature, la campagne russe, le village qu'il décrivait jadis avec l'ironie de Gogol et pour lequel il ne se trouve plus, maintenant, que le sourire de Pouchkine. Par une chaude journée de juin, les alouettes chantent[1]; à l'odeur pénétrante des lins mûrs se mêlent des effluves de cuir et de goudron ; voilà, en effet, le long du ravin, une douzaine d'izbas. Des têtes d'enfants surgissent de partout ; sur les bancs ; devant les fenêtres, dorment des chats paresseux ; au milieu de la rue, près d'une *téléga* dételée, de grands gaillards causent et rient ; une fille revient du puits, un seau débordant à chaque main ; sous un auvent, une vieille toute ridée et souriante apporte au chasseur un pot de lait caillé, si frais que des gouttelettes de rosée en irisent les bords. Partout, c'est la paix, le contentement, la joie. Qu'importe à ce village la querelle des puissants, et cette coupole de Sainte-Sophie que menacent justement les armées russes [2] ? Il sera heureux à moins de frais.

Heureux ! Est-ce Tourguénief qui l'écrit ? Il sait bien que là même où n'arrivent pas les mots gros de tem-

[1] *Poèmes en prose, Le village.* Les *Poèmes en prose* ont été traduits par Tourguénief, et publiés en partie dans la *Revue politique et littéraire* (8 décembre 1882), et, au complet, dans *Souvenirs d'enfance* (Hetzel).

[2] Février 1878.

pêtes, il y a toujours des passions ; que chaque humanité a ses Hamlet, ses Lear, ses Werther. Tourguéniet s'applique à les dégager de la réalité russe : après ses innombrables Hamlet, il a fait un *Roi Lear de la steppe*[1] et, dans le *Brigadier*, un Werther russe. Il se peut que ses copies aient moins d'éclat que les originaux ; mais c'est que l'occidentalisme se dégrade en Russie ; il est admis, depuis Pouchkine, qu'un Brutus ou un Périclès y tourne en soudard[2]. Seuls, les Don Quichotte échappent à cette loi ; si Tchertapkhanof n'a pas la hauteur idéale de son cousin des steppes de la Manche, c'est cependant la même fierté généreuse qui l'anime[3].

Est-ce parce qu'il sont, eux aussi, des Don Quichotte, que les révolutionnaires échappent, dans ses dernières œuvres, aux arrêts de son réalisme ? Ou bien est-ce que les événements ont fait fléchir son opinion ? Jadis, il leur déniait l'énergie nécessaire aux révolutions[4] ; les instinct féroces qu'il avait devinés en tel ou tel lui semblaient une exception. Mais, après la série d'attentats des années soixante-dix ; après l'assassinat d'Alexandre II, il ne put se dissimuler que l'exception devenait la règle, qu'il avait méconnu la force de l'âme révolutionnaire. Cette force, il essaya, dans *Un désespéré*[5], d'expliquer sa genèse, de montrer com-

[1] *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1872. *Étranges histoires*, Hetzel.

[2] Pouchkine, *Épitre à Tchaadaief*.

[3] *Le gentilhomme de la steppe*, *Revue des Deux Monaes*, 1er décembre 1872.

[4] Conversation avec Lavrof.

[5] *Un désespéré*, *Revue politique et littéraire*, 14 janvier 1882.

ment des *vagues de fond*, des hérédités d'alcoolisme ou d'épilepsie peuvent porter un Russe, de la dissipation vulgaire, à l'ascétisme religieux ou révolutionnaire. Mais cette analyse du sol, si admirée qu'elle fût par Taine, ne suffit à expliquer ni la naissance, ni la croissance de la plante ; les poussées révolutionnaires restent pour Tourguénief un sujet, tantôt d'épouvante, tantôt d'admiration, mais toujours une énigme.

Dans un des *Poèmes en prose*, voilà une jeune fille debout devant une porte noire, béante. Une voix l'avertit du danger; le seuil passé, elle souffrira du froid, de la faim; on l'insultera ; ses amis, ses parents même se détourneront d'elle, son sacrifice sera anonyme, sans gloire ; elle devra commettre le crime et peut-être comprendre, un jour, qu'il était stupide. Néanmoins elle veut entrer, elle entre. « Imbécile! » ricane une voix. « Sainte ! » en répond une autre[1].

Ces deux voix, Tourguénief les a entendues tour à tour. Il se laissait entraîner un jour, mais pour se reprendre le lendemain. Tout pour le peuple, soit, encore que ce « tout » ne soit peut-être pas la justice; mais tout par le peuple, avec le peuple, le non-sens est trop évident. Ce peuple, dont les révolutionnaires comme jadis les slavophiles se font une idole ; ce peuple dont ils font venir tout droit et toute sagesse, il ne sait même pas qu'il a des adorateurs qui meurent pour lui. « Je suis des

[1] *Le seuil*. Le texte russe, longtemps interdit par la censure, donne lieu à des discussions, encore aujourd'hui (Voir. *Messager historique*. 1906). Il y en a une traduction française dans les *Souvenirs sur Tourguénief* d'Isaac Pawlowsky, p. 246.

vôtres, frère », dit l'Homme aux mains blanches à l'Homme aux mains noires. Celui-ci ricane, se moque de ces petites mains qui sentent encore le fer de chaînes portées longtemps. « Pourquoi diable t'étais-tu révolté ? » Deux ans après, comme le fou a recommencé et qu'on va le pendre, le frère aux mains noires se préoccupe d'avoir un peu de sa corde : ce sera du bonheur pour la maison [1].

Un changement viendra-t-il ? Il était difficile de n'en pas désespérer devant le colosse que nous avons vu, dans *Terres vierges*, s'allonger du pôle au Caucase, ivre-mort [2]. Dans les *Poèmes en prose*, nous le retrouvons sous un autre aspect ; il est accroupi ; les sables du désert l'entourent, sous un soleil que la Russie ne connaît pas ; mais son nez épaté, ses lèvres épaisses, son front bas, ses yeux vides le dénoncent. « Sous le masque du sphinx égyptien, c'est toi, Karp, Sidor, Semione, moujik d'Iaroslav ou de Riazan, que nous retrouvons là : ô sphinx russe, qui donc sera ton Œdipe [3] ? »

Il y a encore, dans les œuvres des dernières années, beaucoup de souvenirs et d'impressions qui sont peut-être personnelles. Mais il faut se méfier des aveux, et encore plus des réticences de Tourguénief. Il a l'air de laisser poindre sa personnalité dans un récit, puis il court après ce demi-aveu avec un effarement qui dis-

[1] *Poèmes en prose*. Traduit dans Pawlowsky, pp. 244, 45.

[2] Trad. franç., p. 269 et suiv.

[3] *Poèmes en prose, Le Sphinx.*

sipe nos derniers doutes. Et nous classons « fait vécu » telle anecdote empruntée au voisin.

Dans *Fantômes*, l'amant d'Ellis passe avec sa compagne au-dessus du Latium. L'envie lui prend d'évoquer le passé, de ressusciter le peuple endormi sous ces innombrables tombeaux, et, par trois fois, il appelle : « Divus Caius Julius César ! Divus Caius Julius César... César ! » Et voici que de la plaine un bruit sourd s'élève ; des fanfares, des cris, des applaudissements s'y mêlent. Puis il semble que des ombres se détachent du sol ; des pointes se dressent, comme des armes, et voici qu'en effet un rayon de lune rejaillit sur des casques et des lances. Puis, du fond de l'horizon, une clameur se propage : « César, César venit ! » et, de la ruine, s'élève une tête pâle, sévère, ceinte de lauriers, les paupières baissées !...

Or, Tourguénief a conté qu'à son premier voyage en Italie, il s'était trouvé avec Stankiévitch, la nuit, au milieu de la campagne romaine ; que la fantaisie avait pris à Stankiévitch d'appeler César, et que les deux amis avaient cru voir les ombres, entendre les cris que, vingt ans plus tard, après un nouveau séjour à Rome, Tourguénief a placés dans *Fantômes*. La vision est donc, en quelque sorte, une page vécue, et le souvenir de l'ami prématurément enlevé y mêle une sorte d'émotion tendre. Mais ouvrons les *Confessions d'un mangeur d'opium*, de Quincey ; nous y verrons aussi la campagne romaine se réveiller la nuit ; Paul-Emile et Marius la traverser, en manteau de guerre, les centurions les escorter, hissant une

tunique rouge au bout d'une lance ; et nous entendrons, derrière eux, « l'effrayant hourrah des légions ». Les deux descriptions sont semblables — à part le talent : Quincey ne sait ni amener ni encadrer les détails, ni mesurer jusqu'à la vision finale le jeu de l'ombre et de la lumière. Son rêve est pourtant l'origine de celui de Tourguénief ; on peut d'autant moins en douter que, dans des lettres antérieures, Tourguéniet parle du plaisir qu'il vient d'avoir à lire et relire Quincey [1].

Il serait facile de relever d'autres réminiscences jusque dans les *Poèmes en prose*. Dans *Les nymphes*, par exemple, nous sommes devant un horizon radieux de montagnes bleues ; le poète se rappelle la légende de la mort du grand Pan, et poussé par une force mystérieuse, il s'écrie : « Le grand Pan est ressuscité ! Il est ressuscité ! » Aussitôt, tout le long des montagnes, court un joyeux murmure : « Il est ressuscité, le grand Pan ! » On entend des rires, des cris, la course précipitée de beaucoup de pieds nus ; à travers la verdure, des tuniques flottantes, des épaules, des seins étincellent. Ce sont les nymphes, les dryades, les bacchantes qui accourent; et, devant elles, la déesse, l'arc à la main, le carquois à l'épaule, un croissant d'argent dans les cheveux... Soudain elle s'arrête. De la croix dorée d'un clocher, à l'autre bout de l'horizon, un reflet est venu la frapper. La voilà qui fond et s'évanouit, et des nymphes, il ne reste déjà plus, accrochés aux buissons, que des flocons blancs qui ne sont peut-être que la vapeur du fond des vallées.

[1] A Herzen, décembre 1856.

Ce paysage, ces nymphes, cette Diane, cette légende du grand Pan, nous les retrouverons dans l'*Allemagne* de Heine, mais en trois ou quatre endroits différents[1] : Tourguénief a simplement réajusté des éléments de légendes que Heine avait dispersés. Qu'il y ait dans son tableau plus d'art et de poésie que dans les esquisses de son devancier, ce n'est pas douteux. Nous n'en tirons d'ailleurs pas la conclusion qu'il lui soit supérieur, comme à Quincey. Nous voulons simplement constater qu'il y a des échos dans ses voix intérieures.

Si nous ne sommes pas sûrs des impressions qu'il donne pour siennes, nous le sommes encore moins des faits biographiques. Nous avons déjà pu constater l'indécision des données qu'on trouve ou croit trouver dans son œuvre. Ses récits des dernières années n'y changent rien.

« Ce roman, disait-il des *Eaux printanières*, je l'ai vécu ; il est mon histoire, aussi l'ai-je écrit sans effort[2]. » On sent, en effet, qu'il s'y est laissé aller au flot des souvenirs, mais de souvenirs parfois littéraires. La partie de campagne à Soden n'est que la transposition de la promenade à Tsaritzyne, d'*Un Bulgare ;* la bourrasque qui rapproche Sanine et Gemma, l'enlèvement de ce même Sanine par M[me] Polozova rappellent dix épisodes d'autres œuvres. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait là-dessous aucun fait réel ; mais, sans doute,

[1] *L'Allemagne*, trad. franç., II, pp. 20, 136, 196, etc.

[2] Pawlowski, *Souvenirs sur Tourguénief*, p. 90.

ce que Tourguénief a le plus vécu, dans les *Eaux printanières*, ce sont les pages du début. Il a connu Gemma ; il l'a entendue lire, en les mimant, les histoires francfortoises de Maltz ; il a vu, près d'elle, le répugnant Kluber, le grotesque et touchant Pantaléone, et même le caniche Tartaglia qui faisait si bien Bernadotte confus devant Pantaléone-Napoléon. Tout cela est si simple, si gai, si dépourvu d'ironie que l'on comprend bien les Goncourt refusant, du haut de leur art, de faire à Tourguénief « l'injure » de le juger sur une pareille berquinade[1]. Encore s'il y avait ajusté un dénouement réaliste ! mais voilà-t-il pas qu'il s'avise de ramener Sanine à Gemma, au bout de trente ans, et de nous le montrer, pardonné, prêt à finir ses jours près d'elle et de sa fille, vivant portrait de la Gemma d'autrefois ! On a peine à imaginer tant de platitude !

En réalité, Tourguénief a fait bénéficier Sanine de ce pardon final qu'il n'avait refusé ni à Litvinof, ni même à Bazarof (après sa mort, il est vrai), et cette indulgence est d'autant mieux placée, dans les *Eaux printanières*, qu'une fin cruelle aurait vraiment trop contrasté avec les pages radieuses du début. L'indignation des Goncourt est aussi peu raisonnable que celle des Russes qui ont reproché aux *Eaux printanières* leur insignifiance politique. Elles ne sont, en fait, qu'un *Poème en prose*, plus long que les autres, et sa muse y est exactement celle qu'il a décrite, plus tard, dans la *Visite*.

[1] *Journal des Goncourt*, t. II, p. 216.

Un matin de mai, à l'aube, le poète, assis près de sa fenêtre ouverte, voit entrer dans sa chambre une toute petite femme ailée, vêtue d'une robe flottante, avec une couronne de muguet sur la tête, et, à la main, la longue tige d'une herbe des steppes. Elle vole, et ses yeux rieurs emplissent la chambre de rayons et d'étincelles ; sa baguette effleure la tête du poète qui la reconnaît alors, la muse de la jeunesse et de la poésie... Mais déjà elle fuit, sans doute vers un adorateur plus jeune, et le vieillard reste avec sa compagne habituelle, la pensée de la mort [1].

Celle-ci se retrouve jusque dans les *Eaux Printanières*. Au début du roman, Sanine, avant de se rappeler Gemma, pense à sa vie, à la vie en général. Elle lui apparaît, non comme la mer agitée que décrivent les poètes, mais comme une mer unie, transparente, dans laquelle, sous l'esquif qui porte l'homme, errent des formes monstrueuses qui sont la maladie, la démence, la pauvreté. Voilà qu'un de ces monstres monte vers la surface ; il va renverser la barque... Non, pas encore ! Il redescend, agitant à peine sa sombre nageoire. Le jour viendra pourtant où la barque sombrera [2].

Nous avons déjà entendu Tourguénief raconter qu'il a vu la mort, sous la forme d'une tache brune [3]. En contant, il la voit encore ; il lui semble que, des

[1] *Poèmes en prose*, *La visite*.

[2] *Les eaux printanières*, trad. fr., pp. 2, 3.

[3] Voir plus haut, p. 108.

têtes qui l'écoutent, comme au coup d'une baguette magique, les chairs se détachent ; il ne reste que des crânes qui tournent les uns vers les autres leurs orbites vides, avec des airs d'interroger, de répondre, d'approuver[1]. Une autre fois, la mort devient la vieille qui suit le voyageur et le pousse vers une fosse creusée devant lui ; s'il s'arrête, ce sera la fosse qui glissera vers lui[2].

Mais, si chacun de nous meurt, l'humanité lui survit. Tourguénief ne veut pas nous laisser même cette maigre consolation ; il nous montre l'effondrement des continents, la fuite des derniers hommes sur la dernière montagne, et derrière eux, accourant de tout l'horizon, la vague noire et glaciale qui va tout balayer[3]. Encore sa fureur est-elle une vie qui devra cesser un jour, elle aussi. Dans *Dialogue*, deux géants, le Finsteraarhorn et la Jungfrau causent, ou plutôt échangent des questions et des réponses séparées par des milliers de siècles. Ce qui les préoccupe, c'est la netteté de leur robe blanche ; ils se félicitent du recul de ces moisissures vertes qui étaient des forêts, de la disparition de ces taches bleues qui étaient des lacs, de la mort de ces bipèdes qui étaient des hommes. Quand les deux géants s'endorment, tout est blanc autour d'eux ; la terre dort à jamais dans un ciel de plus en plus pâle[4].

[1] *Poèmes en prose, Les crânes.*

[2] *Id., La vieille.*

[3] *Id., La fin du monde.*

[4] *Id., Dialogue.*

Mais sera-ce là vraiment la fin de toute vie ? Ne se peut-il pas que sur d'autres planètes[1], sur notre terre elle-même, il existe des formes de l'existence que nous ne soupçonnons pas, des êtres doués d'une vie que n'atteint pas ce que nous appelons la mort ? « O mort, où est ton aiguillon ? » demandait l'Ecriture : il y a peut-être des aiguillons plus forts que le sien[2]. Il y a du *surnaturalisme* dans le monde. « L'amour, par exemple, ce coup de foudre qui, en une seconde, affolle deux êtres l'un de l'autre, voilà du surnaturalisme certain, positif[3]. » Pourquoi ne pas admettre que ce phénomène surnaturel peut survivre à l'être matériel où il a commencé ?

Ces pensées, Tourguénief en a toujours été hanté. Il frémissait en entendant, la nuit, deux soupirs mystérieux[4]. Sûrement il a éprouvé l'émotion qu'il décrit à propos de la personne qui, dès qu'elle est seule, se sent enlevée, transportée dans l'immensité, amenée, comme une poupée, devant un juge dont elle ne voit pas la figure[5]. Or, nous connaissons sa façon de se délivrer des obsessions ; c'est d'écrire. Son œuvre comprend donc une série de récits *surnaturalistes*, depuis *Faust*, écrit en 1856, jusqu'à *Clara Militch*, sa dernière œuvre. Leur fonds commun, c'est l'intervention dans la vie humaine d'une force mystérieuse

[1] Conversation avec Polonski.

[2] *Clara Militch.*

[3] *Journal des Goncourt.*

[4] Voir plus haut, p. 53.

[5] *Journal des Goncourt*, V, 80.

dont on ne peut dire si elle est bienfaisante ou malfaisante. Dans *Faust,* la mère de Véra Nikolaievna apparaît à sa fille pour l'empêcher d'aller au rendez-vous qui serait sa perte : il est vrai que la pauvre Véra en meurt de saisissement[1]. Un songe fait retrouver au narrateur du *Songe* son véritable père qui, d'ailleurs, est un coquin. Dans *Le Chien*, Porphyre Kapitonytch entend sous son lit un chien invisible, qui gémit; sur le conseil d'un voyant, il se munit d'un vrai chien qui, bientôt après, lui sauve la vie[2]. *Le chant de l'amour triomphal* est plus compliqué ; Muzio, qui a appris la magie dans l'Inde, revenu à Bologne, force la femme de son ami Fabio à venir le trouver la nuit. Fabio s'en aperçoit et le poignarde ; mais l'esclave de Muzio, Indien muet, emporte le cadavre qui, bientôt, par on ne sait quel sortilège, se relève et marche. Cependant Valéria, qui n'avait jamais été mère, aura un fils quelques mois plus tard, et tout sera pour le mieux dans le plus mystérieux des mondes[3].

L'état incertain entre la vie et la mort où nous venons de voir Muzio, nous le retrouvons dans *Fantômes*. Elle est tantôt un esprit, tantôt une jeune fille dont le héros voit les yeux bleus, les joues pâles, dont il sent les lèvres chaudes sur ses lèvres; elle est si bien vivante que, morte déjà de notre mort — à ce qu'il semble — elle en redoute encore une autre, et fuit

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1856.

[2] *Nouvelles moscovites*, Paris, Hetzel.

[3] *Œuvres dernières*, Paris, Hetzel. — *Nouvelle Revue*, 1881.

à travers les cieux, devant un monstre qui finira par l'atteindre et la frapper.

Dans *Clara Militch*, même phénomène de survie. Aratof a méconnu l'amour de Clara qui, de désespoir, s'est empoisonnée. Le jour où, par le journal, il apprend cette mort, quelque chose se brise en lui. Poussé par une force irrésistible, il part à la recherche des reliques de Clara, et revient avec une photographie et un fragment de Journal Intime que, désormais, il ne quitte plus. Sans savoir s'il aime ou a aimé Clara, il l'attend. Un matin on le trouve dans son lit, mort, transfiguré par une inexprimable béatitude, les doigts crispés sur une mèche de cheveux noirs qu'on essaye vainement de lui arracher[1].

Ces récits sont peut-être pâles à côté de ceux de Hoffmann, de Maupassant, de Poe. Mais Tourguénief n'a jamais eu l'intention de produire un effet de terreur. Il a voulu partir d'hypothèses qu'on discute — celle de la télépathie, par exemple — pour jeter sur l'inconnu possible un regard qui n'y verra jamais rien de plus effrayant que la réalité connue de tous. « Ce qui est affreux, ce n'est pas la *hofmantchitsa* avec ses diableries ; c'est la certitude qu'il n'y a rien d'effrayant ; que la vie est, par essence, mesquine et misérablement plate[2]. »

L'indifférence de la nature aux vies qu'elle sème au

[1] 1881. Le titre primitif en était : *Après la mort*. Trad. dans *Œuvres dernières*, Hetzel.

[2] *Assez*, trad. Delines, 194.

hasard est le motif essentiel du pessimisme de Tourguénief. Dès son enfance, il y songe[1], et dès ses premiers vers, il s'en plaint[2] : « Seigneur, s'écrie-t-il dans *André*, que la nature est indifférente et muette ![3] » Quelques années plus tard, à Courtavenel, il remarque que la multitude des étoiles n'inspire pas de sentiments religieux, que tous ces mondes ne sont que l'expansion involontaire, inconsciente d'une chose indifférente, vorace, envahissante, qui fait pousser les étoiles aux cieux comme les boutons sur la peau, sans qu'il lui en coûte davantage[4]. Un peu plus tard, il fait remarquer à Ivan Aksakof que le seul souci de la nature, c'est de créer des êtres, des personnalités, qui ne signifient rien pour elle[5]; car, explique-t-il dans *Assez,* étant la mère universelle, elle ne peut faire de différence entre ses enfants. Il le redit dans les *Poèmes en prose* où, reprenant un conte imaginé pour les petits Polonski, il nous conduit dans la caverne où médite la nature[6]. « O notre mère, lui demande-t-il, à quoi penses-tu ? N'est-ce pas au destin de l'humanité, au moyen de la faire arriver au bonheur ? — Non, répond-elle, je songe à renforcer les

[1] « Même en ce temps je ne suis pas resté sourd au bruit solennel qui sortait du fond de la tombe. » *Premier Amour*, trad. Delines p. 212.

[2] *Le soir,* 1837.

[3] *André,* 1845.

[4] A Mme Viardot, 28 juillet 1849.

[5] Lettre de 1853.

[6] Conversation avec les Polonski; *Samoznaïka* (*Celui qui sait tout*), et, dans *Poèmes en prose, La Nature.*

muscles de la puce; il faut rétablir l'équilibre entre l'attaque et la défense. — Mais l'humanité, le progrès, la justice? — Ce sont là des mots des hommes. Moi, je ne connais ni le bien ni le mal. »[1]

L'attaque et la défense, voilà donc l'objet du travail de la nature. Elle ne crée de vies que pour les mettre aux prises dans un perpétuel champ clos. Il en est ainsi dans chaque espèce, dans l'humanité même, où le bonheur de chaque individu est fondé sur le malheur de quelqu'un d'autre; où l'intérêt et la commodité de chacun exigent, comme une statue un piédestal[2], — les privations et le malheur d'autrui. Il en est ainsi entre les espèces; tous les spectacles de la nature évoquent l'idée de la chasse qu'elles se donnent. Le poète écoute-t-il le rossignol? Tandis que ses roulades l'enchantent, un malheureux insecte, à demi broyé, se meurt douloureusement dans son gosier[3]. Jouit-il de l'éclat d'une belle journée, inondée de la lumière la plus pure, tout imprégnée de parfums, de beauté, de tranquillité apparente?

« Tout, autour de moi, offrait un vrai champ de carnage. Tout s'entredévorait avec frénésie, avec rage; j'ai sauvé la vie à une petite fourmi qu'une plus grosse entraînait avec des soubresauts de tigre : à peine avais-je délivré la petite qu'avisant un moucheron à demi mort, elle l'empoigna avec la même férocité. Cette fois je laissai faire. Détruire ou être détruit, il n'y a pas de milieu[4]. »

[1] *La Nature.*

[2] *Le Bulgare*, p. 287 (tr. fr.).

[3] Lettre à Mme Viardot.

[4] *Id.*

Cette pensée, que Tourguénief a exprimée mille fois, ne le possède pourtant pas tout entier. Il constate, en effet, dans la nature, des forces autres que celles qui poussent les êtres au meurtre les uns des autres. Regardez les oiseaux, par exemple, si nombreux dans son œuvre qu'on en pourrait dire, comme de son jardin dans *Faust :* « Que d'oiseaux on y entend partout ! Leur chant nous remplit de langueur et d'attendrissement. » Or, ces oiseaux ne se bornent pas à répéter mécaniquement des gestes destructeurs ; ils aiment, ils se sacrifient à leur amour. La caille contrefait la blessée, — sachant qu'elle s'expose à la mort — pour attirer le chasseur loin de sa couvée[1]. Un moineau se précipite à la rencontre du chien de chasse en arrêt devant ses petits, tombés au milieu du sentier. Ses plumes se hérissent, tout son petit corps frémit d'épouvante. « Quel monstre gigantesque doit lui paraître le chien ! » et cependant il ne recule pas[2].

Et ce monstre lui-même, est-il une brute ? Tourguénief, qui a consacré à tel de ses compagnons de chasse, à Pégase, toute une étude psychologique, sait bien que chaque chien a sa physionomie, son caractère, ses travers, dus parfois au commerce des hommes[3]. Il cause avec son maître, Diane secoue les oreilles quand il lui parle de Sultan ; il rit, de plus ou moins bonne grâce, selon la plaisanterie dont il est l'objet[4] ;

[1] *La caille, Souvenirs d'enfance,* Hetzel.

[2] *Le moineau, Poèmes en prose.*

[3] *Mon chien Pégase*, 1871, trad. Delines, Flammarion.

[4] Voir. p. 57. *Khor et Kalinytch*

il est capable de se dévouer ; le petit Trésor se jette sur un dogue enragé, pour sauver son maître[1] ; il est même capable de bonté pure et simple. Quand le moineau de tout à l'heure se jette à sa tête, Pégase, ahuri, prend le temps de réfléchir, puis il passe au large des oisillons qui piaillent.

D'autres espèces ont leur part de cette sensibilité. Sur le pont d'un navire, dans la mer du Nord, un jour de mauvais temps, Tourguénief s'assied à côté d'un petit singe qui, attaché au màt, gémit, regarde son grand voisin avec des yeux suppliants et presque humains, et finit par lui tendre la patte. Tourguénief la prend, la garde dans sa main, et, calmé, le singe cesse de gémir. « Je souris maintenant, en y pensant, mais alors je ne souriais pas... Je comprenais que nous sommes tous fils d'une même mère, et il m'était doux de voir cette bestiole me regarder avec confiance, et s'incliner vers moi comme vers un frère[2]. »

Cette bonté, qui peut rapprocher des êtres d'espèce différente, rapproche aussi — on ne sait si Tourguénief dirait « à plus forte raison » — des êtres de la même espèce, des hommes. Nous avons vu son œuvre pleine de braves gens, depuis l'universitaire enthousiaste, tel que Bersénief, jusqu'à cette pauvre Arina, la mère de Bazarof, qui ne sait du monde et de la vie qu'une chose, mais que les autres ignorent, l'art de s'oublier soi-même. Devant ces personnages, les

[1] *Le chien.*

[2] *Poèmes en prose, Une traversée.* Cf. *Journal des Goncourt*, VI, 101.

héros, si doués qu'ils soient, font pauvre figure. Tout en effet, rang, talent, beauté, tombera en poussière, disparaîtra. « Les bonnes œuvres seules sont durables; tout passera, a dit l'Apôtre, l'amour seul restera[1]. »

Ces opinions de Tourguénief ne sont pas précisément des conclusions : son enfance avait déjà les mêmes tristesses, les mêmes révoltes que son âge mûr. On ne peut pas dire non plus qu'elles constituent une philosophie, au sens absolu du mot : les critiques russes lui ont souvent reproché son indigence dogmatique, et lui-même il s'étonnait quand on donnait à des candidats, en sujet de composition : « L'idée du monde dans Tourguénief[2]. » Pourtant, philosophique ou non, elle existe, cette idée du monde, et si immuable qu'elle paraisse avoir été, elle ne peut pas ne pas avoir subi l'influence des idées et des sentiments du temps et du milieu.

Le philosophe qui a pu l'inspirer n'est pas celui que la mode des années quarante lui avait fait étudier; tout candidat qu'il ait été à une chaire de philosophie, à son retour en Russie, son hégélianisme s'y est effrité aussi vite que celui du Hamlet de Tchigrov. Plus tard, le souvenir de sa jeunesse l'écartait des lectures philosophiques : un seul philosophe a trouvé grâce devant lui : « Schopenhauer, frère, voilà ce qu'il faut lire ! » écrit-il à Herzen en 1862. Il l'a lu en effet, et beaucoup, et

[1] *Hamlet et Don Quichotte*, conclusion.

[2] A Mme Milioutine, février 1875.

les coïncidences entre leurs pensées sont nombreuses.

Tous deux, ils ont horreur du matérialisme vulgaire. « La matière, qui l'a vue? demande Tourguénief à Polonski. Dans *Pères et Enfants,* la Koukchina, à moitié grise, se dit matérialiste, entre deux bouffées de tabac : Schopenhauer, de son côté, déclare que le matérialisme vient du cigare, de l'ignorance, de la paresse, et de la manie politique.

Ils s'accordent ensuite à ne voir dans le monde, l'un et l'autre, qu'un jeu de forces exécrables. L'un s'écrie : « Détruire ou être détruit, il n'y a pas de milieu ! » : l'autre : « La vie est une chasse incessante où, tantôt chasseurs, tantôt chassés, les êtres se disputent les lambeaux d'une horrible curée [1]. » Venu de la même source, leur pessimisme aboutit à la même conclusion, que Schopenhauer formule, et que Tourguénief illustre d'innombrables exemples. « Le but de toute haute poésie, c'est la peinture de la domination ironique du hasard, de l'irrémédiable chute du juste et de l'innocent [2]. »

Ils ont enfin mêmes craintes, mêmes affections, mêmes attendrissements. Schopenhauer, qui redoute la femme, lègue une rente à son chien, et s'émeut, à la foire de Francfort, sur un orang-outang triste. Il est vrai qu'en ce qui concerne les hommes, il est plus réservé : il ne trouve pas, pour louer la bonté, le souvenir de l'Apôtre.

[1] Schopenhauer, *Pensées et fragments*, trad. Bourdeau, pp. 25, 159,

[2] *Revue des Deux Mondes*, articles de J. Bourdeau, 1884, et de Challemel-Lacour, 1870.

Tourguénief n'est pas chrétien non plus ; le ciel est vide pour lui, et son mysticisme n'est pas d'essence absolument religieuse. Mais il est né dans un pays où les masses conservaient leur foi traditionnelle aussi profonde qu'au Moyen Age ; où, pure superstition pour beaucoup, elle était cependant, pour beaucoup d'autres, la source vive d'amour et de charité. A cette source, Tourguénief n'a pas bu, mais il s'en est approché plus d'une fois.

On lui a souvent reproché son obstination à ne faire bons que des hommes autrement sans valeur, à ne verser la liqueur précieuse que dans des vases grossiers. Kassiane, Arina, Nastasia Karpovna, Platocha[1], etc., tous des pauvres d'esprit selon l'Écriture, participent à la vertu suprême qui est systématiquement refusée aux forts, aux superbes, aux « intellectuels ». Les hommes des générations passées — Bahouche mis à part — sont d'autant plus plaisants, plus « rafraîchissants » selon l'expression de Pakline, qu'ils sont plus dénués de culture. Est-ce à dire que Tourguénief, cet *Occidental* convaincu, en veuille au progrès, à l'européanisme ? Nous savons déjà qu'il ne croit pas la culture compatible avec l'énergie du caractère, et s'inspire, en cela, partie de réalités russes, partie d'un certain romantisme[2]. Mais il s'agit ici de bonté, non d'énergie, et la culture qui peut, en effet, nuire à l'une, devrait plutôt favoriser l'autre.

[1] *Récits d'un chasseur*, *Pères et Enfants*, *Nichée de gentilshommes*, *Clara Militch*, etc.

[2] Voir plus haut, pp. 180 et suivantes.

En réalité, Tourguénief lui reproche de répandre l'incrédulité religieuse, et de détacher ainsi les « intellectuels » — ou supposés tels — des vertus nées d'une longue tradition chrétienne. Ces vertus, la résignation, la charité, l'oubli de soi-même, les humbles sont seuls à les posséder maintenant, et de là vient leur supériorité. C'est là, si l'on veut, une pensée de slavophile, mais il ne faut pas oublier qu'à une certaine hauteur slavophilisme et occidentalisme ne s'opposent plus. On pourrait aussi bien dire que ce prétendu slavophilisme de Tourguénief n'est que le désir d'un occidentalisme plus intelligent.

Dans *Reliques vivantes*, Loukéria a été, il y a deux ou trois ans, belle, joyeuse, courtisée ; un faux pas, du haut d'un perron, a fait d'elle un débris informe qui, dans une chaumière isolée, attend la fin de sa lente agonie. Or, elle pense que, sans doute, elle a mérité ses souffrances ; qu'elle expie, pour elle, pour d'autres aussi, et qu'enfin, si Dieu l'a faite instrument d'expiation, c'est peut-être qu'il l'aime. Les gens se sont détournés d'elle ; son fiancé a épousé une autre femme ; pouvaient-ils faire autrement ? Il vient quelquefois la voir : si, après son départ, un sanglot monte dans la gorge desséchée de l'abandonnée, elle l'étouffe en pensant que le Libérateur viendra. Une fois, en songe, elle l'a vu venir à elle, glissant sur la pointe des épis mûrs ; il ne ressemblait pas au Christ des icones, et pourtant elle l'a reconnu, elle l'a suivi. Peu à peu, il s'est détaché de la terre, ses ailes grandissantes ont fini par remplir le firmament, et elle, la pauvre Loukéria, elle

le suivait toujours vers le ciel, vers le bonheur éternel.

En définitive, il y a dans Tourguénief des reliques du passé, vivantes, elles aussi ; en d'autres termes, une part d'inspiration religieuse que son pessimisme a trop fait méconnaître. Que cette inspiration soit strictement chrétienne, on ne peut le dire ; depuis le jour où la lutte d'une couleuvre et d'un crapaud l'a fait « douter de la bonne Providence », il est, tout au plus, un « chrétien du dehors », un hérétique que l'obsession du « Dieu noir » a détourné du « Dieu blanc ». C'est pourtant par ce fonds religieux qu'il se rattache au terroir russe, comme Tolstoï, comme Dostoievski.

XIV

CONCLUSIONS

Les opinions françaises sur Tourguénief. La période de l'enthousiasme ; les hésitations d'aujourd'hui.

Tourguénief est-il original ? Ses inspirateurs, Pouchkine, George Sand, Gœthe, Heine. Ce qu'il leur doit.

Est-il bon peintre de la Russie ? Les lacunes de sa peinture. La violence de sa critique ; son but.

La place de l'écrivain et du poète. Opinions russes ; la critique de ses paysages. Le rôle du souvenir dans son œuvre ; le jeu de l'ombre et de la lumière.

Conclusion.

Voilà vingt-quatre ans qu'est mort Tourguénief, et nous entendons encore Flaubert s'écrier : « Quel gigantesque bonhomme que ce Scythe[1] ! » Nous revoyons, à l'évocation d'About, cette tête puissante, ces yeux très doux, ces lèvres souriantes et en même temps mélancoliques, cette physionomie empreinte d'élégance et de bonté, comme son génie lui même[2]. Et si beaucoup de ses lecteurs d'antan n'imaginent plus son œuvre que

[1] *Lettres à George Sand*, p. 189.

[2] Discours prononcé aux obsèques de Tourguénief, à la gare de l'Est.

« sous la forme d'un petit îlot de bruyère un peu fané par l'automne[1] », d'autres se rappellent encore l'étonnement de Guizot devant la profondeur du *Journal d'un homme de trop*[2], le mot de George Sand après *Reliques vivantes* : « Maître, il nous faut tous aller à votre école[3] », et celui de Taine : « On pilerait tous les Allemands dans un mortier qu'on n'en tirerait pas une goutte de sa sève[4]. »

Pourtant, depuis quelques années, l'admiration a faibli. D'abord les commentateurs l'ont un peu déconcertée ; on n'ajuste pas sans effort l'humanisme accompli de Tourguénief, voire son « parisianisme », avec la « virginité de son âme slave » ; son art, « le plus objectif qui fût », avec des angoisses patriotiques[5]. Puis le bruit s'est répandu qu'il nous avait mystifiés en se disant notre ami ; qu'il était, d'ailleurs, « un peintre d'humanité petit » ; qu'il lui manquait « quelque chose de gros » ; que, s'il connaissait les littératures européennes, c'était pour les avoir pillées toutes ; qu'il y a des accents de Balzac, de Pouchkine, de Jean Paul Richter, de Gogol, de Spielhagen, de Walter Scott, de George Sand, de Thackeray, de Gutzkow, etc.[6], dans « la

[1] Daudet, *Pensées*, *Revue de Paris*, 1er mars 1900.

[2] Annenkof, *La jeunesse de Tourguénief*.

[3] Annenkof, *id.* De même, George Sand à Flaubert, 2 avril 1869, 21 décembre 1868.

[4] Lettre à Brandès, 25 juillet 1873.

[5] Goncourt, Bourget, E. Durand-Gréville, E. Dupuy, etc., *passim*.

[6] Hennequin, *Les francisés*. Voir particulièrement Waliszewski, *Histoire de la littérature russe*, Paris, Armand Colin.

voix de la Slavie primitive[1] » naïvement célébrée par Renan !...

Que peut-il y avoir de vrai dans tout cela ?

Il s'est souvent qualifié d'*écrivain de transition*[2], sans doute pour dire qu'après avoir suivi ses devanciers, il avait tourné vers un but encore indistinct. De son aveu, il est passé par plusieurs étapes.

Il a d'abord adoré Pouchkine, et même il n'a jamais cessé de l'adorer[3]. Pour faire admirer à un étranger le génie russe, c'est toujours du Pouchkine qu'il traduit[4] ; c'est toujours à lui qu'il recourt contre la tristesse ou la fatigue ; vingt vers de Pouchkine lui procurent « un rassérènement qu'il reconnaît de suite à une sensation agréable dans les joues[5] ». La conséquence de ce culte, dans son œuvre, c'est le souci de la forme. « Mes contemporains et moi, nous étions de l'école de Pouchkine... Donner le fini, corriger nos œuvres, c'était pour nous une jouissance. » D'autre part, s'il emprunte des procédés à Gogol, il sent de bonne heure qu'il lui faut un contrepoids dans Pouchkine[6]. Ce qu'il entend par là, nous le comprenons en l'entendant se plaindre d'être encore loin du

[1] Discours prononcé aux obsèques de Tourguénief. Réimprimé dans *Œuvres dernières de Tourguénief*, Hetzel.)

[2] *Souvenirs littéraires, passim*. Lettres à Aksakof, à Tolstoï.

[3] *Souvenirs littéraires, passim.*

[4] Garchine, *Messager historique.*

[5] *Journal des Goncourt*, V, 31.

[6] A Droujinine, 1856.

calme, de l'harmonie, de la simplicité des lignes[1]. Il s'applique donc à garder la *ligne* du maître, mais rien que sa ligne; on ne peut entreprendre de « vers antiques », décemment, que pour y mettre des « pensers nouveaux ». Tourguénief en a cherché et trouvé, surtout en Europe, et surtout en Allemagne.

Ce n'est pas que sa culture ne soit très française. Si familier que lui soit l'allemand, c'est pourtant en français que sa pensée est le plus libre[2]; et nous savons, d'autre part, quelle connaissance il a de notre littérature[3]. Mais on ne peut lui trouver de rapports un peu étroits qu'avec George Sand; les dates révèlent une filiation entre la *Petite Fadette* et *La Mare au diable*, d'une part, et les *Récits d'un chasseur*, de l'autre. Mais Tourguénief doit-il à George Sand plus que la suggestion de certains sujets? Il loue ses descriptions dans des termes que Flaubert retrouvera pour le louer lui-même[4]; s'en suit-il qu'il les imite? Tandis qu'elle peint à grands traits, il accumule, dans ses tableaux, des détails que seule la langue russe permet d'exprimer tous; Mérimée n'est pas seul à les avoir trouvés intraduisibles. Parlerons-nous de ses personnages? Hélène, dans *Un Bulgare*, a la sensibilité exaltée, l'égoïsme impérieux, le langage déclamatoire de quelques héroïnes de George Sand. Mais, partout ailleurs, il semble s'être inspiré, ou de la *Tatiana* de Pouchkine,

[1] A Aksakof, 1856.

[2] Lettre à Bodenstedt, *Antiquité russe*, 1887.

[3] Voir plus haut, pp. 48, 102.

[4] Voir p. 48 et p. 91.

ou, directement, de la réalité russe ; même dans Hélène, nous avons retrouvé des traits que sa biographie montre dans une Sophie Kovalevskaia[1]. En fait, celui de ses personnages qui fait le plus penser à George Sand, c'est le Kassiane des *Récits d'un chasseur* qui, sous son accoutrement sauvage, parle d'or, comme le Patience de *Mauprat*. On peut donc conclure à une influence, et Tourguénief la reconnaît, d'ailleurs en la limitant. « Je ne pouvais pas plus m'en tenir à George Sand qu'à Schiller[2]. »

Il doit à celui-ci peut-être des figures d'idéalistes, tels que Passynkof et le vieux Bersénief, et jusqu'à un certain point, sa conception romantique de la nature allemande. Mais il l'a toujours mis loin derrière Gœthe, auquel il pensait peut-être aussi en parlant de calme et d'harmonie des lignes. Il l'a lu, traduit, cité, presque autant que Pouchkine ; il a transposé son *Werther* dans la réalité russe[3]. Mais ses transpositions laissent subsister peu de traits des originaux : même à propos du *Brigadier*, on ne peut parler d'imitation. En fait, il doit à Gœthe surtout des idées. Nous l'avons vu, à plusieurs reprises, exprimer la loi de la résignation à l'inévitable avec des vers de Gœthe[4] ; lui emprunter sa conception de l'hérédité, du réalisme[5]. On peut même trouver un

[1] Voir plus haut, p. 203 note 2.

[2] Lettre de 1856. Sur cette influence de George Sand. Voir les *Cahiers de la Semaine* (en russe), janvier 1897.

[3] *Le Brigadier*, *Nouvelles moscovites*, Hetzel.

[4] Voir notamment l'épigraphe de son *Faust*, prise à celui de Gœthe..

Entbehren sollst du, du sollst entbehren.

[5] Voir pp. 126, 185.

lien entre ses tendances politiques et celles de Gœthe qui, lui non plus, ne croyait guère à l'efficacité des révolutions brusques[1]. Nous avons cité la lettre où Tourguénief dit, en substance : « Voici quarante ans que je suis l'homme du progrès pas à pas[2]... » Or, cette lettre est de 1880 : c'est en 1839, en 1840, qu'il est devenu l'admirateur de Gœthe.

Après Gœthe, l'Allemand dont on est le plus tenté de le rapprocher, c'est Heine. Il n'en parle guère, — deux ou trois fois dans ses lettres et une fois au dîner Magny[3] — mais il y a de singulières similitudes, et dans leurs vies, et dans leurs œuvres. Comme Tourguénief, Heine a été traité, par ses compatriotes, de raté, de sans-patrie, de faux prophète, de mécréant[4]; de lui, comme de Tourguénief, on a répété : « Un talent, pas de caractère »; comme lui, il a été notre hôte, accueilli de même, et Tourguénief se le rappelait quand, un jour où la *Revue des Deux Mondes* s'était montrée particulièrement gracieuse, il écrivait : « Avant moi, pareil honneur n'avait été fait à aucun étranger, si ce n'est à Heine[5]. » D'autre part, nous avons trouvé des réminiscences de l'*Allemagne* dans les *Poèmes en prose.* On peut supposer des rapports entre le tambour Lejeune des *Récits d'un chasseur*, et le tambour Legrand, des *Reisebilder;* entre le *Pèlerinage à Kev-*

[1] Voir Daniel Stern, *Dante et Gœthe*, p. 280 et suivantes.

[2] Voir plus haut, p. 262.

[3] *Journal des Goncourt*, II, 93.

[4] A. Lichtenberger, *Annales de l'Est*, 1893.

[5] A Annenkof, 1868.

laar et *Les reliques vivantes;* entre l'humeur poétique de Tourguénief, en général, et celle, pourtant plus amère, de Heine. Nous leur avons reconnu enfin les mêmes admirations littéraires, la même conception de la nature humaine et de la poésie[1]. « Sur la tête superbe du jeune enthousiaste, s'écrie Heine, je vois la coiffure à grelots... Sur cette terre, je n'aperçois que figures grimaçantes, ombres malades, et je ne peux dire si elle est une maison de fous ou un lazaret. » Or, combien de fois n'a-t-on pas dit de l'œuvre de Tourguénief qu'elle est un lazaret! que de têtes — y compris la sienne[2] — il a coiffées du bonnet de fou! Il ne serait que l'*illustrateur* de la pensée de Heine, si, plus loin, il ne fallait entrevoir Shakespeare. L'ombre de Hamlet les atteint tous les deux; Heine n'a été que l'intermédiaire d'une influence plus haute, mais il y a mis sa marque, et Tourguénief ne l'a pas effacée.

Faut-il mentionner enfin Schopenhauer? Il semble bien que Tourguénief l'ait connu trop tard pour que, de coïncidence mêmes frappantes, on doive conclure à une influence. Il lui a dû, sans doute un peu plus d'âpreté dans son pessimisme : des passages de *Pères et Enfants* et surtout des *Poèmes en prose* font penser à tels et tels passages de Schopenhauer. Mais longtemps avant de l'avoir lu, Tourguénief savait que « le but de toute haute poésie, c'est la peinture de

[1] Voir pp. 183, 184.

[2] Voir plus haut, p. 50.

la chute irrémédiable du juste et de l'innocent[1] ».

En définitive, il a lu beaucoup ; il s'est rappelé parfois ses lectures, mais il n'a guère subi d'influences durables que celles de Pouchkine dans la forme ; de Gœthe et de Heine — ou de Shakespeare à travers Heine[2] — dans le fonds. Peu d'écrivains russes ont *germanisé* plus que lui, et pourtant il nous est plus accessible, à nous Français, que la plupart, et de ses compatriotes, et des Allemands. Faut-il en faire honneur à la supériorité de son talent, évoquer, une fois de plus, la parenté de l'esprit slave et de l'esprit celte ? Il semble bien que le problème puisse s'expliquer avec des raisons tirées de moins loin ; d'une part, les inspirations de Tourguénief ont été souvent celles de Heine, le plus français des Allemands ; et de l'autre, il les a exprimées dans la langue de Pouchkine, le plus français des Russes.

S'ensuit-il qu'il soit moins russe que ses compatriotes ? qu'il ait vu son pays, comme on le dit volontiers là-bas, avec des yeux d'étranger ? ou, comme disent les Goncourt, avec ceux d'un Russe qui aurait passé sa vie à la cour de Louis XIV[3] ?

Il est certain, d'abord, qu'il n'y a pas tout observé. Il a dépeint des civilisés, des Hamlet, mais il n'a pas

[1] Voir plus haut, p. 288.

[2] Nous ne voulons pas dire qu'il n'avait pas la connaissance directe de Shakespeare. Les preuves du contraire sont nombreuses.

[3] *Journal*, VII, 216.

pénétré dans « les obscures et silencieuses profondeurs de la caverne[1] ». Mais a-t-il eu plus tort de s'en être écarté que ceux de ses confrères, — Gorki, par exemple, — qui s'y sont enfermés de parti pris ? A-t-il choisi son domaine moins bien qu'eux ? S'il prend ses héros dans une seule classe, c'est qu'il ne conçoit pas l'avenir de la Russie en dehors de l'européanisation, et qu'à ses débuts, il n'y avait de Russes européanisés, et capables de guider leur pays, que des nobles. Il était permis de les trouver plus intéressants que « les Scythes pachydermes[2] ». Plus tard, quand ceux-ci sont devenus eux-mêmes un élément du progrès russe, Tourguénief s'est efforcé de suivre l'évolution de la société : dépaysé, il l'a fait avec quelque gaucherie. Il faut convenir que, de bonne heure, sa peinture a *daté*.

Incomplet, a-t-il été inexact ? Nous savons que ses types ont existé. Peut-être les a-t-il chargés, en se prenant soi-même pour modèle ; peut-être aussi son analyse s'est-elle égarée, parfois, dans des subtilités ethnographiques. On est tenté de lui retourner, à lire tel portrait, sa comparaison irrévérencieuse de Taine — féru d'ethnographie, lui aussi ! — avec un certain basset qui faisait merveilleusement le manège du bon chien de chasse, mais s'embrouillait dans les pistes[3]. Pourtant l'inexactitude est beaucoup moins dans sa peinture que

[1] *Un Bulgare*, p. 258.

[2] *Un Bulgare*,

[3] *Journal des Goncourt* V, p. 174.

dans les conclusions exagérées qu'on en tire. Herzen a noté qu'en Russie on met sur le dos des « types » plus qu'ils ne peuvent porter ; en d'autres termes, qu'on leur attribue plus de signification qu'ils n'en ont[1]. On a fait de même en Occident ; on a voulu retrouver dans les personnages de Tourguénief toute la Russie cultivée. En réalité, ils en donnent une idée approchée ; ils serviront peut-être un jour à l'historien de la civilisation russe, mais seulement s'il n'oublie pas qu'en eux on a voulu montrer, suivant une expression chère aux Russes, les « meilleurs hommes », et non la moyenne du temps.

En tout cas, ce qui importe le plus, ce sont ses conclusions à lui. Nous les connaissons par *Fumée,* le seul de ses romans « politiques » qu'il n'ait jamais rétracté ou atténué. Paresse, ignorance, intolérance, outrecuidance, font pour lui la moitié du Russe ordinaire : tout au plus consent-il à reconnaître aux « pères », et d'ailleurs exceptionnellement, une culture qu'il ne retrouve plus chez les « enfants ». Ceux-ci, il les renverrait volontiers dans une *kibitka* de Kalmouk, leur vraie demeure[2]. On s'explique, à voir la violence avec laquelle il appuie sur ces ombres, le reproche que lui adresse Dostoievski, de n'avoir jamais eu de plus grand plaisir que d'étaler devant l'Europe la banqueroute morale de la Russie[3].

En fait, il ne prend aucun plaisir à cet étalage. Comme

[1] Herzen, T. X, p. 425.

[2] *Pères et Enfants*, p. 81.

[3] *Les démons*, portrait de Karmazinof.

son Potoughine, il aime la Russie autant qu'il déteste ses défauts. Mais ce n'est pas avec des flagorneries qu'on les extirpera, ces défauts ; pour donner la volonté de réagir aux *nédorosly,* aux grands enfants de la Russie du XIXe siècle, il faut frapper fort, comme l'ont fait tous les patriotes qui, depuis Pierre le Grand, ont dénoncé le penchant national à se contenter du moindre effort, à prendre les mots pour des faits, et les dehors de l'européanisme pour l'européanisme lui-même. Ses sévérités ne sont ni la revanche du littérateur démodé, ni la plainte du réactionnaire qui se sent « sous l'œil des barbares », mais l'acheminement à une conclusion virile. « Prends ton tablier de cuir, travailleur, et mets-toi à la besogne !... Le soleil ne brille pas pour toi, mais cette vie de travail a aussi sa fierté et ses jouissances [1]. » Elle aura peut-être aussi sa récompense, si jamais vient ce jour de la justice, auquel les Hamlet ne croient guère, et pour lequel, cependant, ils travaillent non moins que les Don Quichotte [2].

Quoi qu'il en soit, les Russes ont trouvé que Tourguénief frappait trop fort, et parfois à faux. Il est difficile à un étranger d'en juger. Comme l'Allemand Julien Schmidt [3], il se demande si tant de misère peut se concilier avec la grandeur de la Russie, et surtout avec l'existence d'hommes tels que Pouchkine et Tourguénief

[1] *Un Bulgare*, p. 227.

[2] *Hamlet et Don Quichotte*, trad. Delines. — De même, dans la *Bibliothèque Universelle*, de Lausanne, trad. de M. Leger, juillet 1879.

[3] Annenkof *La jeunesse de Tourguénief.*

lui-même. Si, d'autre part, il connaît des Russes, il leur aura trouvé des qualités que Tourguénief n'ignorait pas, mais qu'il laissait à d'autres le soin d'exalter. Il leur aura aussi trouvé des défauts que ses critiques n'ont pas guéris.

Il faut croire qu'il n'y a plus, dans la Russie régénérée par la révolution, ni « pénurie de pensées », ni « absence de savoir », ni « pauvreté en talents [1] » ; mais les mots règnent toujours sur « *l'intelligence* », ceux qui glorifient, ceux qui condamnent, et surtout ce terrible *otstaly* (*arriéré*) qu'a inventé, disait Tourguénief, un imbécile de génie[2]... Sans doute les Russes n'ont pas encore assez vécu pour savoir que « gloire, nationalité, religion, liberté même, tous ces mots sentent le sang ; qu'un seul est pur, civilisation[3] ». Tourguénief qui le savait, serait, aujourd'hui plus que jamais, un *otstaly;* d'ailleurs il en prendrait son parti facilement « Après tout, un *impolitique* de mon espèce, écrivait-il à Herzen, en 1862, vaut bien un politique à la façon de Bakounine[4]. »

Que l'*impolitique* ait été contesté, c'est naturel. On n'est pas surpris non plus que l'humoriste et le poète aient été méconnus au temps où l'on donnait Pouchkine pour une paire de bottes, et où tout l'esprit consistait à être « tendancieux ». Aujourd'hui, on est plus équi-

[1] *Fumée, passim.*

[2] *Poèmes en prose, L'imbécile.*

[3] *Fumée*, p. 34.

[4] Lettres éditées par Dragomanof.

table ; on admet que *Légende orientale* et le *Festin chez l'Être suprême*[1] sont aussi spirituels que des caricatures de Saltykof-Chtchédrine. On admet aussi que Tourguénief est un poète, mais on n'est pas encore bien sûr qu'il faille attacher de la valeur à la poésie en général, ni à la sienne en particulier. « C'est de la musique » dit l'un, et sans doute de la petite musique[2]. « C'est de l'aquarelle », dit l'autre, qui croit la peinture à l'huile plus difficile[3]. Et les Goncourt, fidèle écho des opinions russes, lui reconnaissent le don de peindre les sous-bois, mais rien d'autre.

En réalité, sa peinture a le même défaut que sa psychologie : elle manque un peu d'imprévu. Tantôt il fait tomber du ciel, tout droit, un rayon de soleil, qui saupoudre d'or un dôme de verdure ; tantôt il lui fait raser la plaine et éclairer par en bas la même verdure, mystérieusement. Dans la lumière ou autour d'elle, ses détails sont toujours les mêmes : bouleaux au fût argenté, au feuillage doré par l'automne ; animaux qui passent d'un bond ; figures humaines où l'ombre monte ou décroît, selon que, dans les profondeurs de la conscience, un sentiment s'anime ou s'éteint... Il s'en faut de peu, semble-t-il, que toutes ces descriptions ne soient « superposables ».

Mais ce peu est quelquefois beaucoup. Dans les Corot, les sujets et les procédés ne varient guère ;

[1] *Poèmes en prose.*

[2] Mikhaïlovski.

[3] Strakhof, *Articles critiques sur Tourguénief et Tolstoï*, Pétersbourg, 1887.

on ne les prend pourtant pas l'un pour l'autre. Il en est de même des tableaux de Tourguénief. Si d'ailleurs, il ne les varie pas plus, c'est qu'il ne les choisit pas. Sur son étiquette de réaliste et son renom d'observateur, nous exagérons la part du *voulu*, du *conscient* dans son œuvre. Or, si elle est très grande quand il s'agit pour lui de traduire en mots la pensée ou l'image, ce n'est pourtant pas lui qui, de son plein gré, a évoqué l'une ou l'autre. Quand il s'accoude sur sa fenêtre, à Courtavenel, en suivant les images que mêle sa fantaisie[1], il ne songe pas à la page commencée ; il jouit du plaisir de revoir des lieux aimés, le jardin de Spask, la forêt russe, la petite ville des bords du Rhin ; il se laisse aller à la mélancolie de revivre « les heures savoureuses de la jeunesse » ; il s'enfonce enfin dans l'amer plaisir du regret, de l'appréhension. L'un ou l'autre de ces sentiments se retrouvera dans la page qu'il va écrire : il n'y a pas de tableau dans son œuvre qui n'ait été non seulement vu, mais vécu : le jeu de l'ombre et de la lumière y pénètre plus avant que ne l'imaginent les dédaigneux appréciateurs de ses « sous-bois ».

De même, il peut broder dans les détails de ses romans, mais il y a toujours, à l'origine, un souvenir qui le hante. « Mes beaux souvenirs se lèvent, plus clairs que l'azur du ciel, plus purs que la neige sur la cime des montagnes... Ils ne surgissent pas en foule : ils défilent un à un, comme les formes voilées de la

[1] Voir plus haut.

théorie athénienne[1]. » Sous ces voiles, nous vous reconnaissons, Assia, Liza, Tania, Gemma : les souffrances que vous avez subies donnent à votre démarche une grâce sévère qui évoque, en effet, le souvenir d'une beauté évanouie depuis longtemps... Mais voici d'autres formes moins sveltes, plus lentes ; vieilles femmes si charmantes dans votre bonté brusque ou naïve, vous voici, Nastasia Karpovna, de *Nichée de gentilshommes*, Kapitolina Markovna, de *Fumée*, Arina, de *Pères et Enfants*. Vos yeux fatigués n'étincellent pas à travers les voiles ; des deux buts de la vie « vivre, aider à vivre », ils ne voient plus que le second. D'où que vienne votre bonté, de l'âge qui amortit l'égoïsme, ou d'un foyer lointain, mystérieux, éternel, elle est la fleur incorruptible qui rachète les laideurs de l'humanité.

Tourguénief est un pessimiste, c'est entendu ; mais il ne l'est pas jusqu'au bout[2]. Il faut que l'homme souffre, mais pour qui a su aimer et se dévouer, la souffrance ne sera pas sans consolation. Lavretski est revenu dans le jardin où il a avoué son amour à Lisa ; devant lui, les jeunes gens à peine nés en ce temps-là jouent et rient. Il pense à Lisa disparue, à la fuite des ans, à la lente usure des sentiments humains ; une indicible tristesse l'envahit, et pourtant elle est adoucie par le sentiment qu'il a travaillé, qu'il a été utile à beaucoup. Dans *Pères et Enfants*, les deux vieux Bazarof viennent de voir partir leur fils ; le père va éclater en reproches ; Arina le console.

1 *Assez*, trad. Delines.

2 Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, I, p. 235.

« Qu'y faire, Vassili?... Un fils, c'est un jeune faucon; il lui plaît de venir et il arrive; il lui plaît de repartir, et il s'envole. Nous deux, nous sommes comme deux petits champignons dans le creux d'un arbre; placés l'un à côté de l'autre, nous restons là pour toujours. Moi seule je ne changerai pas pour toi, comme tu ne changeras pas pour ta vieille femme. »

Plus tard, quand la mort aura pris leur fils, les deux vieillards auront encore une espérance; ils trouveront sur sa tombe, au printemps, des fleurs qui leur parleront d'un au-delà. Cette espérance, Tourguénief a tenté de s'y rattacher lui-même, dans les moments où sa rêverie avait fait surgir, au lieu de formes grecques, les monstres des pays dont on a voulu, parfois, retrouver l'esprit dans son pessimisme[1].

En définitive, il est moins puissant que Tolstoï et peut-être moins que Dostoievski. Il n'a pas voulu le suivre dans la caverne où se préparait la Russie du xxe siècle. Il a peut-être trop gémi sur l'impuissance du Russe contemporain, et, suivant sa propre expression, pas assez coupé le cordon entre ses héros et lui[2]. Ni ses tableaux, ni ses idées ne sont très variés : le mot de Biélinski, en 1847, sur son manque de génie créateur, est resté vrai[3]. Mais personne n'a mieux su, « en touchant une corde du cœur, faire vibrer et résonner sourdement toutes les autres[4] »; personne

[1] De Vogüé. *Le roman russe*, Tourguénief et le boudhisme.
[2] Bourget.
[3] Voir plus haut, p. 125.
[4] *Nichée de gentilshommes*, à propos du musicien Lemm.

n'a eu plus d'esprit, de *possession* d'intelligence. Si son œuvre a vieilli dans quelques parties, d'autres jettent encore leur lumière sur le drame actuel. Son art est toujours le modèle de « cette pureté de lignes, cette beauté idéale et réelle » qu'il admirait en Gounod [1]. A l'heure où son pessimisme est cruellement justifié, cette beauté intacte est une raison d'espérer. « Une telle langue, disait-il en parlant du russe, ne peut pas ne pas être celle d'un grand peuple [2]. » Une telle œuvre, un tel homme témoignent au moins que la Russie a conquis dans l'Europe intellectuelle une place qui ne lui sera pas ravie.

[1] Lettre inédite, 1848, 16 janvier.

[2] *Poèmes en prose, La langue russe.*

TABLE DES MATIÈRES

LA VIE

L'ŒUVRE

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

5274. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 11-06.

